



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

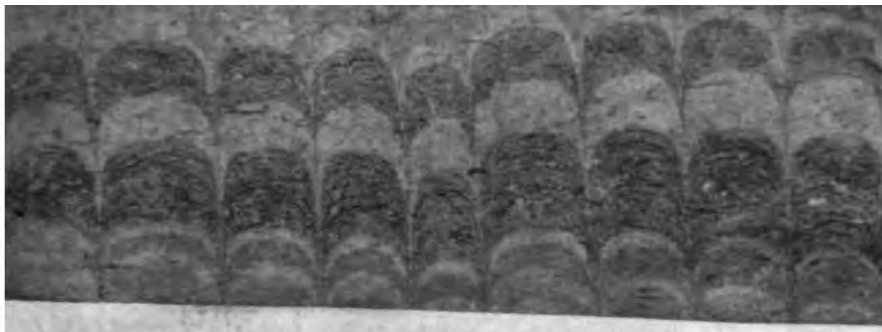
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

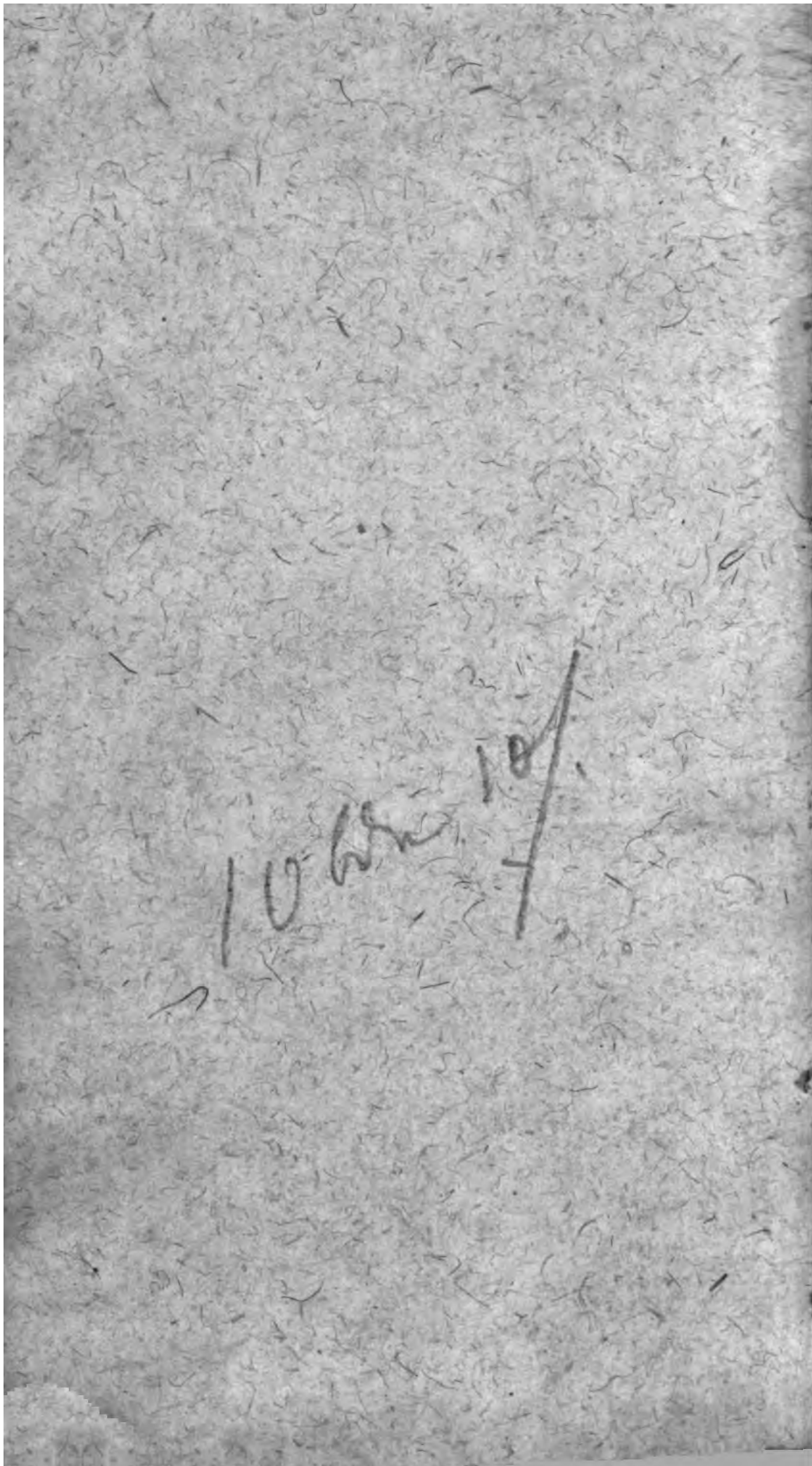


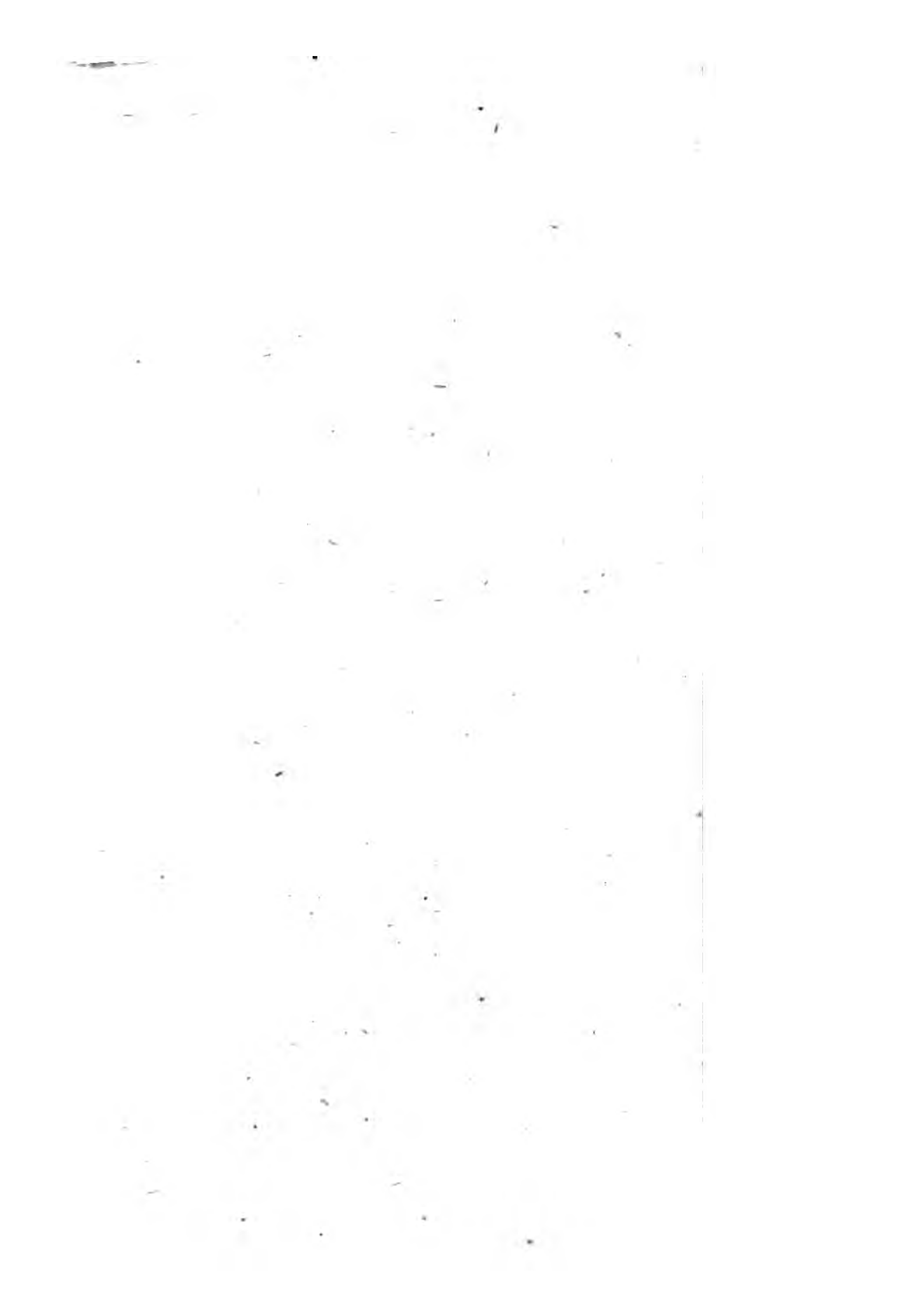


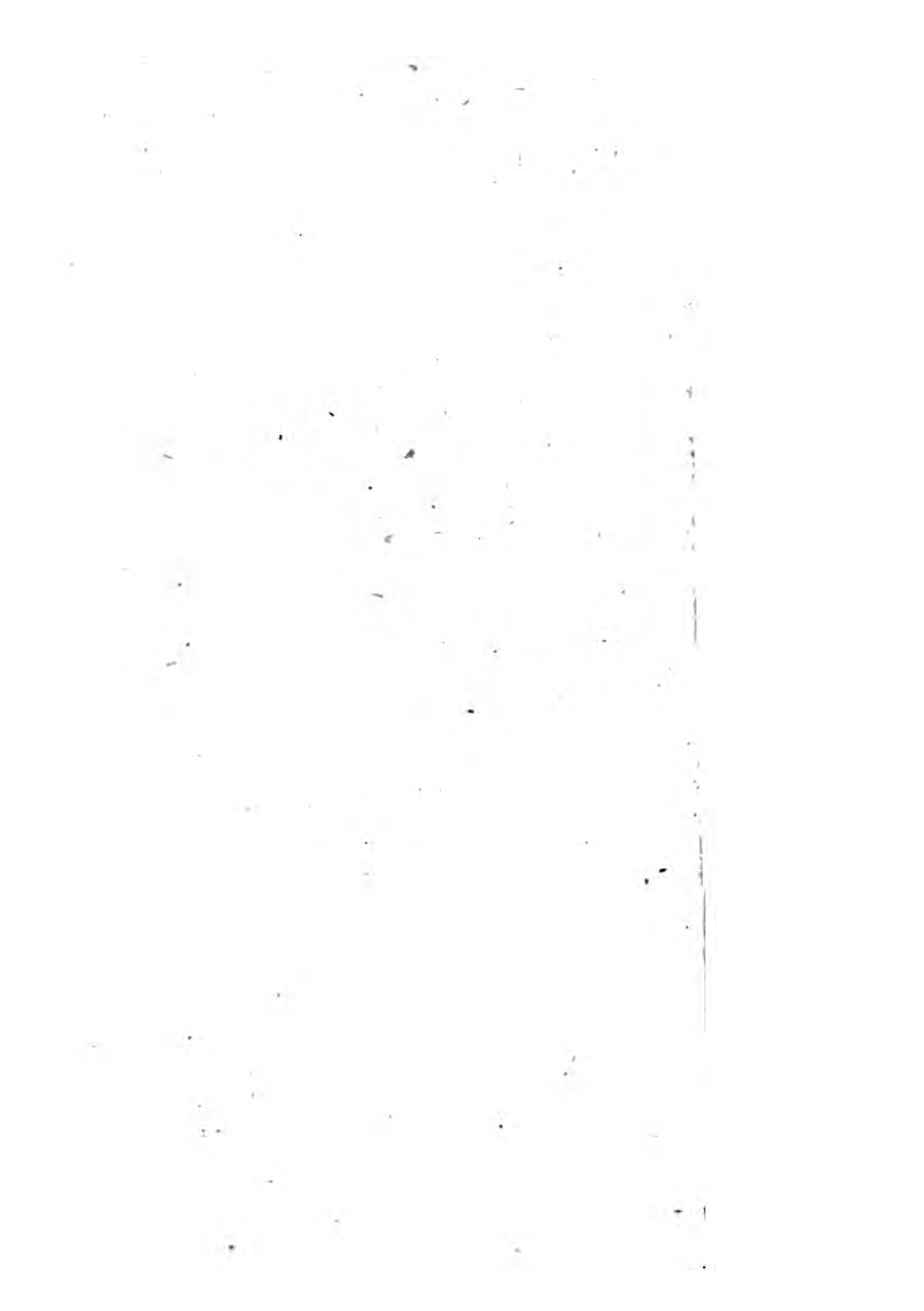
















*Me ego Sum Vates rabido data præda dolori
Qui Supero Sanos Lusibus atque jocis.
Enonnis Soboles, vultu mala ferre sereno
Et potuit Cynici libera turba Sophi.
Qui medios inter potuit luisse dolores
Me præter toto nullus in orbe fuit.
Egid. Menagius*





OEUVRES
DE MONSIEUR
SCARRON.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de
quantité de Pièces omises dans les
Editions précédentes.

ON Y A JOINT
UNE EPI TRE DEDICATOIRE
A L'AUTEUR,

L'HISTOIRE DE SA VIE ET
DE SES OUVRAGES,

ET UN DISCOURS SUR LE STYLE
BURLESQUE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

MDCCLXXVII.



P L A N

DE CETTE NOUVELLE EDITION
DES O E U V R E S
DE M^R. SCARRON.



Cette Edition est partagée
en dix Volumes.

LE TOME I. contient :

*Une Epitre dédicatoire à l' Au-
teur.*

*L'Histoire de sa Vie & de ses
Ouvrages.*

*Un Discours sur le Style burles-
que en général, & sur celui
de Mr. SCARRON en parti-
culier.*

L'Epitre dédicatoire de l' Au-
teur à Mr. de Bellievre.

Tome I.

(a)

Le

PLAN DE CETTE EDITION.

Le Factum, avec la Suite.

Les Portraits.

Les Lettres.

LE TOME II.

Le Roman Comique, I. & II.
Partie.

LE TOME III.

Les Nouvelles, I. & II. Partie.

LE TOME IV.

Les Poèmes Epiques, I. Partie,
savoir :

Le Typhon ou la Gigantomachie.

Le Virgile Travesti, Livres I.
II. III. & IV.

LE TOME V.

Les Poèmes Epiques, II. Partie,
savoir :

Le Virgile Travesti, Livres V.
VI. VII. & VIII.

LE

PLAN DE CETTE EDITION.

LE TOME VI.

Les Comédies, I. Partie, savoir :
Le Marquis ridicule, ou la
Comtesse faite à la hâte.
L'Ecolier de Salamanque, ou
les Généreux Ennemis.
L'Héritier ridicule, ou la Da-
me intéressée.
Jodelet Duelliste.

LE TOME VII.

Les Comédies, II. Partie, savoir :
Jodelet, ou le Maître Valet.
Dom Japhet d'Arménie.
La fausse Apparence.
Le Prince Corsaire.
Fragmens de diverses Comé-
dies.

LE TOME VIII.

Poësies diverses.
Requêtes & Placets.
Epitres.

PLAN DE CETTE EDITION.

Satires.

Elégies & Epithalames.

Odes & Stances.

Ballets & Chançons.

Etrennes, Sonnets & Rondeaux.

Epigrammes, Madrigaux, Epitaphes, & autres petits Poëmes.

LE TOME IX.

La Mazarinade.

La Baronade.

I. Suite du Roman Comique.

II. Suite du Roman Comique.

LE TOME X.

I. Suite du Virgile Travesti.

II. Suite du Virgile Travesti.

A TRES



A
TRES ENJOUÉ
ET
TRES DIVERTISSANT
AUTEUR
PAUL SCARRON,
CI-DEVANT DOYEN DES MA-
LADES DE FRANCE,
ET
PRINCE DES POËTES
BURLESQUES,
&c. &c. &c.



PAUL FILS DE PAUL,

*C'est par un motif de recon-
noissance que je vous dédie cet-
*
te*

E P I T R E.

te Edition de vos Ouvrages ,
soixante & seize ans après vo-
tre mort. Le cas de dédier à
une personne qui ne vit plus, ne
paroîtra pas étrange à ceux qui
sauront un peu l'Histoire des
Dédicaces. Mr. de Fontenelle
a dédié ses nouveaux Dialo-
gues des Morts à Lucien ,
qu'il n'avoit jamais ni vu ni
connu. Mr de la Motte a dé-
dié une de ses Tragédies à un
de ses Patrons déjà enterré ; &
vous-même vous avez dédié
vos Nouvelles à Mr. Moreau
déjà expiré , & sa mort ne
vous a point empêché de fai-
re imprimer l'Epitre que
vous lui destiniez. Il est beau
d'imiter de si grands modè-
les.

Le

E P I T R E.

*Le plaisir toujours nouveau
que j'ai pris à lire vos Oeuvres
est le principal pour ne pas dire
l'unique motif qui m'a engagé
à en procurer cette Edition.
Car enfin j'en ai toujours aimé
la lecture, & je trouve ridicule
le dégoût de certains Catons au-
steres, qui méprisent souverai-
nement tout ce qui a l'air d'en-
jouement & de badinage. Je
préfère à leur misanthropie im-
pertinente, le jugement d'un
des plus sages Magistrats qui ait
eu la France; je veux dire le
Premier Président Guillaume
de Lamoignon. Peut-être ne
savez vous pas qu'il possédoit
parfaitement votre Virgile
'Travesti, & qu'en badinant
familièrement avec les person-
nes*

E P I T R E.

nes de sa confiance, il vous empruntoit des Vers qu'il plaçoit proverbialement afin d'égayer la conversation.

*Mais plus vos Ouvrages me divertissoient, plus j'ai souffert en voyant le desordre qui re-
gnoit dans l'arrangement; & je
me suis souvent étonné que pas
un Editeur n'eût songé à y re-
médier. Cependant on peut dire
sans exageration, que les Pièces
de votre Recueil n'y étoient pas
mieux rangées que le seroit une
Bibliothèque que l'on viendroit
de jeter par les fenêtres. Je
les ai tirées de ce cahos, & pour
me servir d'un de vos termes,
j'ai renvoyé chacune à sa cha-
cunière. Soit paresse. soit ca-
price, vous avez laissé impar-
fait*

E P I T R E.

*fait votre Roman Comique.
Peut-être aussi avez vous voulu imiter ce grand homme de l'Antiquité, qui commença une Vénus sans l'achever. On a dit de lui :*

Si perfecisset, fecerat ille minus.

Quoi qu'il en soit de votre motif, vous avez eu le même succès. Un certain je ne sais qui a voulu l'achever, & l'a fait je ne sais comment. Je me suis lassé de vous voir en si mauvaise compagnie, & j'ai hardiment purgé vos Ecrits d'une Suite manifestement indigne d'une société si honorable

E P I T R E.

ble pour elle, & si peu pour vous.

Il en a été de même de votre *Virgile Travesti*. Un Officier François entreprit de le continuer & fit imprimer en Hollande ses plates Bouffonneries. Un Rimeur de Paris ou d'ailleurs, (car je ne sai ni son nom ni sa Patrie,) n'en fut pas content, en quoi il eut raison: & fit une nouvelle Continuation aussi ennuyeuse que la première, en quoi il eut tort. Pour moi ne sachant laquelle des deux préférer, parce qu'en effet elles sont également mauvaises, je les ai rejettées également.

Comme il y a des personnes d'assez mauvais goût pour regret-

E P I T R E.

gretter dans un Livre le retranchement des choses mêmes les plus vicieuses, qu'à cela ne tienne qu'ils n'achètent cette nouvelle Edition : ils trouveront toutes ces Suites ensemble, à la fin, dans une espece de hors-d'œuvre. J'ai d'ailleurs considéré qu'il importoit fort à votre gloire, que l'on conservât avec soin des monumens qui prouvent que vous êtes un Ecrivain inimitable. Ainsi je les ai réservées pour un Volume ; que j'appellerois volontiers l'Egoût de votre Recueil. C'est là que j'ai relégué la Baronade, la Mazarinade, & la Pièce en prose qui l'accompagne dans quelques Editions de Hollande. Peu s'en

* 4 *fait*

E P I T R E.

faut que je n'y aye aussi condamné un de vos Epithalames, où vous avez employé le libertinage des Vers Fescennins. Mais j'ai cru qu'un Ouvrage aussi court que celui-là, se cacheroit dans la foule.

*Quelqu'un vous aura peut-être dit que le Burlesque est mort avec vous, & que d'une multitude d'Ouvrages Burlesques qui ont été faits à l'envi l'un de l'autre, il n'y a que les vôtres qui se soutiennent. Cela est vrai de ce Burlesque dont vous étiez le modèle. Mais en récompense on en a inventé depuis quelques années une nouvelle espece, que vous ne connoissez pas. C'est un Burlesque déguisé, qui se soutient assez
bien*

E P I T R E.

bien en France. Il y a des Auteurs, & j'en sai dans l'Académie, qui l'employent dans des Ouvrages de Morale & de Piété, dans des Harangues d'apparat, & même dans des Oraisons funebres. Ils se gardent bien de le nommer par son véritable nom; ils ne voudroient pas pour chose au monde, qu'il fût dit en leur présence qu'ils écrivent burlesquement: mais ils ne laissent pas de le faire. Ce qui distingue ce Burlesque de celui dont vous vous êtes servi, c'est qu'il est sérieux, & qu'il faut de la réflexion & du goût pour s'appercevoir que c'en est; au lieu que le vôtre saute aux yeux & se fait sentir d'abord, par le sel réjouissant

E P I T R E.

fant dont il est assaisonné. Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que ce Burlesque ne fait point de tort au vôtre, qui conserve toujours ses partisans.

La réparation que j'ai faite à votre Recueil, n'y gâte rien. Au contraire, je vous ai rendu je ne sai combien d'Ouvrages qui ne se trouvent plus que dans quelques anciennes Editions, où, par une négligence peu louable, les nouveaux Editeurs tant de Hollande que de Paris les avoient laissés. Vous y perdiez, par exemple, votre seconde Légende de Bourbon, qu'ils avoient entièrement négligée.

Jouif-

E P I T R E.

Jouissez de votre réputation tandis que nous jouirons de la gaieté qu'inspire la lecture de vos Ouvrages. Je ne vous dirai point à l'exemple de ceux qui dédient, que je m'abstiens de vous faire à vous-même votre Eloge, pour ne vous pas faire rougir, & pour ménager votre modestie. Faire rougir un Mort, & b'esser la modestie d'un Poète, ne sont pas des choses qu'il faille jamais craindre; aussi n'ai-je aucune appréhension là dessus. Mon but, en ne vous louant pas en face, est de réserver pour le Public le bien que j'ai à dire de votre Esprit; & en cela je fais ce que font les honnêtes gens, qui louent plus volon-

E P I T R E.

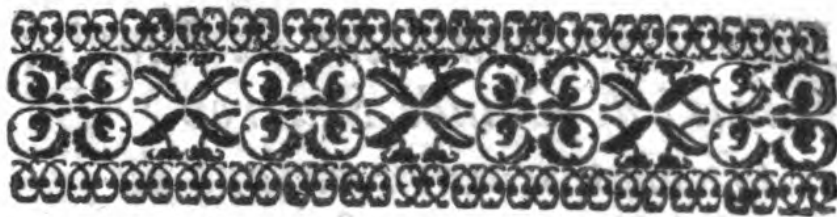
*lontiers un ami en son absence
qu'en sa présence. Je suis*

Votre très obligé & très reconnoissant
Editeur

EUTRAPELOPHILE.

**FACTUM,
PORTRAITS,
ET LETTRES
DE
MR. SCARRON.**

MUTUUM
PORTRAIT
ET DE
M. SCARON.



FACTUM,

OU REQUETE,

OU TOUT CE QU'IL VOUS PLAIRA.

Pour Paul Scarron, Doyen des Malades de France.

Anne Scarron, pauvre veuve deux fois pillée durant le blocus.

Françoise Scarron, mal-payée de son locataire: enfans du premier lit de feu Maître Paul Scarron Conseiller en Parlement; tous trois fort incommodés, tant en leurs personnes qu'en leurs biens, Défendeurs.

Contre Charles Robin Sieur de Sigogne, mari de Magdelaine Scarron.

*Daniel Boilleau Sieur du Plessis,
mari de Claude Scarron : Et
Nicolas Scarron enfans du se-
cond lit , tous sains & gail-
lards, & se réjouïssans aux dé-
pens d'autrui, Demandeurs.*

TO U T le monde fait que le bon homme Scarron pere des Demandeurs & Défendeurs, a vécu toute sa vie en Philosophe, & si l'on veut en Philosophe Cynique. Il fut le meilleur homme du monde, & non pas le meilleur pere envers ses enfans du premier lit: Il a menacé cent fois son fils aîné de le deshériter, parce qu'il lui osoit soutenir que Malherbe faisoit mieux des vers que Ronsard, & lui a prédit qu'il ne feroit jamais fortune, parce qu'il ne lisoit pas la Bible; & n'étoit jamais éguilleté.

Il ne faut pas s'étonner si un homme ayant ces maximes-là, n'a jamais su s'il avoit du bien, ou non; sa seconde femme Françoise de Plaix, la plus plaidoyante Dame du monde, lui en ayant tellement ôté la connoissance, qu'en une maladie qu'elle eut, qui fit peur à son mari d'être veuf, il la con-
jura

jura de lui laisser après sa mort une pension de six cens livres. Il a pourtant laissé assez de bien à ses enfans, s'il étoit également partagé, & si tout n'étoit d'un côté & rien de l'autre.

Il a laissé dans le monde trois enfans du premier mariage, & autant du second, qui se sont portez pour Héritiers avec leur mere, & se sont emparez du bien, selon la coutume des enfans d'un second lit.

Les enfans du premier lit ont demandé le bien de leur mere, & la part qui leur appartient en celui de leur pere; il y a six ans qu'ils plaident, & trois ans que leur procès est en état, sans pouvoir le faire juger, à cause des chicaneries inouïes du Sieur de Sigoigne, mari de l'une des filles du second lit, qui se dit l'ame de leur procès, (ce sont ses propres termes) Je vous laisse à penser si cette ame-là est bonne ou mauvaise.

Il s'est persuadé qu'à la longue le fort emporteroit le foible, & que la foiblesse & la pauvreté de ses Parties, ne pouvant résister à la force de ses chicaneries, & au crédit de ses parens, ils seroient à la fin contrains d'abandonner le procès.

Voici les deux raisons invincibles dont il se sert pour refuser à ses Parties

le bien de leur mere, & ce qui leur appartient en celui de leur pere.

La premiere est, qu'il a ouï dire à un bon Religieux, grand ami du Confesseur de la niece d'une blanchisseuse, qui étoit sœur de la femme de Chambre de la premiere femme du bon homme Scarron son beau-pere; Qu'étant à l'extrémité de sa vie, elle avoit demandé pardon à son mari de ne lui avoir point apporté de bien; que cette femme de Chambre l'avoit dit à cette blanchisseuse, cette blanchisseuse à la niece, cette niece à son Confesseur, ce Confesseur à ce bon Religieux, & ce bon Religieux qui n'auroit pas voulu mentir, au Sieur Sigoigne. *Ergo gluc.*

La seconde, qui n'est pas si longue à rapporter: Que Françoise de Plaix sa belle-mere, seconde femme du bon homme Scarron, lui avoit promis solennellement par contract de mariage, que les enfans du premier lit n'auroient jamais part au bien de la maison qui étoit assez considerable, puis que ladite de Plaix a avoué que du vivant de son mari, il montoit à vingt mille livres de rente, si bien que sans son jeu, & sans les banqueroutes que l'on lui a faites à cause qu'elle mettoit son argent à trop gros interêt, elle se seroit bien-tôt mise à son aise, elle qui étoit
assez

assez avare pour avoir un jour fait appetisser les trous de son sucrier. J'en pourrois conter cent stratagemes de ménage, aussi plaisans que rares, si je n'avois ici dessein de faire pitié plutôt que de faire rire.

Messieurs des Requêtes du Palais n'ont pas beaucoup déferé à ces belles raisons-là, ayant condamné les enfans du second lit, de restituer à ceux du premier, ce qu'ils ont reconnu leur appartenir, avec dépens.

Un Arrêt de la Grande-Chambre alloit confirmer la Sentence des Requêtes, quand l'ingénieux Sigoigne fit intervenir à un seellé que l'on fit à la mort de leur mere, un nommé Panier, Paguier, ou Pasquier, ou comme il vous plaira; car on n'a jamais bien su, ni comme il s'appelloit, ni d'où il étoit, ni qui il étoit, ni même s'il étoit; tant-y-a qu'un Procureur nommé Brûlé, intervint pour Panier Huguenot Avocat de la Rochelle, disant qu'il avoit gagné au Hoc trois mille francs audit Sigoigne, qu'il s'entendoit avec ses Parties pour ne payer pas, & qu'il demandoit le renvoi de l'affaire à l'Edit.

On remarquera que la promesse est faite la veille de l'intervention.

La Chambre de l'Edit allant donner

3 F A C T U M

un Arrêt au rapport de Monsieur Sevin, le même fantôme] a reparu de nouveau, qui demande évocation en un autre Parlement.

On a fait sommer Sigoigne de faire cesser les poursuites de son créancier particulier. On peut voir sa réponse dans la sommation produite sous la cote D.

Je laisse à juger à Messieurs du Conseil, si un procès doit être éternel, parce qu'une des Parties a joué de malheur au Hoc.

Si le Sieur de Sigoigne n'est pas obligé pour son honneur de nous faire voir enfin ce merveilleux Panier.

Si Paul Scarron malade depuis onze ans, & encore plus pauvre que malade, est en état d'aller plaider à Castres, lui à qui une seule visite qu'il a faite depuis peu chez Monsieur le Chancelier, a causé un grand mal de dos, & lui a fait dire plus de deux mille hélas, plus de deux cens je renie ma vie, & autant de maudit soit le procès.

S'il est raisonnable que les enfans du second lit ayent des chiens courans, & des carosses, tandis que Paul Scarron qui n'a point d'autre bien que son procès, est endetté par dessus la tête, & a lassé tous ses amis; Qu'Anne Scarron va dans les ruës de son pied, la tête la premiere, & crottée jusqu'au cul, fa-

façon de marcher qu'elle a retenuë de son pere.

Que Françoise Scarron qui est plus propre & plus délicate, n'a pas le moyen d'aller en chaise, & gâte quantité de beaux fouliers.

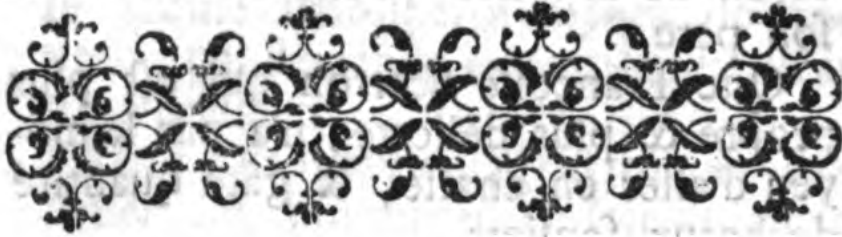
Enfin, si les chicaneries peuvent être renduës immortelles, & s'il n'y va pas de la reputation des Juges, que ce pauvre malade soit contraint de se faire porter de la porte du Conseil, à celle d'une Eglise.

Messieurs du Conseil sont trop justes, pour n'arrêter pas le cours de tant de chicaneries: & s'ils sont assez indulgens pour ne pas faire rouer tout vifs le frere & les beaux-freres des enfans du premier lit, & pendre leurs femmes comme recelleuses, pour avoir volé leurs propres freres & sœurs dans la capitale du Royaume, & à la barbe de la Justice, plus hardiment qu'on ne fait dans les grands chemins; au moins seront-ils assez justes pour les condamner aux dépens, dommages & interêts envers les enfans du premier lit. Amen.

Monsieur DE LA MARGUERIE

Rapporteur.

CABOUD Avocat.



S U I T E

DU FACTUM.

L Es causes d'évocation, dont se sert Nicolas Scarron contre les Défendeurs sont si ridicules, qu'on a négligé de les détruire dans le Factum.

C'est la coûtume des Demandeurs de faire des productions vaille que vaille, & de se mettre peu en peine s'ils scandalisent les Juges, pourvû qu'ils empêchent de juger.

Les Défendeurs agissent autrement, & ne produisent rien il y a longtems, de peur d'allonger le procès, & de faire croire aux Juges qu'ils se défient de leur bon droit.

Messieurs du Conseil sont trop clairvoyans, pour ne trouver pas les causes d'évocation de Nicolas Scarron aussi foibles, que celles de l'invisible Panier, si tant est qu'il y ait un Panier autre part que dans l'imagination forte du
 Sieur

FACTUM DE M. SCARRON. 11

Sieur Sigoigne, qui aura bien de la peine à prouver par un certificat de Ministre, qu'il y a un Avocat Huguenot à la Rochelle nommé Panier.

Et si ce bon Joueur de Hoc n'est pas un fantôme, au moins est-il une étrange homme de fermer les oreilles à l'offre que font les Défendeurs de le payer, sauf leur recours contre Sigoigne, & il faut qu'il ait l'ame bien chicanante d'aimer mieux un procès que le paiement d'une dette, en un tems où l'argent est si cher.

Quoi que Panier & les Demandeurs agissent par un même esprit de chicane, il y a pourtant cette difference entr'eux, que Panier refuse ce qu'on lui doit pour faire durer un procès, & les Demandeurs font durer un procès pour refuser ce qu'ils doivent.

Mais c'est trop parler de Panier, revenons à Nicolas Scarron.

Les parens qui lui sont communs avec ses Parties ne sont que trois, Pierre Scarron Evêque de Grenoble, Conseiller honoraire, Jean Scarron Sieur de Vaujour, & Prosper Bavin; ceux de ses beaux-freres ne lui doivent pas être suspects, puisqu'il a même interêt qu'eux, s'est porté comme eux héritier pur & simple, qu'il jouit du bien comme eux, qu'il le mange comme eux, qu'il aime

le bien comme eux ; & le rendra comme eux le plus tard qu'il pourra.

Pour rendre la chose vrai-semblable, il a fait une querelle d'Allemand à ses sœurs, & à ses beaux-freres, & leur a demandé aussi bien qu'aux Défendeurs, une provision de vingt mil livres. Le pauvre enfant, qui n'a que vingt-six ou vingt-sept ans, & qui pourroit déjà avoir augmenté le nombre des vivans de quelques-uns de sa façon, s'est contenté six ans durant de quelque argent que lui ont donné ses beaux-freres, pour acheter des tartelettes, & des toupies, & ne s'est avisé de demander du bien que six semaines devant l'évocation ; & cependant il est aisé de prouver, qu'il est bien suivi, bien monté, bien vêtu, & bien nourri, & s'il n'a encore rien contracté de mauvais de l'affinité de ses consors, il ne niera pas, qu'il n'ait avoué à Paul Scarron son frere, qu'il recevoit également avec ses sœurs le revenu de la succession, sur quoi on le feroit jurer, si cela n'allongeoit point le procès.

Les enfans du premier lit, devroient bien plutôt que lui, demander une provision, mais ils esperent que Messieurs du Conseil les mettront bientôt en état d'avoir un Arrêt du Parlement qui confirmera la Sentence des Requêtes du Palais, qui leur a ajugé tous dépens,

dom-

dommages & interêts. C'est la seule esperance dont le pauvre Paul Scarron repaît ses créanciers, gens acariâtres qui ne goûtent point la Poësie & qui sur un Poëme de mille vers burlesques ne lui feroient pas crédit d'un double.

J'avois oublié que les enfans du second lit ne plaident que sur des ouï dire & des conjectures, & ceux du premier sur des contracts & quittances; & que ces mêmes enfans du second lit, ont cru que leurs Parties étans enfans aussi bien qu'eux du bonhomme Scarron, qui croyoit sa seconde femme en toutes choses, devoient par bien-seance avoir la même civilité pour les enfans de ladite seconde femme qui sont de leurs freres, & ne voudroient pas dégénérer de leur pere dans sa simplicité & son indifferance pour le bien, vertu qu'ils souhaitent plus que toutes autres à leurs Parties.



PORTRAIT.

JE veux faire aussi un Portrait, puisque c'en est la mode: mais me défiant de mes forces, je choisirai une matière si riche, que mon Ouvrage, quoique peut-être mal travaillé, ne laissera pas d'avoir beaucoup d'approbateurs. La personne que je veux peindre est un homme de qualité, grand par sa naissance, puisqu'il est du Sang de nos Dieux, & encore plus grand par son mérite. A trente ans, on ne l'a pas crû assez récompensé de l'une des plus belles Charges de la Cour: on l'a fait Officier de la Couronne; non de ceux qui ne sont obligés de servir le Roi qu'en bas de soye; mais de ceux qui n'ont qu'un pas à faire jusqu'à la première charge de la guerre, & à qui nos Rois peuvent confier la défense des Frontieres, & la conduite des Armées. Mais il n'est pas encore où il doit aller. Si la Fortune le laisse où il est, elle n'aura jamais été plus injuste; & quand elle
lui

lui donnera tout ce qu'elle lui peut donner ; je ne fais si ce sera tout ce qu'il mérite. Il possède sans contredit tout ce qu'il faut avoir pour être ce que l'on appelle un Héros ou un demi-Dieu. Il fut le mien aussi-tôt que j'eus l'honneur de le connoître , & le sera toujours de tous ceux qui auront du discernement. Les plus grands Héros de l'Antiquité, ne l'ont pas été plus que lui ; & de ceux qui ont porté l'épée, (car il y en a de toutes les professions,) je n'en sache point qui se soit plus glorieusement servi de la fienne, qu'a fait mon Héros en France & en Flandre. On y conte ses Victoires, comme on faisoit autrefois dans Rome celles d'Horace sur les Curiaces, & si comme, à ce vaillant Romain, on lui donne la louange d'avoir toujours vaincu ses ennemis, on ne peut le blâmer comme lui, d'avoir jamais lâché le pied devant. Mais, s'il a plus que personne du monde les parties essentielles d'un demi-Dieu, il n'en a pas moins la mine. On n'en voit point de plus haute que la fienne. Les charmes de sa personne y répondent, & c'est par eux qu'il a triomphé des plus redoutables Beautés de la Cour, comme sa valeur a fait des plus Braves, & que ses victoires d'Amour égalent celles de la guerre. Il est vrai qu'on l'accuse de courir incessamment

à de nouvelles conquêtes : mais l'ambition d'un Conquérant n'est jamais bornée , & qui peut vaincre avec facilité , ne peut s'empêcher d'attaquer. Sa taille est au-dessus des moyennes , sans donner dans l'excès des trop grandes , & par ce qu'elle est encore , elle fait bien juger qu'elle a été des plus belles. Sa tête enferme tout le bon sens que l'on donne aux grises , sans en avoir la couleur ; & de l'air agréable qu'elle donne à son visage , & de celui qu'elle en reçoit , il résulte une beauté mâle , qui , sans avoir la délicatesse de celle des femmes , en a tout ce qui les fait aimer. Je ne ferois point en détail le portrait de son visage , ni de sa personne entière , si je ne craignois le reproche de n'avoir parlé que de ce qui lui seroit avantageux , & d'avoir à dessein oublié le reste. Après donc avoir dit qu'il a les dents belles , beauté tant aux hommes qu'aux femmes , sans laquelle la plus achevée peut donner du dégoût , j'avoueraï que ses yeux , quoique vifs & pleins d'esprit , sont foibles pour les objets éloignés ; mais ils ne perdent rien de ce qu'ils regardent de près , & ils n'en paroissent que plus doux. Quelques Dames se prennent à eux de l'inconstance qu'elles lui reprochent , & le plaignent de se laisser conduire à de si méchans guides , qui le font courir
après

après tout ce qu'ils voyent, & le mettent souvent en danger de s'égarer. N'est-ce point leur faute; & celle dont elles l'accusent, ne viennent-elles point de leur mauvais exemple? & font-elles exactement ce qu'elles disent qu'il ne fait pas? On peut quelquefois occuper ses yeux indignement, pourvû que ce ne soit qu'en passant. Et comme je n'ai fait encore le Portrait que de ce qu'il peut avoir de commun avec d'autres, ce qu'il a au-dessus du commun, ce qu'il ne tient pas ni de la naissance, ni de la Fortune, mais seulement de lui-même, est bien d'un autre prix, & bien plus difficile à peindre. C'est une ame qui n'a jamais été ébranlée, un esprit qui se sent de la tranquillité de son ame, & une facilité d'expression naturelle, & non recherchée. L'on peut bien être quelquefois inconstant en amour, quand on est, comme lui, l'homme du monde le plus constant dans ses amitiés. En parlant de la beauté de sa taille, j'avois oublié celle de ses jambes, en un tems où les vastes canons cachent les défauts des plus cagneuses, & que les Godelureaux de profession, les mieux faits en apparence, ne les ont pas souvent bien droites.



P O R T R A I T

D E

M^R. S C A R R O N,

FAIT PAR LUI-MEME.

A U

L E C T E U R,

QUI NE M'A JAMAIS VU.

LECTEUR, qui ne m'as jamais vu. & qui peut-être ne t'en soucies gueres, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vûe d'une personne faite comme moi; Sache que je ne me soucie-rois pas aussi que tu me visses, si je n'a-vois appris que quelques Beaux-esprits facé-tieux se réjouissent aux dépens du misera-ble, & me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que

PORTRAIT DE M. SCARRON. 19

je suis cul de jatte ; les autres que je n'ai point de cuisses, & que l'on me met sur une table dans un étui où je cause comme une Pie borgne ; & les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, & que je le hausse & baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus long-tems, & c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon Livre. Tu murmureras sans doute ; car tout Lecteur murmure, & je murmure comme les autres quand je suis Lecteur ; Tu murmureras, dis-je, & trouveras à redire, de ce que je ne me montre que par le dos. Certes ce n'est pas pour tourner le derriere à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription, que le concave de mon estomac, qui est tout couvert de ma tête penchante, & que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation, ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre de faire un présent au public, (car pour Mesdames les neuf Muses, je n'ai jamais esperé que ma tête devînt l'original d'une médaille,) je me serois bien fait peindre, si quelque Peintre avoit osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vai te dire à peu près comme je suis fait.

J'ai trente ans passés, comme tu vois
 au dos de ma chaise. Si je vai jusqu'à
 quarante, j'ajouterai bien des maux à
 ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou
 neuf ans. J'ai eu la taille bien faite,
 quoi que petite. Ma maladie l'a racour-
 cie d'un bon pied. Ma tête est un peu
 grosse pour ma taille. J'ai le visage assez
 plein, pour avoir le corps très-décharné :
 Des cheveux assez, pour ne porter point
 de perruque ; j'en ai beaucoup de blancs,
 en dépit du Proverbe. J'ai la vue assez
 bonne, quoi que les yeux gros ; je les ai
 bleus ; J'en ai un plus enfoncé que l'au-
 tre, du côté que je penche la tête. J'ai
 le nez d'assez bonne prise. Mes dents
 autrefois perles carrées, sont de couleur
 de bois, & seront bien-tôt de couleur d'ar-
 doise. J'en ai perdu une & demie du
 côté gauche, & deux & demie du côté
 droit, & deux un peu égrignées. Mes
 jambes & mes cuisses ont fait première-
 ment un angle obtus, & puis un angle
 égal, & enfin un aigu. Mes cuisses &
 mon corps en font un autre, & ma tête
 se penchant sur mon estomac, je ne res-
 semble pas mal à un Z. J'ai les bras ra-
 courcis aussi bien que les jambes, & les
 doigts aussi bien que les bras. Enfin je
 suis un racourci de la misere humaine.
 Voilà à peu près comme je suis fait.
 Puisque je suis en si beau chemin, je te
 vais apprendre quelque chose de mon hu-
 meur

meur. Aussi bien cet Avant-propos n'est fait que pour grossir le Livre, à la priere du Libraire, qui a eu peur de ne retirer pas les frais de l'Impression. Sans cela il seroit très-inutile, aussi bien que beaucoup d'autres. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.

F'ai toujours été un peu colere, un peu gourmand, & un peu paresseux. F'appelle souvent mon valet sot, & un peu après Monsieur. Je ne hai personne. Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, & serois encor plus aise si j'avois la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment; Et il me semble que mon Avant-propos est assez long, & qu'il est tems que je le finisse.



E P I T R E
DEDICATOIRE
A TRES-HONNETE
ET TRES-DIVERTISSANTE
CHIENNE
D A M E
GUILLEMETTE,
PETITE LEVRETTE
DE MA SOEUR.
S A L U T.
DAME GUILLEMETTE,

Je suis Auteur par la grace de Dieu,
 si c'est assez pour avoir cette qualité-là
 d'être

ÉPIÎTRE DEDICATOIRE. 23
d'être imprimé avec bon Privilege. Je
confesse pourtant qu'elle se donne à
trop bon marché, & que le peu qu'elle
m'a coûté ne me devroit avoir acquis
que celle de faiseur de Vers Burles-
ques. Avec ce modeste aveu que je
fais, vous ne laisserez pas, je m'assure,
de croire que je me vante, & vous au-
rez de la peine à vous imaginer (si ce
proverbe qui dit que nul n'est Prophe-
te en son païs, a lieu parmi vous au-
tres Chiens) qu'un homme que vous
voyez tous les jours à Paris, dont il est
né natif, qui a la tête de côté, qui ne
bouge d'une chaise, enfin, qui n'est pas
fait comme les autres, ait eu l'esprit de
s'ériger en Auteur moderne. Par A-
pollon, GUILLEMETTE, il n'y a
rien de plus vrai; Et par le même A-
pollon, je vous jure que je ne pense
pas avoir fait pour cela une fort grande
prouesse; Encore qu'il y ait tantôt qua-
tre ans que Toussaint Quinet rompt la
tête à tous ceux qui vont & viennent
dans la Galerie du Palais, du Typhon
& du Jodelet, qui m'ont fait fameux
Ecrivain. Je consens aisément que mes
Oeuvres ne passent que pour ce qu'on
appelle fatras de Livres, comme peu-
vent être quantité de Comedies, &
autres productions de demi-beaux-esprits
qui se vendent au Palais, que je n'esti-
me gueres plus que des Almanacs de
l'an-

24 EPITRE DEDICATOIRE.

l'année passée, dans lesquels on voit, aussi bien que dans ces Comedies, la mort d'un Grand, trahisons en campagne, & autres telles inventions Theatrales. Certes ces productions serviroient dès la premiere Impression d'envelopes aux Beurrieres du Marché-Neuf, s'il ne venoit point de Provinciaux à Paris, & si elles ne passoit à la vente, à la faveur de ces merveilleuses Comedies, & de ces divertissans Romans qui enrichissent ceux qui les font, & font si souvent matiere de guerre civile entre les Libraires. Quand on n'estime pas beaucoup quelque chose, on dit qu'elle n'est pas bonne à jeter aux Chiens. Comme votre mérite & votre beauté vous mettent au dessus de ce quolibet, & qu'il n'a pas été fait pour les Chiens de votre sorte, aussi je m'en sers seulement pour persuader aux hommes que je suis peu persuadé du mérite de mes Oeuvres, & encore que vous ne soyez qu'une bête, j'aime mieux pourtant vous les dédier, qu'à quelque grand Satrape, de qui j'irois troubler le repos. Car, ô GUILLEMETTE, un Auteur le Livre à la main, est plus redoutable à ces fortes de Messieurs qu'on ne pense, & la vision ne leur en est gueres moins effroyable que celle d'un créancier. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grands

Sei-

EPITRE DEDICATOIRE. 25

Seigneurs très-généreux. Mais il y a des Auteurs modernes qui le font si peu, qu'ils dédient plutôt leurs Ouvrages à ceux dont ils esperent du bien, qu'à ceux qu'ils aiment ou qu'ils estiment. Ces mauvaises copies de Virgile & d'Horace ne veulent connoître un grand Seigneur que par son nom, pour lui donner à tout hazard celui de Mécenas, & lui attribuer souvent des Vertus qu'il n'a point, pour en tirer de l'argent s'il en a. On diroit que ces enfans prodiges de Parnasse en veulent aliéner le domaine. Ils donnent l'immortalité au plus offrant: un Brevet de Demi-Dieu va pour un habit de drap de Hollande; & enfin on trafique fordidement de tout ce qu'on estime dans les grands hommes des siècles passez avec ceux du nôtre, qui ne passent parmi les personnes de bon-sens, que pour des vrais, je n'ose dire une si grosse injure. Ce qui console les honnêtes amis des Muses, c'est que ces lâches escrocs ne réussissent pas toujours, & qu'on se passe bien mieux des louanges qu'ils donnent, que de l'argent qu'ils demandent. Les Grands mêmes ont trouvé l'adresse de ne leur rien donner, sans qu'ils s'en puissent plaindre: les uns leur disent, Apollon vous assiste; les autres leur font civilité, & les reconduisent jusques à la rue, c'est-à-dire les

26 ÉPÎTRE DEDICATOIRE.

mettent hors de chez eux. Il y en a qui rendent de l'encens pour de l'encens, & des louanges pour des louanges; pas un ne le retient à dîner, & c'est-là le dernier desespoir du pauvre Auteur: car lui qui pensoit ce jour-là manger de l'entremets, ou se traiter opulemment dans quelque Cabaret aux dépens du Seigneur liberal, est contraint de s'en retourner en son bouge, plus pauvre qu'il n'étoit de ce qu'il a dépensé à couvrir son Livre de vélin ou de marroquin de Levant, pesant tout son saoul contre le siecle & les mœurs, ou contre la destinée, selon qu'il est Orateur ou Poëte. J'oublois à vous dire, GUILLEMETTE, que les Auteurs sont quelquefois payez par échange, en la même marchandise qu'ils ont débitée, & ne recueillent autres fruits des fleurettes qu'ils ont semées, qu'Épître pour Épître, ou Sonnet pour Sonnet; & même en cela les grands Seigneurs pensent faire comme Auguste: mais on ne se joue pas deux fois à ceux qui en savent tant. Je vous dédie donc mon Livre, GUILLEMETTE, pour les raisons que je viens de vous dire, & peut-être pour d'autres que je ne vous dis point. Je pense déjà vous en voir ronger les cordons, vous en battre les joues, & le déchirer en faisant mille gambades, qui me satisferont
bien

EPITRE DEDICATOIRE. 27

bien plus que le froid accueil d'un grand Seigneur, qui ne me sauroit point de gré de mon présent, parce qu'il croiroit que je lui en demanderois un autre. Maudit soit le Poëte, tant Poëte soit-il, qui s'est servi le premier des productions de son esprit comme d'un hameçon. Depuis que les Auteurs font les gueux en Vers ou en Prose, l'Epître liminaire ne passe que pour une estocade, & quand le Mecenas n'a pas eu la force de la parer, il ne regarde plus celui qui l'a portée, que comme le ravisseur de son bien. Un Auteur a beau présenter son Livre en souïriant, celui qui le reçoit n'en devient que plus sérieux, & l'on en a vû quelques-uns devenir plus pâles que des morts à la vue d'un Livre, qui ne leur promettoit pas moins que de les faire vivre éternellement. Ils ont grand tort, ces méchans dédieurs de Livres, d'aller faire peur jusques dans leurs chambres à ces nobles Seigneurs; ils devroient considerer que ces Dédicaces-là qui demandent à qui ne leur doit rien, ont quelque chose de plus rude qu'un Exploit, & je ne trouve pas étrange que le Mecenas ne prenne pas tant de plaisir à se voir issu d'Hector ou de Sarpedon, qu'il n'ait grand regret à l'argent qu'il donne à l'Auteur pour s'habiller comme les autres hom-

28 EPI TRE DEDICATOIRE.

mes. Ils font sagement ces Auteurs, de ne paroître pas en public comme on les voit au commencement de leurs Livres. N'est-ils pas vrai, GUILLEMETTE, que vous aboyeriez bien fort si vous en voyiez un l'épaule nue, un manteau de Bohemien attaché sur l'autre, & une Couronne de Laurier sur le front? Ce n'est pourtant pas la crainte des chiens ni la huée des enfans qui les retient de se mettre en masque, ils n'ont peur que des Suisses; ils seroient en effet trop reconnoissables aux portiers, qui n'aient point ceux qui font, comme eux, métier de demander, en ce tems ici principalement, auquel on diroit que les Auteurs ont fait serment de n'entrer point en maison qui n'ait l'honneur de s'appeller Hôtel. On ne voit autre chose dans les Hôtels des Grands. L'Hôtel de Bourgogne en regorge jusques sur le Théâtre, parce qu'ils ne payent rien non plus que les Pages: & ô malheur du siècle où nous sommes! j'ai bien peur, si le tems dure, qu'on en trouve à l'Hôtel-Dieu de quoi faire une Académie complete. Car le tems ne leur est plus favorable comme il a été. J'ai vû qu'il n'y avoit pas un Poëte qui ne tirât mille belles conséquences pour sa fortune de celle des Abbez Desportés & de Boisrobert, & autres Confreres en Apollon, Prêlatifiez pour leurs hon-

ÉPITRE DEDICATOIRE. 29

bonnes & belles Oeuvres. La pension de six cens livres les faisoit aller vêtus honnêtement, ils se poudroient avec profusion, comme font aujourd'hui les plus déterminez godelureaux; & ils faisoient bien, GUILLEMETTE, car ils ont l'imagination si chaude que la tête souvent leur en sue. La plupart avoient des éperons d'argent, & quelques-uns le bidet avec la petite housse, pour deffendre des crottes la botte remontée. Mais maintenant, & le Cothurne & le Brodequin ne sont plus exemts des crottes; & des Poëtes les uns ont abjuré la Poësie, les autres ont pris parti chez les Comédiens & les Libraires. Soit que la nécessité soit mere de l'invention, ou que l'invention soit partie essentielle du Poëte; quelques Poëtes au grand collier ont eu celle d'aller chercher dans les Finances, ceux qui dépensent leur bien aussi aisément qu'ils l'avoient amassé. Je ne doute point que ces Marchands Poëtiques n'ayent donné à ces Publicains liberaux toutes les vertus, jusques aux militaires, & qu'ils ne les ayent pour le moins fait descendre du Trésorier des menus plaisirs de Clodion le Chevelu; ou parce qu'il étoit Payen, du neveu du premier Aumônier du Roi Clovis: mais cela n'a réussi, à ce que l'on m'a dit, qu'à ceux de qui l'aplaudissement

30 ÉPITRE DEDICATOIRE.

général fait toujours réussir les Oeuvres. Les autres qui les ont voulu imiter n'y ont gagné qu'un bon repas , & peut-être ensuite quelque fâcheuse indigestion, car je crois bien qu'ils y mangèrent trop. Il ne faut avoir qu'autant d'esprit que vous en avez , c'est-à-dire, qu'un Chien, pour me reprocher que j'ai fait ce que je condamne aux autres. Il est vrai, **GUILLEMETTE**, que j'ai dédié une Comédie à un homme de grand mérite & de grande condition; mais j'ai l'honneur d'être connu il y a longtems de Monsieur le Baillif de Souvrai, & je l'honore, & parce qu'il le vaut, & parce qu'il m'aime. Je suis de ceux qu'on oublie fort aisément quand on ne les voit point. C'est par son moyen que notre grande Reine me continue tous les ans une pension que l'illustre Maréchal de Schomberg m'a procurée, non pas à cause que je fais des Vers à faire rire, mais parce que je suis le plus malheureux de tous les hommes, & accablé d'une maladie étrange, qui ne finira qu'avec ma vie, non plus qu'un grand procès duquel dépend tout mon bien. Cela suffit, sans être amoureux, pour ne pouvoir dormir, sans manger presque autant d'Opium que d'autre viande. Mais il n'y a pas moyen que ma bonne humeur tienne plus longtems contre ces mauvaises pensées, qui

EPITRE DEDICATOIRE. 31

qui font tombées de ma plume à contre-
tems, & qui me viennent persécuter ;
& puis je suis las de me jouer si long-
tems avec vous, Ô **GUILLEMETTE**.
Je finirai donc tout court la dédicatoi-
re, sans me lasser l'esprit à y chercher
quelque conclusion bien pointue, & je
demeurerai comme dans une Lettre vul-
gaire,

De votre Chiennerie,

Le très-affectionné serviteur.
SCARRON.





LETRES
DE
Mr. SCARRON.

A MADAME
LA COMTESSE
DE FIESQUE.



MADAME,

Vous n'avez pas dans le monde
une meilleure amie que la Renommée:
Si vous saviez les bons offices qu'elle
vous rend tous les jours, vous lui en
fe-

LETTRES DE M. SCARRON. 33

seriez fort obligée. Depuis que la Ville d'Orleans a été emportée par une jeune Princesse *, suivie de deux Comtesses, qui valent bien deux Comtes; cette grande hableuse en a étourdi tout le monde de son caquet: mais on demeure d'accord qu'elle n'en peut trop parler; aussi la laisse-t-on faire, sans lui reprocher qu'elle redit souvent la même chose. Il faut avouer que c'est une belle action & bien éclatante, dont ma Muse est fort tentée de faire grand bruit, quelque commandement que je lui aye fait d'être muette le reste de mes jours. Comment, Diable, escaler une Ville? Nos plus déterminés Héros n'auroient pas plus fait que votre illustre Héroïne, & Clorinde & Camille n'auroient pas été à l'assaut plus gayement que Vous, & Madame de Frontenac. Vous êtes l'une & l'autre deux franches Amazones, & je vous garantis telles, non seulement par toute la France, mais aussi par toute la Terre; ni la Hire, ni Poton, ni le brave Dunois, n'ont pas porté leur gloire plus loin sur les pas de l'ancienne Pucelle d'Orleans, qui fut brûlée, que vous avez acquis de réputation aux côtés de la moderne qui brûle tout le monde,

* Mademoiselle de Montpensier.

*Et tout le monde brûlera ,
Tant & si fort qu'il lui plaira.*

Enfin , quelque fameux que soit le grand Prince qui lui fera changer de nom , il ne faut point douter qu'on ne dise de lui & d'elle , que Madame vaut bien Monsieur ; & je jurerois bien qu'arrivant à l'Amerique , où mon chien de destin me meine , j'entendrai parler aux Indiens de ce que cette incomparable Altesse Royale , suivie de ses braves Lieutenantes-Générales , a fait pour le parti. Je vous en dirois davantage en Vers & en Prose , si je prenois encore part aux affaires de l'Europe : outre que ce n'est pas à un malheureux comme moi de se faire de fête. Je ne vous écris donc que pour vous remercier de la bonté que pour vous avez eue de vous souvenir de la priere que je vous ai faite , dont j'aurai toute ma vie un extrême ressentiment , quand même la chose ne réussiroit pas. Je suis ,

M A D A M E ,

Votre très-humble , & très-obéissant
Serviteur ,

SCARRON.

A



*AMadame la Comtesse
de Fiesque.*

M A D A M E,

Si vous voulez employer votre crédit à faire avoir à Madame Celeste , l'Hôpital de Montargis , qui pourra bien-tôt vaquer par la mort d'une Religieuse qui le possède , je vous en aurai obligation extrême. C'est son Altesse d'Orleans qui le donne : il l'accorda autrefois à Monsieur Delegue , pour celle qui en est en possession , qui n'est qu'un Sœur Converse. Si vous vous en mêlez , il est impossible que nous ne l'obtenions : il oblige à servir les Pauvres , & ne vaut que l'entretien de l'Hospitaliere ; mais si petit qu'il est , c'est assez pour une personne qui n'a point d'ambition. Je vous conjure donc , Madame , de vous le faire promettre par Monsieur d'Orleans , en cas que la Religieuse meure , qui pourra encore languir quelque tems. Et moi , Madame , je promets à Monsieur d'Orléans , & à ceux que vous employerez auprès de lui , de l'immortalité selon mes forces ; c'est à dire , si peu que rien.

DE Mr. SCARRON. 37

rien. Je vous supplie de tenir la chose
secrete. Je suis,

MADAME,

Votre très-humble, & très-affectionné
Serviteur.



*A Madame de Saint Denys,
Religieuse.*

MADAME,

Le présent que vous m'avez fait est
fort beau; mais votre Lettre vaut en-
core mieux. Je me parerai de vos bras-
selets aux jours de cérémonie, & gar-
derai chèrement votre Lettre parmi
mes plus chers bijoux. Mais ce n'est pas
assez de vous remercier en Prose.

*Votre beau présent de parfum,
Hors du commun,
Belle Recluse,
M'accuse*

De pauvreté:

*Car pour parler en vérité,
Quand tout ce qui passe pour nôtre*

Et ce que j'aurois emprunté
 Vous seroit présenté,
 Je ne pourrois vous faire un don pa-
 reil au vôtre ;
 Et j'envagerois de bon cœur.
 Voulez-vous que j'en jure ? Oui foi
 d'homme d'honneur ;
 Oui la peste me tuë,
 Ou pour le moins la fièvre continuë.
 Si ce n'est pas jurer à votre gré,
 De quelque autre serment donnez-moi
 le modèle,
 Et lors je jurerai,
 Comme un homme qui perd & n'a
 plus de chandelle.

Je reprens la Prose pour vous dire
 que je suis,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-obéissant
 Serviteur.



A Monsieur Sarrazin.

M O N S I E U R,

Il faut que vous n'ayez gueres d'af-
 faires dans votre Royaume de Bour-
 deaux,

deux, de vous amuser à m'écrire, ou que Mademoiselle de Viger vous tienne bien au cœur, de m'avoir fait un si magnifique récit de tous les beaux exploits qu'elle est capable de faire en paix & en guerre. Si elle est faite comme vous dites, je vous avoue que j'aime mieux m'être rompu la jambe que de l'avoir connue, lorsque je l'avois assez bonne pour danser des Ballets, & je ne vous conseille pas de vous y frotter, vous qui n'avez pas beaucoup de tems à perdre. Mais, n'est-ce pas qu'une beauté oiseuse, comme vous êtes, s'en est forgé une imaginaire? car vous m'en dites tant de choses, que j'ai pensé n'en croire gueres, si ce n'est que je me suis représenté que vous ne m'auriez pas écrit pour rien une si belle & si longue Lettre. Jusqu'à cette heure on n'avoit point crû dans Paris, qu'il y eût personne dans Bordeaux capable de donner de l'amour que Monsieur Guyonnet,

*Que l'on vante par-tout si fort,
De qui le mérite est si rare,
Et de qui l'œil sans dire gare,
Frappe d'abord.*

Mais après avoir lû votre Lettre, je n'ai point de peine à croire que lorsque Mademoiselle de Viger se voudra servir

vir de tout son pouvoir, elle fera pour le moins autant d'esclaves que Guyonnet a fait de malheureuses, & se vengera pleinement sur les pauvres hommes, de tous les ravages que ce dangereux Bordelois a fait sur celles de son sexe. Mais en conscience, Beau Sire, ne craignez-vous point aussi pour votre repos, vous qui faites profession de l'aimer tant? Pour moi, si j'étois encore, comme vous dites,

*Qualis eram bona
Sub regno Cynara,*

& que je fusse comme vous sur les bords de la Garonne, où elle fait naître tant de fleurs sous ses pas; il m'en coûteroit pour le moins deux ou trois mille inquiétudes, sept ou huit cens jalousies, quelques poignées de cheveux, & une bonne pinte ou deux de larmes bien chaudes: car j'ai eu le don des larmes aussi bien que vous; & vous n'avez pas été un plus grand pleureux que moi, quoique vous ayez été un infigne Jeremie. Pour revenir à Mademoiselle de Viger, c'est grand dommage de ce qu'elle est plus sage que Salomon. Il y a bien des hommes qui seroient aussi fous pour elle, que la Reine de Saba fut folle pour lui: moi, par exemple, qui ne suis pas si sage que le fils de Bersabée,
com.

comme elle vous a dit, & qui la tiens plus aimable que cette Reine d'Ethiopie ; je passerois à Bordeaux tout exprès pour la voir, si j'allois le Printems qui vient à Bareges, comme j'en avois fait le dessein. Mais mon chien de destin m'emmeine dans un mois aux Indes Occidentales ; ou plutôt j'y suis poussé par une sorte de gens fâcheux, qui se font depuis peu élevés dans Paris, & qui se font appeller Pouffeurs de beaux sentimens. On ne demande plus parmi eux si on est honnête homme, on demande si on pousse les beaux sentimens. Quantité de personnes de bon sens entreprendroient de les pousser ; mais on leur a dit que les plus pointus d'entr'eux se vantent d'être approuvés d'une grande Princesse, dont l'esprit égale la qualité, & qu'ils sont assez vains pour s'autoriser de son nom à chaque beau sentiment qu'ils poussent : ce qui empêche, sans doute, qu'il ne se forme un parti contre eux. Voilà, notre cher Ami, le plus spirituel de l'Europe, ce qui me fait fuir dans l'Amerique. Je me suis donc mis pour mille écus dans la nouvelle Compagnie des Indes, qui va faire une Colonie à trois degrés de la Ligne, sur les bords de l'Orillane & de l'Orenogue. Adieu France, adieu Paris, adieu Tigresses déguisées en Anges, adieu Me-

nages, Sarrazins & Marignis. Je renonce aux Vers Burlesques, aux Romans Comiques, & aux Comédies, pour aller dans un Pays, où il n'y aura ni faux Béats, ni Filoux de dévotion, ni Inquisition, ni d'Hyver qui m'affaîne, ni de fluxion qui m'estropie, ni de guerre qui me fasse mourir de faim.

~~~~~

*A Mademoiselle d'Aubigné.*

**M** A D E M O I S E L L E ,

Je m'étois toujours bien douté que cette petite fille que je vis entrer il y a six mois dans ma Chambre avec une robe trop courte, & qui se mit à pleurer, je ne sai pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La Lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint-Hermant est si pleine d'esprit, que je suis mal content du mien, de ne m'avoir pas fait connoître assez tôt le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'eusse jamais crû que dans les Isles de l'Amérique, ou chez les Religieuses de Niort, on apprît à faire de belles Lettres : & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher



DE Mr. SCARRON. 43

cher votre esprit , que chacun en a de  
montrer le sien. A cette heure que  
vous êtes découverte , vous ne devez  
point faire de difficulté de m'écrire aussi-  
bien qu'à Mademoiselle de Saint-Her-  
mant. Je ferai tout ce que je pourrai,  
pour faire voir une aussi bonne Lettre  
que la vôtre , & vous aurez le plaisir  
de voir qu'il s'en faut beaucoup que  
j'aye autant d'esprit que vous ; tel que  
je suis , je ferai toute ma vie ,

MADemoisELLE,

Votre très-humble , & très-obéissant  
Serviteur.



*A Madame de Sevigny, la  
veuve.*

MADAME,

J'ai vécu de régime le mieux que j'ai  
pû , pour obéir au commandement que  
vous m'aviez fait , de ne mourir point  
que vous ne m'eussiez vû. Mais , Ma-  
dame , avec tout mon régime , je me  
sens tous les jours mourir d'impatience  
de vous voir. Si vous eussiez mieux  
mesuré vos forces & les miennes , cela  
ne

ne seroit pas arrivé. Vous autres Dames de prodigieux mérite, vous vous imaginez qu'il n'y a qu'à commander. Nous autres malades, nous ne disposons pas ainsi de notre vie. Contentez-vous de faire mourir ceux qui vous voyent plutôt qu'ils ne veulent, sans vouloir faire vivre ceux qui ne vous voyent point, aussi long-tems que vous le voulez; & ne vous prenez qu'à vous-même de ce que je ne puis obéir au premier commandement que vous m'avez jamais fait, puisque vous avez hâté ma mort, & qu'il y a grande apparence que pour vous plaire, j'aurois de bon cœur vécu cent ans, aussi bien qu'un autre. Mais ne pourriez-vous pas changer le genre de mort? Je ne vous en serois pas peu obligé: toutes ces morts d'impatience & d'amour ne sont plus à mon usage, encore moins à mon gré; & si j'ai pleuré cent fois pour des personnes qui en sont mortes, encore que je ne les connoisse point; songez à ce que je ferai pour moi-même, qui faisoit état de mourir de ma belle mort: mais on ne peut éviter sa destinée, & de près & de loin vous m'auriez toujours fait mourir: ce qui me console, c'est que si je vous avois vûe, j'en serois mort bien plus cruellement. On dit que vous êtes une dangereuse Dame, & que ceux qui ne vous regardent pas

pas assez sobrement , en font bien malades , & ne la font gueres longue. Je me tiens donc à la mort qu'il vous a plû me donner , & je vous la pardonne de bon cœur. Adieu, Madame, je meurs votre très-humble Serviteur : Et je prie Dieu que les divertissemens que vous aurez en Bretagne , ne soient point troublés par le remois d'avoir fait mourir un homme qui ne vous avoit jamais rien fait.

*Et du moins souviens-toi , Cruelle ,  
Si je meurs sans te voir ,  
Que ce n'est pas ma faute.*

La rime n'est pas trop bonne. Mais à l'heure de la mort, on songe à bien mourir plutôt qu'à bien rimer.



*A Madame de Villarceaux.*

**MADAME,**

J'ai bien reconnu par votre Lettre, que je vous en avois écrit une bien impertinente : mais ce n'est pas la première que j'ai écrite en étourdi , & je n'ai pas assez bonne opinion de ma prudence ,  
pour

pour esperer que ce soit la dernière que je vous écrirai de ma vie. Je vous en irai demander pardon la première fois que je sortirai. Cependant, Madame, vous pouvez assurer Mademoiselle Meusnier, qu'encore qu'elle ait dit de moi cent choses fausses, qui m'en ont appris d'elle beaucoup de véritables, je suis tout prêt de mettre la Servante, dont elle se plaint, entre les mains de la Justice ; & ce que vous aurez de la peine à croire, que cette méchante Fille qu'elle accuse d'avoir vendu la sienne, souhaite plus qu'elle-même d'être appelée devant les Juges. Mais, Madame, j'ai bien peur qu'on ne me prendra pas au mot : Je ne m'en dédirai pourtant pas. Elle peut présenter sa Requête quand elle voudra, si la Servante est criminelle, je solliciterai le premier contre elle. Je croi qu'après cela elle laissera ma continence en paix, & ne fera plus dire à Mr. Duplessis qu'il l'a tirée d'une mauvaise affaire. Pour ce qui est de vous, toute bonne, toute généreuse, & pour tout dire, toute Madame de Villarceaux, vous n'avez pû faire autre chose qu'avoir pitié d'une mere qui a perdu sa fille, ou plutôt qui l'a voulu perdre : & pour elle, si ses voisins disent la vérité, elle n'a pû faire autre chose que de vous surprendre. Et pour moi, Madame, je ne vous  
im-

DE Mr. SCARRON. 47  
importunerai pas davantage ; & suis  
certainement,

M A D A M E,

Votre très-humble, & très-obéissant  
Serviteur,

SCARRON.



*A Madame de Sevigny, la  
Marquise.*

M A D A M E,

Encore que je n'aye pas si souvent  
l'honneur de vous voir que quantité de  
beaux Esprits, & de beaux Hommes,  
qui font si souvent chez vous de grosses  
assemblées, je vous prie de croire qu'il  
n'y a ni bel Homme, ni bel Esprit qui  
vous honore tant que moi. Cela étant  
si vrai, qu'il n'y a rien de plus vrai,  
je croi fermement que vous m'obtien-  
drez de votre grande Duchesse, une  
Lettre pour le Gouverneur du Havre,  
afin qu'il favorise & facilite notre Gou-  
vernement. Quand je dis votre grande  
Duchesse, je dirois bien aussi la mienne,  
si j'osois ; mais je sai assez bien regler  
mon



mon ambition pour un Poëte. Vous ne ferez pas aujourd'hui quitte avec moi pour une importunité. Je vous prie de donner les Placets que je vous envoie à Monsieur de Barillon, & à ceux de la Chambre qui sont connus de vous. Je baise humblement les mains à Monseigneur de Seigny, à Mademoiselle de la Vergne, toute lumineuse, toute précieuse, toute, &c. Et à vous, Madame, à qui je suis de toute mon ame,

M A D A M E,

Votre très humble, & très affectionné  
Serviteur,

S C A R R O N.



*Au Marquis de Villarceaux.*

M O N S I E U R,

Pour la décharge de ma conscience, il faut que je vous dise, que vous ne savez ce que vous faites, lorsque vous m'offrez votre amitié, & que vous me demandez la mienne. Tout accoutumé que vous soyez à faire de bonnes  
ac-

actions, celle de vouloir du bien à un malheureux comme moi, en est une de générosité plus périlleuse à exercer que vous ne pensez. J'y vois peu à espérer pour vous, & beaucoup à craindre, & je ne vous conseille pas de l'entreprendre, quelque bien qu'il m'en puisse arriver. Il en a autrefois coûté la vie à feu Armentieres, & depuis peu, au pauvre d'Haucourt, sans vous parler de beaucoup d'autres, que je vous pourrois nommer, que vous ne connoissez pas, & que la mort n'a pris de trop bonne heure, qu'à cause qu'ils s'étoient trop hâtés de m'aimer. Vous faut-il encore d'autres exemples pour vous faire voir que mon malheur est contagieux ? En voici. Le Cardinal de Richelieu est mort un mois après que j'en ai été connu, & que je fus assez heureux pour lui plaire. Le Prince d'Orange n'eut pas plutôt envie de me régaler, qu'il en eut la petite vérole, dont il est mort. Le Président de Mesme ne la fit pas longue, depuis qu'il m'eut visité dans un troisième étage. Enfin, mon amitié est un coup si sûr pour nuire, & promptement, que je ne comprends pas comment le nouveau Cardinal de Retz s'est fait tel, contre vent & marée, dans un tems qu'il faisoit croire à tout le monde qu'il avoit quelque estime pour moi. Après tous ces exemples-là,

si le cœur vous en dit encore, je me donne à vous corps & ame. Je ne suis pas assez fou pour refuser mon bonheur, & l'amitié d'une personne que j'aime passionnément, & pour son mérite, & par mon inclination naturelle. Vous me faites pourtant grand' pitié; car encore un coup, je vous avertis que je suis un vrai Porte-malheur. Je vous en dirai davantage demain chez Mademoiselle de Lenclos, où je me ferai porter à l'heure du dîner, &c.

Votre très-humble, &c.



*A Madame Celeste de Palaisseau.*

**M**ADAME,

Ce n'est pas pour diminuer l'obligation que je vous ai, de m'avoir délivré des mauvaises compagnies, dont j'étois accablé, que je vous proteste que je ne les voyois qu'avec une grande repugnance. Je vous jure, Madame, qu'il n'y a rien de plus vrai; mais par je ne sai quelle bonté, ou si l'on veut, mauvaise honte, je n'ai pas la force de rien refuser de ce que l'on me demande  
avec

avec opiniâtreté , ni de faire mauvais visage à ceux qui me viennent rire au nez. Enfin j'en suis délivré , & par vos bons conseils , & par le pouvoir que\*\*\*.



*A la Reine de Suede.*

**M**ADAME,

Offrir à VOTRE MAJESTÉ une Comédie , & de ma façon , c'est lui faire un présent fort indigne de son mérite & de sa qualité : mais je crois que chacun doit être taxé selon ses forces , au payement du tribut que lui doivent tous ceux qui se mêlent d'écrire dans le siècle où nous sommes. En celui d'Auguste on payoit en Vers & en Prose ce même tribut au Patron des beaux Esprits, défunt Mécénas , que Votre Majesté fait mieux que moi , par le témoignage de tous les Poëtes , avoir été un fort galant homme. Mais quelque grand bruit que son nom ait fait dans le monde , il n'a aujourd'hui sur Votre Majesté que l'avantage de la primauté ; & je gagerois hardiment, si peu de bien que j'ai dans le Royaume

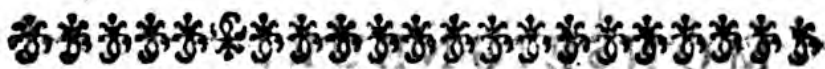
de Parnasse, que Votre Majesté lui auroit été toute sa pratique, & l'auroit fait enrager, comme votre Pere le Grand Gustave auroit fait enrager son Maître Auguste, s'ils avoient eu à disputer ensemble l'Empire de l'Univers. Mais, MADAME, s'il est permis à un petit malheureux, comme je suis, de faire des questions à une grande Reine comme vous êtes; Votre Majesté n'est-elle point quelquefois incommodée d'être si fort Héroïne qu'elle est? Le mérite extraordinaire a aussi ses incommodités, & toutes ces Dédicaces de Livres, que nous autres Poëtes voulons faire passer pour de l'encens à ceux que nous prétendons héroïser, ne sont pas toujours d'un même prix, ni d'un même effet. Il se trouve de ces drogues-là qui ne parfument guères, & qui font beaucoup de fumée: & je ne sai, si ce que j'offre à Votre Majesté, passera en sa Cour, pour Pastilles d'Espagne, ou pour Pastilles communes. Le feu Prince d'Orange en usa autrefois, & ne s'en trouva pas mal: Si VOTRE MAJESTE' s'en trouve bien, qu'elle ne l'épargne pas; aussi bien je n'en ai plus que pour Elle, que toute la Terre reconnoît sans contredit, avoir surpassé en mérite tous les Princes des siècles passés, effacer tous ceux du présent, & devoir servir d'exem-



DE Mr. SCARRON. 13  
d'exemple à ceux de l'avenir : cela est  
aussi vrai, qu'il est vrai que je suis pas-  
sionnément,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très-obéissant, &  
très respectueux Serviteur,  
SCARRON.



A \*\*\*.

MONSEIGNEUR,

Je donne aux hommes les plus sains  
& aux plus intéressés dans vos affaires  
à se réjouir plus que moi de ce qu'on  
vous a remis en liberté. J'ai pensé dire  
que j'en ai autant de joye qu'en peut  
avoir Votre Eminence; mais j'eusse dit  
une sottise. Elle est toujours égale dans  
l'une & dans l'autre fortune, & si l'ad-  
versité la trouve toujours sur ses pieds,  
la prospérité ne la fait pas aller plus  
vite. Enfin, Monseigneur, vous voilà  
hors du noir Donjon, où vous étiez si  
mal logé, & il me semble, sauf le res-  
pect que je dois à ceux qui peuvent  
donner de tels logemens, qu'ils ne s'en-  
tendent guères à faire les honneurs de  
leur maison, puisqu'ils vous mettent à

la porte de meilleure grace qu'ils ne vous y ont fait entrer. Les applaudissemens qu'on leur en donne leur feront peut-être prendre plaisir à en recevoir souvent de pareils : Dieu le veuille, & me fasse bien-tôt la grace de voir Votre Eminence en lieu, où je lui puisse dire de ma chaise à la sienne, que je suis plus que je n'ai jamais été,

**MONSEIGNEUR,**

Votre très-humble, & très-obéissant  
Serviteur,

**SCARRON.**



*A\*\*\*.*

**V**ous êtes devenuë malade de la fièvre tierce; si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre Hyver: car vous ne devez point douter, qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus, & ce que les Médecins en disent, puisque vous les verrez la première; & en vérité, cela est assez extraordinaire, que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours devant moi-

moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé de maux comme je suis, de prendre tant de part dans les vôtres. Je ne fai si je n'aurois point mieux fait de me défier de vous la première fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement : mais aussi quelle apparence y avoit-il, qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieil garçon ? & qui l'eût jamais soupçonné de me faire assez de mal, pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ? Douceurs à part, je fai que vous êtes malade ; & je ne fai si on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

*Tandis que la cuisse étendue,  
 Dans un lit toute nue,  
 Vous reposez votre corps blanc & gras,  
 Entre deux sales draps ;  
 Moi malheureux pauvre homme,  
 Sans pouvoir faire un somme,  
 Entre mes draps, qui sont sales aussi,  
 Je veille en grand souci.*

Tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. La male- peste, que je vous aime, & que c'est une sottise que d'aimer tant ! Comment, vertu de ma

vie ? A tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait. N'est-ce pas une forcenerie ? Ha, revenez, de par Dieu, revenez, puisque je suis assez fou pour me mêler de regretter des beautés absentes ; je me devrois mieux connoître, & considérer que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête, sans avoir encore ce mal endiable, qu'on appelle *l'impatience de vous voir*. C'est un maudit mal. Ne vois-je pas bien comme il prend au pauvre M\*\*\* de ce qu'il ne vous voit pas si souvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voye tous les jours ? Il nous en écrit en desespéré, & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est Hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser enfin le genre humain en paix,

*Et commander à vos œillades,  
De faire un peu moins de malades.*

Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas affaire à moi : je vous rosserois d'importance. Vous vous mocquez peut-être de mes menaces ; mais sachez, Beauté fière, qu'on ne manque point d'hommes forts en une affaire, où le Public est in-





quelle bonté vous vous êtes offert à me rendre de bons offices auprès du Roi : vous y devez être très puissant par toutes sortes de raisons ; mais si je vous donnois ma mauvaise fortune à combattre, j'aurois peur de vous causer le déplaisir d'avoir manqué une fois en votre vie, à ce que votre générosité vous auroit fait entreprendre. Je ne vous mettrai donc point aux mains avec elle, & ne laisserai pas de vous en être autant obligé que le doit être un homme qui n'a presque pas l'honneur d'être connu de vous, qui ne vous a jamais rendu service, qui est incapable de vous en rendre ; & à qui pourtant vous avez offert votre protection. Je trouve cela si fort de vous, autant que je vous puis connoître par votre réputation, que je vous aurois deviné sans hésiter, quand Monsieur du Pin m'auroit caché votre nom. Je suis grand admirateur des personnes qui vous ressemblent, & je commence à m'affliger de ce que la fin de ma vie, qui ne doit pas être fort éloignée, m'empêchera de savoir la vôtre toute entière ; que j'aurois étudiée avec autant de satisfaction que j'ai fait toutes celles des hommes illustres. Encore que de mon naturel, je n'aye jamais été grand Courtisan, je suis une des personnes du monde à qui des plus grands du Royaume ont le plus sou-

DE Mr. SCARRON. 39

souvent promis , & le plus souvent manqué de parole. Ce malheur-là joint avec beaucoup d'autres , n'empêchera pourtant pas que je ne sois fort content de ma fortune , si vous croyez que je suis de toute mon ame ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble , & très-obéissant  
Serviteur ,

SCARRON.



*A Monsieur de Segrais , sur une juppe que Madame la Comtesse de Fiesque lui avoit promise , pour faire un ornement de Chapelle.*



*A la fin c'est trop de silence ,  
En si beau sujet de gronder :  
Si long-tems des Juppes garder ,  
Nest pas chose usitée en France.*

**C**'Est ainsi que j'avois commencé des Vers sur la Juppe que la Comtesse de Fiesque m'avoit promise ; mais je me  
C 6 suis

fuis défié de ma Muse irritée. Vous devriez la faire ressouvenir quelquefois de m'envoyer enfin la Juppe sâlle, qu'il y a si long-tems qu'elle m'a promise. Puisque les choses promises ne sont plus à nous; ou elle veut aller directement contre un Proverbe, ou elle se parera de la Juppe d'autrui, jusqu'à tant qu'elle m'en ait donné une; ce qui ne sera pas fort beau à une personne de sa condition. Représentéz-lui, s'il vous plaît, que le Prêtre qui me dit la Messe, n'a qu'une Chasuble d'emprunt, aussi courte qu'un juite-au-corps, & que, si on me la redemande, je n'assisterai au Service Divin, non plus qu'un excommunié: car on n'ira pas pour ses beaux yeux dire la Messe en habit séculier. J'ai été conseillé quelquefois de lui faire ôter la Juppe de dessus le corps; mais il n'en faut pas venir à ces extrémités-là que le plus tard que l'on peut, & la plus douce voye est toûjours la meilleure. Je finis de peur d'en dire trop. Adieu, le Roman s'imprime.



A\*\*\*.

**M**Ale- peste ! que vous êtes querelleuse ! &, si vous n'aviez beaucoup

coup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à souffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous. Hé bien ! quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous seriez bien gâtée ! Je vous en manquerai plus de cent fois, & si je ne vous en aimerai pas moins. Voyez-vous, Mademoiselle de la Illière, j'aime si fort mes amis que j'en suis honteux : mais j'avoue qu'il y a quelques petites incommodités à souffrir avec moi : Je suis paresseux en diable ; & pour vous montrer, que je dis vrai, c'est que, de pure paresse, je ne puis encore me résoudre à vous choisir des Vers dans ma cassette, quoique j'en aye plus grande envie que vous, & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt, quand vous me direz des injures : vous verrez avec quelle patience je les souffrirai, & jugerez par-là, qu'au moins je suis bon à être gourmandé, si d'ailleurs je ne suis bon à rien. Monsieur votre neveu n'a guères d'affaires, de nous vouloir brouiller ; nous nous brouillerons bien tout seuls, sans que personne s'en mêle : mais aussi nous nous r'accommoderons bien vite, & ce fera à recommencer de plus belle. Adieu, je suis votre très-humble, & très-obéissant Serviteur, ou le diable m'emporte.



*A Monseigneur l'Evêque du  
Mans.*

**MONSEIGNEUR,**

Je ne suis pas mort , comme les huit Chanoines , dont vous avez depuis peu donné les Prébendes , & cependant vous avez aussi donné la mienne. Je serois bien fâché qu'ils ne fussent morts que comme moi ; ce n'est pas que je n'aime assez mon prochain : mais s'ils n'étoient point morts , Messieurs de Costard & de l'Estée , qui sont peut-être encore de mes amis , ne seroient point Archidiacres & Chanoines. Je ne fai comment j'ai mis ce mot , de peut-être : peut-être je ne l'eusse pas mis , si j'y eusse bien songé ; si jamais j'ai l'honneur de vous écrire , je ferai un brouillon , afin de n'y rien mettre contre ma conscience. Pour revenir à ma Prébende , puisque vous l'avez donnée , vous m'en devriez bien donner une autre , quand ce ne seroit que pour me r'acquitter du tems que j'ai perdu à me fier aux promesses de feu votre oncle , d'heureuse mémoire , & de peu de parole. Vous savez bien ce que vous  
avez.



avez à faire ; mais si j'étois en votre place , je donnerois un Bénéfice à une personne qui seroit en la mienne , aussi bien vous avez un coup sûr pour en faire vacquer , sans rien faire contre les bonnes mœurs , comme faisoit un Châtré , nommé Mortier , oncle de l'Abbé d'Evron , & qui l'étoit de Marmoutier , je veux dire Abbé. Ce Maître Moine empoisonna en un dîner une vingtaine de Prieurs ; & là-dessus on fit un Livre intitulé , *La Methode de faire vacquer les Bénéfices* , mise en lumiere par le Reverend Pere en Dieu un tel , &c. C'est grand signe que je vieillis : puisque je suis conteur d'historiettes. Mais il est minuit sonné , & les Lavar-dins qui sont grands parleurs , n'aiment pas ceux qui parlent autant qu'eux , & moi je suis un des grands parleurs que je connoisse. C'est donc pour cette raison-là , & parce que la Présente ne vous est écrite que pour vous dire que je la finis. Je vous dirai encore , qu'à cette heure que vous êtes au Royaume de vos Peres , vous devez vous souvenir que mon ami Ménage avec tout son mérite , a fort peu de bien d'Eglise , & que vous lui en devriez donner. Je me viens aussi de souvenir que j'ai oublié dans ma Lettre à mettre par ci , par-là , autant de MONSEIGNEUR qu'il en appartient à un Prélat comme vous ; mais je

ne

ne tomberai plus dans la même faute ;  
& encore un coup, je ne vous écrirai  
plus que je ne fasse un brouillon. Je suis.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant  
Serviteur, & plus Chanoine,

SCARRON.



*A son Eminence Monseigneur le  
Cardinal de Retz.*

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez fait riche en dépit de  
la Fortune, en vous faisant Cardinal en  
dépit de tous vos envieux. J'ai hasardé  
tout mon bien à parier que vous le se-  
riez bien-tôt. Il faut qu'il augmente de  
moitié, si j'ai affaire à des gens d'hon-  
neur. Je prie Dieu, que le vôtre en  
fasse de même, de la manière que sa  
Providence le trouvera plus à propos. Il  
y a apparence qu'il n'en fera pas à deux  
fois ; & votre nouvelle dignité sera bien-  
tôt soutenuë de tout ce qui lui manque,  
pour faire voir à toute la Terre, que  
la main qui a fait les Cardinaux d'Am-  
boise & de Richelieu, n'avoit pas en-  
core

DE Mr. SCARRON. 65

core montré tout ce qu'elle savoit faire. l'espere que nous en aurons bien-tôt le plaisir. Cependant, MONSEIGNEUR, je vous prie de croire qu'en France, aux Indes, ou en quelque part que mon malheureux destin me meine, je serai toujours passionnément,

DE V. EMINENCE,

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur,

SCARRON.



*A Monseigneur le Duc de  
Retz.*

**MONSEIGNEUR,**

Vous vous savez peut-être bon gré d'être généreux; détrompez-vous-en; c'est la plus incommode qualité que puisse avoir un grand Seigneur, quand il est assez imprudent pour rire quelquefois au nés à un malheureux comme moi. Nous autres Ecrivains, nous n'avons qu'à être obligés une fois, nous importunons tous les jours de notre vie. Vous me donnâtes l'autre jour les  
Oeu-

Oeuvres de Voiture: J'ai bien à vous demander une chose de plus grande importance. Je connois tels Seigneurs qui auroient changé de couleur à ces dernières paroles de ma Lettre; mais un **DUC DE RETZ** les aura lûs sans s'effrayer; & je jurerois bien qu'il est aussi impatient de savoir ce que je lui demande, que je suis assuré de l'obtenir. Voici ce que c'est. Un Gentilhomme de mes amis, qui à l'âge de vingt ans, a fait vingt combats aussi beaux que celui des Horaces & des Curiaces, & qui est aussi sage que vaillant, a tué un Fanfaron qui l'a forcé de se battre. Il ne peut obtenir sa grace hors de Paris, & voudroit bien y être en sûreté, à cause qu'il a une répugnance naturelle à avoir le col coupé: je le logerois bien chez un grand Prince; mais il feroit mauvaise chere, & je tiens que mourir de faim, est un malheur plus à craindre que d'avoir le col coupé. Si votre Hôtel lui sert d'asyle, il est à couvert de l'un & de l'autre; & vous serez bien aise d'avoir protégé un jeune Gentilhomme de ce mérite-là. Au reste, vous aurez le plus grand plaisir du monde à voir moucher des chandelles à coups de pistolets, toutes les fois que vous en voudrez avoir le passe-tems. Et vous me remercerez sans doute, comme vous êtes très-généreux, de vous avoir donné

DE Mr. SCARRON. 67

donné un si beau moyen d'exercer votre générosité; & moi je vous promets de ne vous en laisser point manquer, & qu'aussi tôt que vous m'aurez accordé ce que je vous demande, je vous importunerai tous les jours d'employer votre crédit, & celui de vos amis, pour obtenir la grace du mien. La Muse Burlesque ne s'en taira pas; & s'acquittera assez-bien d'un remerciement; quoique jusqu'ici, elle n'ait gueres eu à travailler en pareille matiere. Je vous demande mille pardons de la longueur de ma Lettre, & vous baise autant de fois les mains blanches, ou telles qu'elles sont. Obligez d'un mot de réponse,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obeïssant  
Serviteur,

SCARRON.



*A la Reine de Suede.*

MADAME,

J'envoye à VOTRE MAJESTÉ  
des Ouvrages de ma façon, qu'Elle n'a  
peut-



peut-être point vûs encore. Si Elle y trouve quelque chose qui lui plaise, j'en ferai ravi de joye autant qu'on le peut être, quand après avoir eu l'honneur de la voir, on est assez malheureux pour ne la voir plus. Pour achever ma mauvaise fortune, il ne manquoit à tous les malheurs de ma vie, que celui d'avoir à s'affliger d'être loin de VOTRE MAJESTE', & en même tems d'avoir à porter envie à ceux qui sont auprès d'Elle. Je ne sai pas, si ces bienheureuses personnes-là connoissent bien leur bonheur; mais je les tiens pour les plus stupides de tous les animaux sans discernement, s'ils n'ont pour VOTRE MAJESTE' plus que de l'admiration & du respect. Pour moi, si j'étois en leur place, & en état de courir les champs, je serois bien-tôt un petit Roland pour l'amour d'Elle. Il est vrai que je ne couperois pas d'un seul coup d'épée, d'aussi gros arbres que celui de l'Arioste, & que je ne ferois pas tant de ravages; mes folies donneroient plus de plaisir que les siennes, si elles n'étoient pas tant à craindre, & peut-être ne feroient-elles pas moins de pitié. Vous voyez, MADAME, que je me sers assez bien de la permission que V. M. m'a donnée, comme à un Galant sans conséquence, d'être pour la plus grande Reine qui ait jamais été, ce que fut

ce pauvre Paladin pour une Reine qui ne fut jamais. V. M. fit bien de me la donner, puisque je l'aurois prise, & qu'en me la refusant, Elle se feroit vûë défobéïr par une personne qui ne le feroit pas en toute autre chose, quand il y iroit de sa vie. Majesté à part, MADAME, vous êtes une admirable personne. Par-tout où vous passez, vos yeux vous font plus de Sujets qu'un grand Royaume ne vous en a donné; & s'ils font d'eux-mêmes tout ce que nous leur avons vû faire, sans que vous preniez la peine de leur rien apprendre, il faut tomber d'accord, qu'il n'y en a pas dans le monde de plus beaux & de plus charmans; mais aussi de plus dangereux. Aussi ne vois je que des Rivaux en toutes les personnes qui me visitent, & je ne vois pas moins de Rivaux ce qui n'est pas un des moindres miracles qu'ait jamais fait V. M. que d'avoir rendu les Dames aussi équitables pour Elle, qu'elles sont de leur naturel envieuses pour toutes les autres. Je craindrois, MADAME, d'être trop libre avec V. M. si Elle ne savoit mieux que personne du monde, qu'il entre beaucoup d'Icare & d'Ixion, dans la composition d'un Poëte, & que l'Hittoire de ces deux téméraires, quoique la fin n'en soit pas fort à l'avantage de ces pauvres Marchands d'immortalité, est

de

de toutes les Fables, celle qui leur plait le plus, & qui leur est de plus grand usage. Il n'y a point de Poëte bien avéré, qui ne préférât la réputation d'être un Ixion moderne, à celle de bien tourner une Stance, & une belle Audace, (c'est ainsi qu'ils appellent leur Amour de contemplation) au laurier, ou à l'argent, ou à tous les deux ensemble. Mais, M A D A M E, j'abuse peut-être du commandement que V. M. m'a fait de lui écrire, si je n'en ai déjà abusé. Je la supplie donc, si Elle a envie que je continuë d'avoir cet honneur-là, de me faire savoir jusqu'à quel point de liberté mes Lettres peuvent être privilégiées auprès d'Elle, afin qu'elles ne sortent jamais hors du respect que je lui dois. Je suis,

M A D A M E,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéissant  
& très respectueux serviteur,

SCARRON.



*A la Reine Mere du Roi.*

**M A D A M E,**

C'étoit une trop belle aventure au plus malheureux de tous les hommes, d'être connu de VOTRE MAJESTÉ, & d'avoir quelque part en sa bienveillance. Son malheur plutôt que sa faute, ne l'a pas laissé jouir long tems de sa bonne fortune. Il est tombé dans la disgrâce de la plus grande Reine du monde, sa Bienfaitrice, & depuis ce tems-là, son déplaisir lui en fait une longue & cruelle guerre. VOTRE MAJESTÉ n'aura-t-elle jamais pitié de ce misérable, & ne rendra-t-elle point la paix à son esprit, dans le tems qu'Elle la donne à tout le monde? Il n'est pas assez insensé pour demander de nouvelles graces à VOTRE MAJESTÉ, il la conjure seulement de n'avoir plus d'indignation pour lui, afin qu'il puisse achever le peu de vie qui lui reste avec la joye de pouvoir dire, qu'il est,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, &  
très-respectueux serviteur.

SCARRON.

*A Mon-*



*A Monseigneur le Prince.*

**MONSEIGNEUR,**

N'est-ce point se faire trop de fête que d'oser écrire à VOTRE ALTESSE sur son heureux retour ? J'en ai une joye si grande, qu'elle me donne beaucoup à souffrir, quand, pour faire de l'homme moderé, je tâche de la retenir ; & quand je la laisse paroître, on regarde comme un prodige un malheureux assez occupé à soutenir son infortune particulière, & qui prend autant de part en la felicité publique, que les plus heureux & les plus sains, sans avoir l'honneur d'approcher V. A. & de la distance qu'il y a du grand Prince de Condé à lui, l'aime aussi fort que s'il avoit incessamment le plaisir de le voir & de l'admirer. En vérité, MONSEIGNEUR, cela est aussi difficile à croire que vos victoires, & n'est pas moins véritable : & si V. A. en pouvoit être persuadée sur ma simple parole, Elle me sauroit peut-être bon gré d'un zèle aussi ardent que le mien,

&



DE Mr. SCARRON. 73  
& ne douteroit point que je ne fois  
plus que personne du monde,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant  
& très-passionné serviteur,

SCARRON.



A\*\*\*.

Du vingt-fixième Octobre.

MONSIEUR,

Que diable faites-vous sur les bords  
de la Meuse? Vous êtes un homme de  
grandes & singulières entreprises. En  
me parlant de Charleville, vous me  
faites souvenir d'un lieu où j'ai passé  
ma 13. & 14e. année. Je suis ravi que  
Monsieur le Maréchal de Fabert ait  
toutes les bonnes qualités que vous di-  
tes. Tous ses Confreres ne lui ressem-  
blent pas, j'en connois qui n'ont que  
de l'instinct & de la colere. Vous  
pouvez bien penser que ce n'est pas  
de mon Maréchal d'Albret que je par-  
le, qui a de l'esprit infiniment, & qui

D a de

a de la fidélité , de la chaleur , & de la fermeté pour ses amis. Je vous envoie la seule copie de mes Epîtres , qui me reste. Suppléez aux fautes qu'aura peut-être faites le méchant Copiste : mais c'est à condition que vous m'envoyerez tout ce que vous trouverez de Raimond Lulle , je vous en rendrai l'argent à Paris. Adieu , Monsieur , tenez-vous gaillard. Pour moi je me trouve depuis quinze jours plus mal que je n'ai jamais fait , & n'ai plus d'esperance qu'en l'or potable.

SCARRON.



*A Madame la Comtesse de  
Brienne.*

Du septième Août 1657. A Paris.

M A D A M E ,

Vous avez eu la curiosité de me voir comme la Reine de Suède : vous devriez comme elle , me permettre d'être amoureux de vous , & vous faire honneur d'une chose qui , déjà peut-être , ne dépend plus de votre consentement. Si  
vous

vous croyez que je vous demande plus que vous ne devez m'accorder, ou que j'entreprenne plus que je ne puis, je veux bien me réduire à n'être que de vos amis, & à vous cacher ce que je vous ferai davantage. Je crois qu'à moins que de cela, il n'y aura rien à faire pour moi auprès de vous, & j'en aurai un sensible déplaisir : car j'avois une furieuse passion de vous plaire de toute ma force. Après la déclaration que je viens de vous faire, vous pouvez bien penser que je ne voudrois pas vous tromper pour toutes les choses du monde. Je m'en vais donc vous apprendre avec beaucoup de sincérité les bonnes & mauvaises qualités de la personne qui se veut donner à vous pour tout le tems de sa vie. Le corps, à la vérité, en est fort irrégulier, comme vous l'avez pû voir, & même on le défend aux femmes grosses. Pour l'ame, il est si content de la sienne, qu'il n'en troqueroit pas avec qui que ce soit, si ce n'étoit avec vous. Quand il aime, il le fait avec tant de violence, qu'il en est quelquefois honteux, & puisqu'il vous faut tout dire, quoiqu'il soit fort ponctuel dans les devoirs d'amitié, il ne l'est pourtant guères à écrire à ses amis : mais aussi il en dit du bien en toutes rencontres avec quelque sorte de furie, & souvent jusques à fatiguer ses auditeurs,

teurs , & quand il est obligé à prendre le parti de la personne qu'il aime , un lion & lui c'est toute la même chose. Si vous me voulez tel , que je me viens de dépeindre , je me donne à vous corps & ame. En attendant que vous vous déclariez sur mon bon ou mauvais destin , je suis , & même ferai , de quelque façon que vous me traitiez ,

DE VOTRE LANGUEUR NATURELLE ,

L'homme du monde le plus  
charmé ,

SCARRON.



*A Madame la Comtesse de  
Brienne.*

Du huitième Août 1657.

MADAME ,

Vous pouvez bien n'avoir jamais souffert qu'on vous fît une déclaration d'amour ; mais qu'on n'ait jamais osé vous en faire , comme cela n'a point dépendu de vous , permettez-moi d'en douter , tant que vous ne me commande-

devez point absolument de le croire.

*Si vous étiez de ces beautés vulgaires,  
Un severe regard, une noble fierté,  
Pourroient vous garantir des discours té-  
méraires*

*D'un Amant emporté.*

*Mais, peut-on, quand on vous a vuë,  
Avec tous les attraits dont vous êtes pour-  
vuë,*

*N'être pas d'amour embrasé?*

*Et peut-on, vous aimant, vous cacher  
qu'on vous aime?*

*Hélas! je juge par moi-même,*

*Qu' alors que l'amour est extrême,  
Le secret en est mal-aisé.*

Avouons de bonne foi, Madame, que nous avons manqué d'ingénuité l'un & l'autre, dans les premières Lettres que nous nous sommes écrites, & que s'il est impossible qu'on n'ait jamais osé vous parler d'amour, belle comme vous êtes, il ne l'est pas moins, qu'ayant tout le discernement que j'ai, j'eusse pû me réduire à n'être que de vos amis, comme je vous avois dit. Si la fin de votre Lettre est aussi sincère que le commencement ne l'est pas, les sentimens que vous me promettez d'avoir pour moi, produiront peut-être de dangereux effets dans la Cour, & vous verrez qu'il y aura presse à se faire estropier. Je n'y



faurois que faire ; je n'en tâcherai pas moins de mériter, par l'impétuosité de ma passion, ce que votre langueur naturelle me permet d'espérer : & cependant, qui ne sera pas assez malade pour vous plaire , à son dam.



*A Monsieur le Comte de  
Vivonne.*

Du douzième Juin 1660.

**M O N S I E U R ,**

*Vous aurez beau courir , & par monts  
& par vaux ,*

*Et même tuer des chevaux ,*

*Vous n'assisterez point au fatal Mariage ,  
Qui vient de réunir deux Peuples belli-  
queux ,*

*Et faire faire assaut de pucelage ,  
Aux deux Divinités de la Seine & du  
Tage.*

*O ! que , s'ils ont agi tous deux ,  
Autant heureusement qu'ils en avoient  
la mine ,*

*Leur premier coup d'essai , quoique fait  
à tâtons ,*

*Va.*

*Va donner à la France un, même deux  
garçons,  
De Royale origine.  
On n'en attend pas moins des saints em-  
brassemens  
De ces adorables Amans.  
Qu'elle s'en fait bon gré, la Reine Anne  
d'Autriche :  
Et qu'ils en trembleront, & le Maure &  
le Turc ;  
Mais ce diable de mot, loin d'être rime  
riche,  
( Car le François n'a point de rime en  
Urc )  
N'est pas même rimable.  
C'est pourquoi trouvez bon,  
Le Satrape le plus aimable  
De tous les Courtisans de Louis de Bour-  
bon,  
Que je quitte les Vers, & vous écrive  
en Prose,  
Plus propre à dire toute chose.*

En Prose donc, ô brave Comte de Vivonne, je vous dirai, quoique vous le sachiez déjà bien : mais il faut vous écrire, & je n'en ai guères de matière. Vous saurez donc, que Paris est comme il étoit quand vous êtes parti : Que pour une personne raisonnable, il s'en trouve cent mille qui ne le sont pas, & ne le seront jamais, & qu'il est des femmes comme des hommes. Les enfans de

Paris ont le haut du pavé en l'absence de la Cour, & contrefont le mieux qu'ils peuvent Messieurs du bel air. Il n'y a guères de quartier qui n'ait quelque Poëte, bon ou mauvais, ni de maison qui reçoive compagnie, où il n'entre par jour plus de douze mauvais plaisans ou diseurs de rien. La mienne est toujours celle de France où l'on dit le plus de coyonneries, & où vous avez le plus de pouvoir. On y boit souvent à votre fanté, & d'Elbene vous trouve fort à redire dans nos petits repas de pièces rapportées. Pour moi je vais toujours en empirant, & je me sens traîner vers ma fin plus vite que je ne voudrois. J'ai mille douleurs, ou plutôt mille légions de diables dans les bras & les jambes, & en cet état-là j'ai été assez téméraire pour me laisser aller à vous aimer bien fort. Je ne sai pas comment il m'en prendra: mais je sai bien que vous me devez beaucoup d'estime & d'amitié, & que, si vous me faites justice, j'aurai à me vanter d'avoir fait sur la fin de mes jours une connoissance aussi avantageuse que la vôtre. Je m'en devrois tenir-là, quelque ambitieux que je puisse être: mais vous m'avez tant dit de bien de l'esprit de Mr. Manchini, que je ne vous quitterai jamais de la promesse que vous m'avez faite de me donner l'honneur de sa connoissance, pourvu  
 tou-

DE Mr. SCARRON. 81

toutefois qu'il ne soit point homme de grands complimens; car quand on m'en fait, ou qu'on m'oblige à en faire, je me mets à pleurer, & me défais de la plus pitoyable maniere du monde. Enfin les complimens sont mon aversion, comme les serpens & les crapaux sont presque celle de tout le monde, & je ne les crains pas moins que les haleines fortes & les esprits doux; qu'ainsi ne soit, je finirai ma Lettre sans vous en faire, je veux dire des complimens, & vous dirai tout court, que je suis à vous plus que personne du monde,

M O N S I E U R,

Votre très-humble, & très-obéissant  
Serviteur.

SCARRON.



*A Monsieur du Rincy.*

Du vingt troisieme Février.

M O N S I E U R,

Ce qui se passera Jeudi à la Maison  
de Ville, fera pour moi une bataille de

Pharfale. Mon destin doit s'y déclarer & m'apprendre fi je dois encore eſperer, ou m'aller pendre. Je vous conjure donc, ô brave du Rincy, de repréſenter au généreux Peliffon que c'eſt ici un coup de partie; qu'il faut redoubler ou jamais, la recommandation de ſon Patron, devant qui maintenant tout genou fléchit; & que, ſi la fatigue eſt trop grande, ſe prépareront chez eux de voir le Prévôt des Marchands, quatre Echevins, & le Procureur du Roi Piétre, qui les peut trouver tous enſemble Jeudi matin à la Maifon de Ville, ſur les dix heures; mais il ne faut pas ſeulement leur recommander Juſtice, ils la doivent même au Bourreau; il leur faut demander faveur, ſi on en a beſoin: mais, entre nous, l'affaire eſt juſte, & ils la peuvent paſſer, ſans faire crier après eux.



*A Monsieur de Marigny.*

MONSIEUR,

Je vous avoué que je ne ſuis point  
à l'épreuve d'un auſſi grand honneur  
que





jusqu'à l'âge de vingt-sept ans , pour  
 avoir bû souvent à l'Allemande ; que  
 j'ai encore le dedans du corps si bon  
 que je bois de toutes sortes de li-  
 queurs , & mange de toutes sortes de  
 viandes , avec aussi peu de retenuë que  
 feroient les plus grands gloutons :  
 Quand je songe que je n'ai point l'es-  
 prit foible , pédant , ni impertinent ,  
 que je suis sans ambition , & sans avarice ,  
 & que si le Ciel m'eût laissé des  
 jambes qui ont bien dansé , des mains  
 qui ont sù peindre & jouer du Luth ,  
 & enfin un corps très-adroit : que je  
 pouvois mener une vie heureuse , quoi-  
 que peut-être un peu obscure : je vous  
 jure , mon cher ami , que s'il m'étoit  
 permis de me supprimer moi-même ,  
 qu'il y a long-tems que je me ferois  
 empoisonné. Et ma foi il me faudra  
 bien peut-être en venir là.

*Accablé d'ennuis & de maux ,  
 Sous qui ma constance succombe ,  
 Et n'esperant plus qu'au repos  
 Qui se rencontre dans la tombe ,  
 Je rêve incessamment , pourquoi mon  
 triste sort ,  
 Par un long & barbare effort ,  
 Depuis le jour fatal que le Ciel m'a  
 fait naître ,  
 A répandu sur moi tant de malheurs  
 divers.*

O ! grand Dieu , ce pourroit bien  
être ,  
A cause que je fais des Vers.

Pour temperer un peu le chagrin de ma Lettre, dont il a falu malgré moi que je me fois déchargé le cœur, je vous euvoye six Stances que j'ai ajoûtées à la Baronade.

La nouvelle du Paralytique Espagnol, qui doit faire assaut de réputation contre moi, a bien fait rire ceux à qui je l'ai apprise. On n'a pas acheté des Grammaires Espagnoles pour 50000. livres, comme vous dites : mais il ne s'en faut guères ; & jamais la Langue Espagnole n'a été si corrompuë qu'elle l'est depuis peu dans Paris. Je vous suis bien obligé de la peine que vous prenez, de me faire trouver des Comédies Espagnoles. Je voudrois, &c.

\*\*\*\*\*

*Au même.*

Du premier Août.

MONSIEUR,

Je suis enragé qu'en un tems, où  
D 7 vous

vous croyez que je pourrois divertir SON ALTESSE, je ne puisse vous écrire de tout mon enjouement, & de ma main crochuë : car, moi indigne, j'ai depuis un mois une furieuse goutte aussi-bien que SON ALTESSE, comme si je n'en avois pas assez de tous mes autres maux. Tout ce que je fais dans ce nouveau mal, & dans les furieux chagrins que me donne ma mauvaise fortune, c'est que je jure, sans me vanter, aussi bien qu'homme de France : & je crois que, si SON ALTESSE se vouloit humaniser à jurer quelquefois un peu, il ne s'en trouveroit pas mal. Je ne lui conseillerois pas de jurer autant que moi ; mais SON ALTESSE peut quelquefois rimer en Dieu, sans avoir intention de jurer. Pour moi, je suis quelquefois si furieux, que, si tous les Diabes me vouloient venir emporter, je crois que je ferois la moitié du chemin. Je vous envoie une seconde Epître chagrine. Si SON ALTESSE avoit une aussi parfaite connoissance de tous nos viet-dazes de beaux Esprits, comme elle l'a de tout ce qui se peut faire dans la guerre, & de toutes les autres choses du monde, elle se divertiroit à lire cette Epître. Mademoiselle de l'Enclos qui soupa hier avec d'Elbene, & moi, me dit qu'elle écriroit aujourd'hui à SON ALTESSE. J'ai envoyé

COM-

complimenter Monsieur de Rochefort à l'Hôtel d'Estrées : cela n'a fait que blanchir ; à notre tour nous lui tiendrons rigueur à Paris. Ma Lettre est courte , aussi est bien la vôtre. Vendredi nous ferons mieux , Adieu.



*Au même.*

Du huitième Mai 1659.

**M O N S I E U R ,**

Vous m'avez fait grand plaisir de m'écrire. Je n'ai point d'autre bien dans ce monde que mes généreux amis ; & quand vous m'assûrez que vous êtes encore des miens , vous me réjouissez davantage que ne fera la paix générale. La comparaison d'abord vous paroîtra foible , & je vous avouë que les affaires de l'Europe pourroient bien changer cent fois de face , que les miennes n'en iroient pas mieux. Mais j'ai une furieuse passion de revoir votre Prince en France , quand ce ne seroit qu'à cause que la France est cette année-ci fort mal en Princes , bien qu'elle en ait plus que jamais , & que les années qui viennent ne seront peut-être pas meilleures.



res; & je ne l'ai pas moindre d'embraser mon grand, mon gras, mon gros, M... Car, je ne doute point que la double biere ne l'ait bien fait profiter. Mais est-il possible que le grand Condé sache que je sois au monde? Mon ami Guenault m'a dit, qu'il avoit vû sur sa table la seconde partie de mon Roman Comique. J'en ai été bien fier. Ces diables de Héros vaudroient trop d'argent, s'ils étoient capables d'aimer un peu les pauvres mortels qui les aiment beaucoup. Pour le vôtre, il semble qu'il s'est héroïfié au centuple, depuis qu'il prend quelquefois la peine de chauffer les éperons à nos invincibles troupes; & l'on peut dire de lui, que s'il fut grand Prophete en son País, où l'écriture dit qu'on ne l'est point, il le fut encore plus grand dans un País étranger. S'il prend la peine de lire quelque chose des cinq Epîtres que l'on vous envoie, faites-moi savoir ce qu'il en aura dit. La chagrine est encore toute chaude; les autres sont de l'année passée. On vous enverra aussi quelque table d'attente, ou fragment qui a quelque chose d'assez fort en nature d'invective. C'est dommage que l'ouvrage n'ait été fait sur quelque Faquin plus connu. Celui-ci est un Malotier qui me doit six cens pistoles, & tâche de ne me point payer. Il faut que  
je

Je vous dise de quelle maniere commence le volume de mon Roman comique.

*Il n'y avoit point encore eu de Précieuses dans le monde , & ces Fansenistes d'Amour n'avoient point encore commencé à mépriser le genre humain. On n'avoit point encore ouï parler du Trait des traits , du dernier Doux , & du premier Desobligeant , quand le petit Ragotin , &c.*

Ah , ma chere ! à quoi avez-vous passé le jour ? Ah , ma chere ! Bastonneau , tout pur. C'est un terme de Précieuse , pour dire acheter des étoffes. Adieu , mon cher mangeur de Tartines , Botrames , & de Birambrot , revenez vous remettre au beurre de Vanvre. Quand le brave Persan sera à Paris , il ne tiendra qu'à lui que nous ne renversions encore un pot de Thé dans ma petite chambre. Assûrez-le de mon très-humble service. Faites un compliment pour moi à Messieurs de Bouteville & de Rochefort. Avertissez de bonne heure la belle Dame que vous dites être amoureuse de moi , que mes maux m'ont rendu d'une figure si irrégulière , que l'on me défend ici aux femmes grosses. Et m'aimez toujours , je vous en conjure par votre , je ne veux pas dire quoi , grand , gros , ou comme le Seigneur vous l'a donné.

**LAZARILLO DE TORMES.**



*A Monseigneur le Maréchal  
d' Albret.*

Du treizième Octobre 1659.

**A** D'autres, MONSEIGNEUR le Maréchal, vous n'êtes pas tant à plaindre que vous le dites. Vous quitteriez la campagne, si vous ne vous y trouviez pas bien : mais quelques beaux yeux de Xaintonge ont mérité l'adoration des vôtres. Ou peut-être voulez-vous faire voir dans vos Trophées amoureux des Calles & des Bavolets, mêlez avec des Couronnes, des Cornettes de point de Venise, & des Coëffures à grandes boucles. Je vous repete donc que vous n'êtes pas tant à plaindre que vous le dites, puisque votre exil, ou comme vous le voudrez nommer, n'est que très-volontaire. Mais vos amis qui vous trouveront beaucoup à redire, sont plus à plaindre que vous. Pour moi, j'en suis tout décontenancé. Quand vous me faisiez l'honneur de me venir voir, je m'en vançois avec beaucoup d'ambition. Votre carosse rendoit ma petite porte vénérable à tous les Habitans de la rue S. Louis, & plusieurs portes cochères lui portoient envie. Le  
seul

seul carosse du Rincy retient encore  
 mes voisins dans le respect : mais ils  
 le perdront enfin , si quelques Messieurs  
 de la Cour ne reviennent bien tôt à  
 Paris , & ne soutiennent un peu jusqu'à  
 votre retour notre gloire déjà beaucoup  
 ébranlée. Mais , quand elle tomberoit  
 à n'en jamais relever , on s'en pourroit  
 consoler avec un peu de Philosophie. Il  
 n'en est pas de même de perdre seule-  
 ment pour six mois les personnes que  
 l'on aime. Sans la bonté que vous avez  
 quelquefois de m'écrire , je ferois bien-  
 tôt connoître par un fameux desespoir  
 que mes Héros ne sont point dans mon  
 ame des Idoles , que le caprice , ou le  
 tems peuvent détruire ; que Madame  
 Scarron parle contre sa conscience , ou  
 ne fait pas bien ce qui se passe chez un  
 homme , avec qui elle passe la plus gran-  
 de partie de sa vie , quand elle vous dit ,  
 que je ne vous aimerai que six mois.  
 Cela git en fait. A propos de Héros ,  
 vous me mandez que Monsieur le Sur-  
 Intendant , qui est aussi mon Héros , &  
 de plus mon seul Bienfaiteur , passera  
 à Pons. Je ne doute point que vous ne  
 lui recommandiez les intérêts de votre  
 Serviteur , & la conclusion de sa fatale  
 affaire. Jamais le tems n'a été plus pro-  
 pre à l'établir. Julian Colas , le plus in-  
 solent de tous les Cabaretiers qui n'ont  
 point d'honneur , qui préféreroit  
 1  
 moins

moindre Roulier d'Orleans au plus bel esprit du Royaume, & qui seul empêchoit l'établissement de mon affaire, est mort à perpetuité. Les Déchargeurs fouhaitent autant que moi de la voir établir. Mais Monsieur le Sur-Intendant a dit à Pelisson, qu'elle ne se pourroit achever qu'au retour de la Cour. Peut-être que le voyage qu'il y vient de faire, la pourra avancer, & que le plus miserable de tous ceux à qui il fait du bien, aura bien-tôt l'esprit en repos, & se verra hors de danger de mourir de faim. Madame Scarron a été à Saint Mandé. Elle est fort satisfaite de la civilité de Madame la Sur-Intendante, & je la trouve si feruë de tous ses attraits, que j'ai peur qu'il ne s'y mêle quelque chose d'impur. Mais, comme elle ne va que quand ses amis la mènent, faute de carosse, elle ne lui peut faire sa Cour aussi souvent qu'elle le souhaite. Je vous écris-là des choses dont vous n'avez que faire : mais que peut-on mander d'une Ville, où Vernelle represente la Cour, comme je vous ai déjà écrit ? Quand je saurai quelque chose digne de vous, je ne manquerai plus de vous l'écrire,

MONSIEIGNEUR,

L'Homme le plus soumis de tous  
vos Adorateurs.

SCARRON.

*Au.*





*Au même.*

Du vingtième Août.

**MONSEIGNEUR,**

On a peu de choses à vous écrire ; quand on est réduit à vous faire favoir que Bon-cœur & Charleval sont en Normandie, & que Madame de Martel & sa fille sont revenuës d'hier. Si faut-il que je vous fasse une longue Lettre, & que je vous témoigne du moins par les efforts que je ferai de vous divertir autant qu'une de mes Lettres le peut faire, qu'il ne tiendrait pas à moi que je ne vous fusse bon à quelque chose. J'ai besoin pour cela de mettre tout en œuvre, & bien que les spectacles de la Grève ne soient pas de fort belles choses à mander à une personne de votre qualité, je vous dirai pourtant, par pure stérilité de nouvelles, que l'on pend & rouë ici tous les jours de la semaine, que le Bourreau même en est fatigué, & que ma \*\*, qui après Monsieur de \*\*\* n'aime rien tant que de voir mourir en public, commence à en être rassasiée, & que si ce n'étoit à cause de Saint-Ange qu'elle veut voir rouër à quelque prix  
que

que ce soit , elle ne mettroit de long-temps le pied dans la Greve. Ce sont tous enfans de Paris , la plûpart fils de Rôtisseurs qui faisoient tous les vols des carosses & des chaifes, & plusieurs Javottes, Fanchons, & Nanons, comme receleuses, sont en grand danger de mourir en l'air. Je vous dirai, par digression, que les Parisiens, mes compatriottes, sont d'ordinaire assez vaillans : mais ils ont la pente fort patibulaire. A propos de morts violentes, je vous en vais conter une qui n'a pas été si honteuse que celle des voleurs, dont je vous viens de parler, & qui n'a pas été moins cruelle. Avant que d'entrer en matiere, vous saurez qu'à Charenton, le lendemain des Dimanches & des Fêtes, l'on ne trouve rien à manger, & moins du pain frais que toute autre chose. Ce fut un Lundi que l'impétueux Rincy, le fécond Peliffon, la sans pareille Scudery, & la discrète Bocquet, à dix heures & demie du matin, envoyerent dire au beau Izar, qui depuis huit jours prenoit l'air à Charenton, qu'ils alloient dîner avec lui, & qu'il ne se mît en peine que d'un bon potage & du deffert, parce qu'ils porteroient des viandes de Rôtisseur. Izar & un Avocat du Conseil, nommé du Mas, qui lui tenoit compagnie à la campagne, se mettent en devoir de bien recevoir  
une

une si grosse troupe d'Illustres : car on n'en voit pas tous les jours quatre ensemble. On rehausse le potage de trois poulets & de quantité de pois verts, & pendant qu'un homme de cheval va querir des fraises à Bagnolet, on fait travailler en tartes & en gâteaux les plus renommez Pâtissiers de Charenton. On met le couvert dans le Jardin, & on couvre de fleurs nouvelles la nappe & les serviettes, qui sentoient fort la lavande. La fine crème des beaux-esprits arrive. Rincy descend de carosse dans la cuisine, n'est pas content du potage, ni des diligences qu'Izar & du Mas avoient faites, & en parle avec tant de colere & d'autorité, que dès-là du Mas commença de le respecter & de le craindre. Qui voulut laver les mains les lava. On se met à table. Rincy méprisant la soupe de village, entame un pain, le trouve dur & trop rassis, en fronde un abricotier voisin, & le rend inhabile à porter fruit, lui brisant ses plus grosses branches. Il entame un second pain, qu'il trouve aussi peu frais que le premier, & de la même vigueur & promptitude, il en fronde un autre arbre. Enfin, de six ou sept pains qu'il trouva durs, il estropia autant d'arbres fruitiers, au grand déplaisir de l'Hôtesse qui accourut à la désolation de son jardin, & fit de grandes clameurs. Rincy

ne

ne s'en émut point. Il protesta que personne ne mangeroit qu'il n'eût du pain tendre. On courut par-tout où l'on cuisoit, & l'on trouva du pain sortant du four, que l'on servit au Rincy, & qui se trouva si chaud & si fumant, qu'on alla ramasser entre les branches brisées les pains qu'on avoit rebutez, qui étoient encore plus mangeables que du pain qui brûloit les lèvres. Les brusques manieres d'agir & de parler du brave Rincy surprirent fort l'Avocat du Mas, & son air impérieux ne l'effraya pas moins. Depuis ce temps-là, il a toujours eu le Rincy dans son imagination. Il n'a point dormi sans songes turbulens, & ses songes n'ont point été sans le Rincy. Enfin, la peur que lui fit le Rincy lui donna la fièvre. La fièvre l'a emporté en moins de quinze jours, il est mort furieux, parlant incessamment du Rincy. Voilà, mon cher MONSIEUR, tout ce que j'avois de meilleur à vous mander. Madame Scarron dit, qu'elle ne peut se résoudre à vous écrire, qu'elle n'ait vû quelque enjouement dans vos Lettres. Cela me fait songer que si vous êtes aussi affligé à Pons que vous l'étiez à Paris, ma Lettre fera un contretemps très-impertinent. Mais le temps, encore plus votre raison, auront fait leur effet ordinaire sur

un déplaisir fans remede. Je vous en-  
voye ma seconde Eptre. Les Gens du  
Métier veulent qu'elle soit meilleure  
que la premiere ; Je ne le veux pas.  
J'attends toûjours les effets des belles  
promesses de Monsieur le Sur-Inten-  
dant.

*Il seroit bien à contre-tems de vous par-  
ler présentement d'une chose que je souhai-  
terois que vous eussiez oublié : mais je ne  
puis pourtant m'empêcher de vous dire,  
que je suis assurément la personne du  
monde qui ait été la plus touchée du mal-  
heur qui vous est arrivé, & que j'ai con-  
nu en cette occasion-là, que j'ai pour vous  
tous les sentimens que je dois au plus hon-  
nête homme de France, & à qui j'ai le  
plus d'obligation.*



*Au même.*

Du quatriéme Fevrier 1660.

**M**ONSEIGNEUR,

Je ne fai si vous aurez reçu une  
Lettre de vingt-huit pages que je vous  
écrivis par le dernier ordinaire. Cette  
longue Lettre rendra celle-ci courte.  
C'est pourquoi je l'accompagne de mes  
Epigrammes contre B\*\*\*, en atten-  
dant



dant la Baronade que je vous envoie-  
 rai Dimanche. Je vous envoie aussi  
 une Balade qui n'est pas mauvaise; des  
 Vers de Benferade ensuite de ceux qu'il  
 a faits pour la Paix, & un Sonnet sur une  
 jouissance, fait par une jeune fille de  
 dix-neuf ans, qui s'appelle \* \* : C'est  
 dommage qu'elle n'est aussi belle que  
 je la tiens bien intentionnée. J'attends  
 comme les Juifs le Messie, l'effet des  
 promesses de Monsieur le Sur-Inten-  
 dant. On languit pendant qu'on espe-  
 re: Quelquefois l'on souffre, & les re-  
 tardemens en pareilles affaires ne ser-  
 vent jamais de rien, & nuisent sou-  
 vent. Mais il ne m'est jamais rien arri-  
 vé d'heureux que malgré des opposi-  
 tions incroyables: Pardonnez cette tris-  
 te réflexion à un misérable qui a grand  
 froid. Il y a deux mois & demi que la  
 gelée me fait la guerre. On desespere  
 de la santé du Duc d'Orleans. Le Duc  
 de Lorraine prit hier matin la poste pour  
 Blois. Villarceaux est toujours dans la  
 Bastille, bien que Messieurs les Marê-  
 chaux eussent fait esperer qu'il n'y fe-  
 roit qu'entrer. Voilà, MONSEIGNEUR,  
 tout ce que j'ai à vous mander. Si quel-  
 ques-unes de mes Lettres n'ont point  
 été employées à allumer du feu, je vous  
 prierois de me les renvoyer. Il s'y trou-  
 ve quelques fragmens qui embelliroient  
 le Recueil que je fais imprimer.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

*Au même.*

Du deuxième Decembre 1659.

**MONSEIGNEUR,**

Depuis le Pâté que vous m'avez envoyé, j'ai reçu vos excellens Fromages. Je croi que vous avez entrepris de nous nourrir des meilleures choses du monde. Votre liberalité s'est étendue sur tous mes Commensaux, qui ne sont pas les moins honnêtes gens du monde, & qui ont bû à votre santé. Si votre grand Pâté fut trouvé bon, vos Fromages ont été trouvez aussi bons que des Fromages le peuvent être. Pour moi, sans rien dérober à vos beaux présens des louanges qu'ils méritent, permettez-moi de me récréer sur la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & de vous dire qu'il n'y a rien de plus spirituel & de plus galant: Entr'autres l'endroit où vous me dites que vous laissez aux beaux Esprits le soin de divertir le mien, que vous ne vous mêlez que de divertir mon goût. Je donne aux plus rafinez de nos beaux Esprits à écrire plus finement sur une pareille matiere. En cela, **MONSEIGNEUR,** il paroît que vous avez une ambition

insatiable , & que ne vous contentant pas de la gloire des armes que vous avez acquise pendant la guerre , vous voulez aussi pendant la paix emporter sur nous autres pauvres Ecrivains , celle des belles-Lettres. Je voudrois bien avoir des Nouvelles à vous écrire. On ne dit rien à Paris que la maladie de Meneville , qui est fort dangereuse ; & que tous les Courtisans reviennent à Paris , excepté le Maréchal de Villeroi. Aussi-tôt que j'aurai appris quelque chose qui mérite de vous être écrite , je ne manquerai pas de vous témoigner par ce seul petit service que je suis capable de vous rendre , à quel point je suis ,

**MONSEIGNEUR ,**

Votre très-humble , & très-obéissant Serviteur ,

SCARRON.



A\*\*\*.

**MONSEIGNEUR ,**

Il n'appartient qu'à ceux de votre Maison de porter la générosité , & la bonté aussi loin qu'elle peut aller. Monsieur le Procureur-Général votre frere , m'a donné une pension sans que je la lui  
aye

DE Mr. SCARRON. TOI

aye demandée , & vous m'êtes venu voir fans que j'aye brigué l'honneur de votre visite: une telle bonté me donne à vous terriblement , *pour parler à la mode.* Je fai bien , MONSEIGNEUR , que c'est un des plus petits présens qu'on vous puisse faire ; mais je vous le fais de si bon cœur , que vous l'auriez bien dur , si vous ne daigniez pas le recevoir , & si vous ne me permettiez pas de prendre toute ma vie la qualité de ,

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble , & très-affectionné Serviteur ,

SCARRON.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

*A Monseigneur le Procureur-Général & Sur-Intendant des Finances.*

MONSEIGNEUR ,

Ce n'est pas à un inutile comme moi , à vous demander des graces : mais je suis déjà en possession d'en recevoir , & vous m'avez déjà donné tant de preuves de la bonté que vous avez pour moi , & de la pitié que vous font les malheurs dont je suis accablé , que , sans

vouloir employer la faveur des personnes qui vous sont les plus cheres, & qui m'honorent de leur bienveillance, je me fie assez au crédit que j'ai auprès de vous, pour vous demander une grace. Elle est de celles que vous accordez quelquefois; comme vous le verrez par la Requête que je vous envoie, & que je vous supplie d'avoir la bonté de lire. Elle est pour un parent de ma femme, qui a toujours été bon serviteur du Roi, & qui est persuadé que vous me faites l'honneur de m'aimer. Ce fera à vous, MONSEIGNEUR, de lui faire voir qu'il ne s'est pas trompé, & à moi de publier à toute la France que vous êtes le plus généreux de tous les hommes, aussi-bien que le plus habile homme du Siecle. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-  
affectionné Serviteur.

SCARRON.



*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Je n'appris qu'hier la grande perte  
que



que vous avez faite, mais dans le peu de tems que j'ai eu de m'en affliger, je m'en suis aussi bien acquitté que ceux qui l'ont apprise plutôt que moi. J'ai grand sujet de me plaindre de Monsieur de Chaulnes de ne m'en avoir pas averti de bonne heure, pour me donner l'avantage d'être des premiers à vous témoigner la part que je prens dans tout ce qui vous touche. C'est sans doute un mauvais tour que m'a fait encore ma mauvaise fortune, qui tâchera souvent à me faire manquer malgré moi à ce que je vous dois, pour me rendre indigne des assistances que je reçois de vous, & que je n'ai jamais reçues de personne. Monsieur des Mares, qui me fit hier l'honneur de me venir voir, vous pourra témoigner le déplaisir que j'avois d'avoir ignoré ce que tout le monde fait. Il me donne la hardiesse de faire un méchant Sonnet, que je faisois difficulté de vous envoyer, de peur de renouveler votre douleur. Mais j'aime mieux qu'on me blâme d'avoir mal pris mon tems, que d'avoir été indifférent dans un déplaisir qui vous a été si sensible. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant Serviteur.

SCARRON.



*Au même.*

**MONSEIGNEUR,**

Je ne vous ai dit que trop vrai, quand je vous ai écrit quelquefois que mon malheur ne se pouvoit vaincre que par un homme aussi généreux & aussi puissant que vous. Il vous résiste encore depuis le tems que vous le combattez, & Monsieur le Chancelier depuis huit jours a rayé du Traité de Monsieur Doublet, ma fatale affaire des Déchargeurs, croyant peut-être, que ce soit une nouvelle charge sur le Peuple. Il auroit été facile, si l'on eût voulu, de lui faire voir qu'il est si vrai que c'est une commodité publique, plutôt qu'une charge; que la fondation des Déchargeurs s'est établie d'elle-même, depuis un grand nombre d'années; que sans elle mille Chârettes demeureroient aux Portes sans pouvoir entrer; parce que l'on ne confie pas aux Rouliers l'argent des Entrées & que les Déchargeurs payent & répondent pour eux, & les conduisent chez les Marchands ou Bourgeois, dont ils ignorent les demeures.

&

& déchargent les marchandises à leurs périls & fortunes. Que l'argent que l'on leur donne ne s'exige point, mais se donne de gré à gré, comme un salaire manuel, dont se servent seulement ceux qui le veulent, sans qu'on prétende de les y contraindre; & enfin, qu'elle a passé à la Maison de Ville, aussi-tôt que le Prévôt des Marchands, qui s'y étoit autrefois opposé faute de la connoître, a eu une parfaite connoissance qu'il falloit faire créer ces fonctions-là en Offices, & les faire exercer par des gens qui eussent domicile, & fissent serment devant lui, à cause que toutes sortes de gens s'en mêloient, jusqu'à des soldats des Gardes, & que pendant que ces coquins se battoient aux Portes, pour se disputer la pratique, & alloient jusqu'à une lieue de Paris, pour se l'ôter, les Chârettes demeuroient aux Portes sans être acquittées & sans pouvoir entrer, au préjudice des Rouliers & des Marchands. Vous voilà, Monsieur, aussi savant que moi, dans l'affaire des Déchargeurs, & plutôt à Dieu que Monsieur le Chancelier la fût aussi! Je l'en aurois bien instruit, si j'eusse été averti de ce qui est arrivé, ou plutôt si je n'eusse craint de me nommer dans cette affaire, contre mon intention. Je vous demande pardon de la longue narration, dont vous vous

passeriez bien : mais , **MONSIEUR**, un miserable qui a une affaire , a toujours interêt à la conter. Celle ci est la dernière esperance de ma femme & de moi , & je vous avouë que je ne serois pas consolable , si je ne me représentois bien que je fers un Maître dont les promesses sont inviolables , & qui peut donner remede au mal que l'on m'a fait. J'en suis pourtant malade de chagrin : mais , **MONSIEUR** , si vous saviez ce que nous avons à craindre & à devenir , si cette affaire nous manque , vous ne vous étonneriez pas beaucoup du desespoir de Monsieur Villins & de moi , s'il m'est permis de parler de lui en ces termes : autrement nous n'avons qu'à nous empoisonner les boyaux. Je vous avouë que ma Lettre au Patron est longue ; mais j'ai crû à propos de l'instruire de mon affaire , en cas qu'il eût la bonté d'en parler à Monsieur le Chancelier. Entre nous , M. Doublet eût mieux fait , s'il eût voulu , non sans beaucoup parler & sans faire des fanfaronnades d'amitié ; il m'a amusé en me disant , que l'on lui avoit rayé les principaux articles de son Traité , & entr'autres le mien , & que par le moyen du Patron , il feroit tout rétablir. Et cependant , il a fait revivre ses articles , & a laissé le mien.

Mais

DE Mr. SCARRON. 107  
Mais j'espere que le Patron n'en aura  
pas le démenti.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-  
obéissant Serviteur,

SCARRON:



*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Je ne puis mieux récompenser Mon-  
sieur Pelisson, de la bonté qu'il a eue  
de vous parler de mon affaire, & de me  
faire voir l'obligeante réponse que vous  
lui avez faite, qu'en vous faisant voir  
le billet qu'il m'en écrit. Il y découvre  
si bien les véritables sentimens qu'il a  
pour vous, que je croi vous bien faire  
sa cour, en vous disant ainsi sans qu'il  
en sache rien, ce que peut être il vou-  
droit bien que vous süssiez sans se ha-  
zarder de vous le dire. Il est mal-aisé  
de parler de vous, quand ce seroit à  
vous-même, sans vous donner des  
louanges, mal-aisé de vous en donner

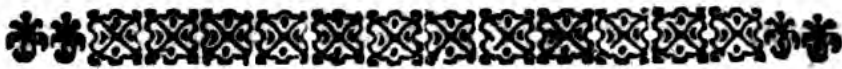


sans vous déplaire, & plus mal-aisé encore de s'empêcher de vous en donner. Je voudrois donc bien que quelqu'un vous dit pour moi, que vous êtes le plus généreux homme du monde, & que toutes les graces que vous me faites, vont toujours au delà de toutes les prieres que je vous fais. Mais, **MONSIEUR**, ne soupçonnerez-vous point le bon office que je crois rendre à mon ami, de n'être pas tout-à-fait desintéressé ? & ne croirez-vous point que vous faire voir un billet, & vous le faire valoir, comme je fais, c'est en quelque façon se servir adroitement de ses pensées, pour exprimer les miennes, sans me mettre au hazard de faire souffrir votre modestie ? Je veux bien vous avouer qu'il en est quelque chose : mais, puisque je n'ai pu vous le cacher, jugez par mon ingénuité, combien j'ai l'ame sincere, & croyez qu'il n'y a rien de plus vrai, que je suis plus que personne du monde,

**MONSIEUR,**

Votre très-humble, très-obéissant  
& très-respectueux Serviteur,

**SCARRON.**



*Au même.*

**MONSEIGNEUR,**

Je ne fai si vous ferez en état de lire ma Lettre. La dernière fois que j'envoyai favoir comment vous vous portiez, votre fanté n'étoit pas encore rétablie. Vous n'aurez pas peine à vous figurer les allarmes qu'aura donné une si fâcheuse Nouvelle à un homme qui vous doit présentement toutes choses, & qui, sans vous, seroit encore plus malheureux qu'il n'est, quoique ses malheurs soient presque sans exemple. Ceux qui, comme vous, m'ont fait l'honneur de m'aimer, ont eux-mêmes pû reconnoître que je les aimois bien fort, s'ils ont reconnu que je ne les servois guères, & je suis bien assuré que je ne commencerai pas d'être ingrat envers le plus généreux homme du monde. J'ai impatience d'aller à Paris pour vous aller faire moi-même le serment de fidélité que je n'ai pû encore vous faire paroître. Cependant, **MONSEIGNEUR,** je vous prie d'achever la grace que vous avez commencé de me faire dans le

Traité des Déchargeurs, & de tenir la main à faire faire justice à ceux à qui ce Traité a été confirmé. Monsieur Poncet rapportera l'affaire Samedi, s'il y a Conseil: Ceux que l'on poursuit sont pleinement convaincus de devoir au Roi plus de quatre mille livres; & c'est une affaire qui s'étend bien plus au loin, comme vous pourra dire le porteur de la présente. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très obéissant  
& très-passionné Serviteur,

SCARRON.



*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Si on ne se satisfaisoit soi-même en faisant du bien, je ne sai pas pourquoi vous m'en feriez. Je ne vous suis point utile, & je n'oserois souhaiter de le devenir, de peur de faire un souhait qui vous pût être defavantageux; je ne dois pas aussi esperer de contribuer beaucoup

DE Mr. SCARRON. III

coup à votre divertissement, ne pouvant avoir l'honneur de vous approcher, ni de me faire connoître autrement à vous, que comme tous les autres me connoissent, pour être malheureux durant ma vie, comme un damné, & pour faire quelquefois des Livres; c'est-à-dire, être (le Grand Dieu le permet ainsi) une des grandes incommoditez du genre humain. Mais quand j'aurois de meilleures qualitez, & quand une connoissance de plusieurs années m'auroit acquis votre bienveillance, quand je la pourrois cultiver par un commerce de Lettres, les affaires du Ministère ne vous laisseroient pas assez de tems pour pouvoir prendre la lecture de mes Lettres. En vérité, MONSEIGNEUR, ces pensées me donnent bien de la peine, toutes les fois que je me sens de votre liberalité, & j'ai bien de la honte de ne me pouvoir conserver dans votre souvenir, que par les misérables productions d'un esprit à qui un corps plus miserable, & un destin encore plus miserable que ce corps ruiné, ne laissent guères de tranquillité. Mais, MONSEIGNEUR, à propos de productions d'esprit, ma Fable de Leandre & de Héro, vous a-t-elle plu? Monsieur de Chaulnes me l'a voulu faire croire; mais il a peut-être voulu flatter un malade. Je vous conjure, MON-

SEIGNEUR,

712      L E T T R E S

SEIGNEUR, de m'en donner de votre main une approbation, que je préféreraï à celle de tous les Académistes du monde, ou de me la censurer, pour m'apprendre à me connoître.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéïssant Serviteur.

S.



*Au même.*

MONSEIGNEUR,

La grace que vous m'avez faite de ne mépriser pas la Comédie que je vous ai dédiée, m'obligeoit assez à me donner à vous, sans que vous eussiez à m'y engager davantage par une nouvelle obligation. Je croi que c'est en quelque façon vous en remercier que de vous avouer que je ne le puis assez faire, & que je vous exprime mieux mon ressentiment par cette confession, que par tous les complimens du monde. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéïssant Serviteur,

SCARRON.





*Au même.*

**MONSEIGNEUR,**

Je mérite si peu le bien que vous me venez de faire, que j'en aurois été surpris si je n'avois déjà reçu d'autres marques de votre libéralité, ou si j'étois le seul dans le Royaume, qui ne fût pas que vous y faites incessamment du bien à tout le monde. Je vous conjure de croire que j'en ai tout le ressentiment dont je suis capable : Mais, **MONSEIGNEUR**, si j'ai une extrême joye de voir que toutes les affaires de l'Etat dont vous avez le soin, ne vous empêchent pas de songer aux miennes, je n'ai pas un leger déplaisir de ne pouvoir taire votre bienfait, sans ingratitude, ni le publier, sans faire soupçonner que c'est moins par inclination que par intérêt que j'ai été toute ma vie,

**MONSEIGNEUR,**

Votre très-humble, &c.



*Au même.*

**MONSEIGNEUR,**

On n'a point vû de Sur-Intendant en France aimé & estimé comme vous êtes: Aussi n'en a t-on point vû de si généreux & de si obligeant que vous; mais je croi qu'il vous en coûte bon, & qu'une bonne réputation vous attire de grandes importunités. Pour moi, j'aurois un continuel remors de vous avoir importuné toute ma vie, & de n'être pas encore prêt de m'en corriger, si je ne voyois même les personnes les plus riches, & de la plus grande condition, vous demander des graces, avec moins de retenuë que je ne fais, quoiqu'ils n'ayent pas tant de droit de prétendre à vos bienfaits qu'un malheureux comme je suis, à qui vous avez promis de mettre l'esprit en repos. C'est, MONSEIGNEUR, une entreprise digne de vous; & c'est pour vous donner plutôt la satisfaction de l'avoir achevée, que je vous recommande mes interêts dans l'affaire des Débets. Vous savez bien, MONSEIGNEUR, que ce fut  
à

DE Mr. SCARRON. 115

à ma priere que vous en accordâtes la confirmation. Ceux pour qui je vous sollicitai m'offrirent une petite part dans l'affaire: mais comme je ne suis pas heureux, & que je ne pouvois pas m'imaginer qu'elle devint telle qu'elle est, j'aimai mieux attendre six cens pistoles qu'ils me promirent par écrit sur les premières sommes à recevoir. Je n'ai maintenant ni part dans l'affaire, ni l'argent que l'on m'avoit promis, pour l'avoir facilitée. Un mot que vous aurez la bonté de dire au Partisan, à qui elle demeurera, me conservera l'un ou l'autre, ou tous les deux ensemble. Je ne doute point que vous ne m'accordiez cette grace, puisque je suis plus que personne du monde,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble; & très-obéissant Serviteur,

SCARRON.



*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Je prens la liberté de vous faire une  
priere

prière aussi hardiment, que, si après une Cour de plusieurs années, je vous avois rendu quelque service important. Mais les hommes de votre qualité, généreux au point que vous l'êtes, ne le font pas seulement à leurs serviteurs & à leurs amis, ils le font à tous ceux qui en ont besoin: Ils ont incessamment à protéger des malheureux, & à faire réparer des injures; & pour vous, MONSIEUR, je croi qu'il ne se passe point de jour, que quelque Chevalier ou quelque Dame affligée, ne vous aille demander un don. Je vous prie donc, comme malheureux, & comme l'homme du monde qui vous honore le plus, de m'en accorder un. C'est, MONSIEUR, d'obtenir du Prévôt des Marchands, qu'il ne s'oppose point à l'établissement de quelques Offices de Police, dont j'ai acquis la propriété. C'est une affaire qui pourroit rétablir les miennes, & me donner quatre ou cinq mille livres de rente. Mais mon malheur qui ne perd pas la moindre occasion de me nuire, a suscité un Faquin, qui, sans intérêt dans l'affaire, prévient le Prévôt des Marchands, & me l'a rendu contraire. J'avois employé auprès de lui Monsieur le Président de Guene-gaut, qui avoit eu la bonté d'y mener Monsieur de Franquetot & ma femme; mais sa recommandation a encore  
moins

DE Mr. SCARRON. 117

moins fait qu'un *Factum*. J'attends bien un autre effet de la Lettre que je vous prie de lui écrire , & de lui envoyer par un des vôtres. Il suffit seulement qu'il sache que j'ai l'honneur d'être connu de vous , pour lui faire croire que je vaux la peine d'être obligé: Mais si vous voulez bien lui dire que je ne vous suis pas indifferant , il fera son affaire de la mienne , puisqu'il croira qu'elle fera en quelque façon la vôtre , & vous en retirerez la satisfaction que le plus zélé de vos serviteurs n'en fera pas le plus pauvre , & ainsi jouïra plus purement de l'honneur de votre bienveillance. Je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.



*Au même.*

MONSEIGNEUR,

Quoique vous soyez le plus habile homme de l'Etat, vous me permettrez de vous dire que vous n'avez pas trop bien sù ce que vous faisiez, quand vous m'avez voulu faire croire par le plus obli-



obligant billet du monde, que j'avois quelque part en votre bienveillance. Les malheureux comme je suis, sont souvent importuns contre leur naturel; & les hommes généreux autant que vous l'êtes, ont quelquefois à se repentir de l'être trop. Après ce que vous avez fait pour moi, dont je vous serai obligé toute ma vie, quand le succès n'en feroit pas si bon que je l'esperois, je n'aurois pas droit de vous importuner encore, si le malheur de ma fortune me le permettoit en quelque façon, ou si votre générosité se pouvoit lasser. Mais, MONSEIGNEUR, elle m'a trop promis pour me faire craindre de lui trop demander, outre que l'affaire que je vous prie de me faciliter, est de celles qui ne se refusent guères dans le Conseil. Elle est de Police, elle donne en peu de tems de l'argent au Roi; & si elle réussit, j'aurai autant à me louer de vos bienfaits, que je me loue déjà de votre extrême civilité: Mais quelque chose qui m'en arrive, je serois le plus ingrat homme du monde, si je n'étois toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant  
& très-passionné Serviteur,

S.

Au



*Au même.*

**MONSEIGNEUR,**

N'est-ce point en user trop librement que de vous écrire en billet ? Avertissez m'en je vous en prie, afin que si j'ai fait une faute, je m'en corrige. A vous parler ingénument, je ne puis m'empêcher d'être un peu familier avec les personnes que j'aime beaucoup, ni d'être sérieux jusqu'à la fin d'une Lettre que j'aurai commencée par un gros **MONSEIGNEUR**. N'allez pas vous imaginer sur ce que je vous viens de dire, que je vous manque jamais de respect : Je vous tiendrai toujours ce que je vous dois selon mes forces, & saurai bien prendre pour vous le genre sublime, lorsqu'il le faudra faire : Mais ce même homme qui mettra quelquefois demi pied de distance entre **MONSEIGNEUR**, & le commencement d'une Lettre qu'il vous écrira ; qui s'y épuifera d'hyperboles, & qui n'oubliera pas la moindre de vos qualitez pour faire un dessus de Lettre autentique, hazardera quelquefois de vous écrire des bagatelles, & de défroncer un peu le visage

sage sérieux qu'il me semble que vous devez avoir, quand vous donnez des conclusions. Enfin, il tâchera quelquefois de vous décatoniser, si j'ose ainsi dire. A la vérité, ce ne sera pas dans le tems que vous délibererez des plus importantes affaires de l'Etat, & que vous êtes Procureur-Général, Sur-Intendant des Finances, & Ministre d'Etat tout ensemble. M. de Chaulnes prendra mieux son tems, & ne me fera paroître devant vous, qu'alors que vous êtes Monsieur Fouquet, je veux dire le plus honnête homme du monde: lorsque vous brillez de votre propre lumiere, sans emprunter celle de vos Charges & de vos Dignitez; lorsqu'ayant quitté la Robe Consulaire vous êtes à Saint Mandé ou à Paris dans votre chambre en habit court, & à peu près dans l'équipage & dans l'humeur où se trouvoit Scipion, quand il ramassoit des coquilles au bord de la mer avec son ami Lelius. C'est là, MONSIEUR, où, si j'avois le bonheur de me trouver, je vous dirois tout ce qui me viendrait à la tête, & me réjouirois de tout l'enjouement que le Ciel m'a donné. Ce seroit pourtant après vous en avoir demandé la permission, telle que me la donnoit le feu Cardinal de Lion, & telle que je la prenois sans la demander avec le Cardinal de Retz, quand il se cou-

chois

choit auprès de moi sur mon petit lit jaune, pour y parler d'autre chose que de la Fronde. Je me puis vanter qu'en ces deux Eminences-là, j'ai triomphé de la morgue & du sérieux que donne le Chapeau rouge. Ils m'ont voulu faire croire autrefois qu'ils m'aimoient beaucoup; vous pouvez après eux m'aimer un peu sans honte, & par l'extrême soin que j'ai eu de me rendre digne de leurs caresses, jugez de quel zèle je me porterai à vous aimer. Vous me voulez du bien par la seule raison que je suis malheureux, & vous m'en avez plus fait en quinze jours, qu'un grand nombre de Satrapes ne m'en ont promis, depuis le tems que je suis condamné à une perpétuelle séance. Depuis vingt ans il ne s'est point passé d'année, que quelque grand Seigneur, de ceux qui me viennent voir dans ma chambre, comme on alloit voir autrefois l'Elephant, ou qui y viennent passer l'après-dinée, quand ils ont manqué leurs visites, ou qu'ils n'ont rien à faire: Il ne s'est point, dis-je, passé d'année que quelqu'un de ces faux généreux, & de ces francs fanfarons d'amitié, ne m'ait manqué de parole & ne m'ait aussi souvent offert pour mes amis ou pour moi, ce que je ne lui demandois point. Au lieu que Monsieur le premier Président, que je n'ai jamais eu l'honneur de voir, m'envoya l'an-

née passée un présent considerable par l'Abbé Ménage, un peu après que je lui eus dédié un Livre: au lieu que, vous qui ignoriez que je fusse au monde, m'avez honoré de vos bienfaits d'une maniere encore plus obligeante qu'un bienfait même. Je croi, MONSIEUR, que je ne dois pas vous expliquer davantage ce que je souhaite de vous, quelque commandement que vous m'avez fait de le faire: Je dois recevoir les graces que vous me ferez avec tout le ressentiment dont je suis capable, mais je n'ai pas droit de vous les prescrire, ni de vous en demander. Votre générosité fait bien ce qu'elle aura à faire. C'est assez pour le repos du reste de ma vie, que vous m'avez regardé de la place où vous êtes, en celle où je suis; & je ne doute point, après l'obligeant billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que je garderai chèrement, que je ne puisse dire bien-tôt en parlant de vous,

*Nobis Deus hac otia fecit.*





*Au même.*

**MONSEIGNEUR,**

Quand j'aurois été aussi mal reçu de la Reine de Suede, que je l'ai été fort bien, j'ai toujours appris en me faisant porter au Louvre pour contenter sa curiosité, que je me puis faire quelquefois porter chez vous, & voir enfin la personne du monde à qui je suis le plus obligé. J'aurois déjà contenté l'extrême impatience que j'en ai, si ma santé ne m'avoit obligé à venir prendre l'air à une lieue de Paris, où j'espère achever une Comedie, & la conclusion de mon Roman. Cependant, MONSEIGNEUR, je vous prie de vous souvenir de la promesse que vous avez faite à ma femme, touchant le Marquisat de son cousin de Circe, & de trouver bon que Monsieur Patriau vous en fasse le rapport. C'est une grande grace que nous vous demandons; mais je croi vous avoir déjà dit que vous n'en pouvez faire de petites; & je vous proteste encore, que si je n'étois pas persuadé que la Terre pour laquelle nous vous demandons des con-

clusions définitives , est une des plus Seigneuriales de France , je n'aurois pas entrepris de vous en parler ; quoique tout ce que ma femme a de parens en Poitou m'en ait instamment prié. Je n'abuserai pas davantage de votre patience. Je suis ,

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble , très-obéïssant,  
& très respectueux Serviteur ,

SCARRON.

\*~~~~~\*

*A Monsieur Pellisson.*

MONSIEUR ,

Vous pouvez lire devant moi ce que m'écrit le Patron.

Après tous les bons offices que vous me rendez auprès de lui, vous pouvez bien ouvrir les Lettres qu'il m'écrit ; & j'ai en quelque façon à me plaindre de ce que vous n'avez pas lû devant moi celle-ci aujourd'hui. Il est encore plein de bonté pour moi ; il échauffe à tel point ma reconnoissance, & me rend si confus , que s'il m'en écrivoit souvent  
de

de semblables , lui que je dois aimer plus que personne du monde , je croi que je m'irois à la fin poignarder à ses pieds , ne sachant rien hors cela d'assez fort , pour bien exprimer un ressentiment aussi véritable que le mien. Je vous envoie ce billet , afin que vous disiez aussi-bien que moi qu'il n'y a rien de plus obligeant. Renvoyez-le moi, car je le veux garder dans les Archives qui me sont les plus cheres , comme un gage de la bienveillance qu'a pour moi le plus généreux de tous les hommes. Faites-moi savoir si vous croyez qu'il fût divertie des Epigrammes , dont je me suis entretenu avec B \* \*. Il y en a deux plaisantes.



A \* \* \*.

MONSIEUR,

Il est presque impossible d'être obligeant comme vous êtes , & de n'être pas souvent importuné. Pour moi, je sens bien que je vous importune souvent : mais les importunités sont en quelque façon permises aux malheureux comme je suis , & vous trouveriez étrange vous-même , que je ne profitasse pas de

l'honneur de votre connoissance, & des bontez que vous avez pour moi. Mon valet laissa avant-hier chez vous un mémoire pour l'affaire que je puis avoir avec Monsieur le Tardif, qui ne vous refuseroit pas sans doute une chose de plus grande conséquence, & à qui je ferai voir quand il voudra, sur quoi j'ai fondé ce que je prétends. Je vous supplie, Monsieur, d'avoir la bonté de lui en dire un mot, & de trouver bon que je lui envoie quelqu'un de votre part lui demander ce que vous verrez dans le mémoire que je vous envoie. C'est un de mes amis de Dreux qui m'en a donné l'avis, & qui m'y fait trouver quelque utilité, outre la satisfaction de le servir. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

SCARRON.

\*\*\*



A\*\*\*

MONSIEUR,

Je perds beaucoup à n'être pas connu de vous autant que je vous connois ; vous ne douteriez point que je n'eusse pour votre générosité tous les sentimens qu'elle mérite, & pour les obligations que je vous ai, toute la reconnoissance dont je suis capable. J'ai appris aujourd'hui de Monsieur le Tardif de quelle maniere vous vous prenez à me faire du bien, & je lui ai appris combien les procedez obligeans que vous avez pour moi sont hors de soupçon de tout intérêt ; puisque je suis le plus inutile de tous les hommes. Je vous supplie, Monsieur, de les continuer, & d'achever un ouvrage qui ne pouvoit être entrepris que par un homme qui eût l'ame faite comme vous l'avez. Si vous donnez un jour pour cela, j'en avertirai Monsieur le Tardif. J'ai hâte de vous devoir tout mon repos, non pas tant pour le voir bien-tôt établi, que pour avoir plus de droit de me dire l'homme du monde qui vous est le plus acquis, & je vous



prie de croire que ce sera désormais toute l'ambition de,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-obéissant Serviteur ,

SCARRON.

\*\*\*\*\*

A\*\*\*.

MONSIEUR,

Je me suis trouvé aujourd'hui sans argent, cela m'est fort ordinaire. J'ai envoyé mon valet à Monsieur de Richemont, pour le prier de m'avancer mon quartier de onze jours. Monsieur \*\*\* s'y est trouvé, que je n'ai pas l'honneur de connoître, & je croi que ce n'est pas ma faute. Il me l'a pourtant reproché, comme un grand défaut, & m'a mandé fort impitoyablement qu'il ne me connoissoit point; que je ne connoissois que Monsieur de Lorme, & que je ne lui avois jamais dédié de Livre. Que dites-vous de la brutalité de ce galant homme? Ce n'est pas la première qu'il m'a faite. Faites-moi savoir à  
fond



que Madame Scarron a gagnez, & qui n'entrant point dans la communauté, n'ont servi qu'à me faire envier sa bonne fortune, & détester mon malheur. Ajoûtez à cela le Bois - Robert, & les Corneilles,

*Que votre cher Patron,  
Le moderne Mécène,  
A régalez en faveur d'Hippocrène,  
Ce qui pourroit troubler le repos de Scar-  
ron,  
Autant que les lauriers du vaillant Mil-  
tiade  
Empêchoient de dormir un autre Athénien;  
Je ne saî pas en quelle Olympiade:  
Mais cela n'importe de rien.*

Je reconnois par-là que le Proverbe *face d'homme fait vertu*, est des plus véritables. Si j'allois & venois comme un autre homme, vous en auriez été moins importuné de plus de vingt billets, & j'irois faire ma cour en ma figure irréguliere.

*Mais quand Scarron pense aller voir  
Ton Patron son unique espoir,  
Et qu'à sortir le beau tems le convie,  
Que pour lui plaire il est raxé, paré,  
Que les Porteurs, dont il s'est assuré,  
L'ont enlevé dans sa chaise éternelle;  
Il lui survient une douleur nouvelle*

Capa-

*Capable de rendre Apostat,  
Le bon Vincent ou le P\*\*\**

*Alors le miserable jure :*

*Car il est jureur de nature ,*

*Aussi fort que feroit*

*Un joueur qui perd tout contre quelque  
homme froid.*

En Narquois de Bigot , on appelle ce que je viens de vous dire en vers ( être visité du Seigneur ) ; & il m'est arrivé souvent que de bons Religieux se sont réjouïs avec moi , de ce que le bon Dieu me visitoit plus souvent qu'un autre , & sembloient m'envier une félicité que je leur eusse cedée de bon cœur , avec tout le beau moyen de me sauver que fournit l'honneur qui , &c. Je n'en suis pas encore à me savoir bon gré de pareilles visites , & j'ai bien à monter jusqu'au haut degré de résignation parfaite à la volonté du Seigneur. Cependant je languis & soupire après ce que vous me faites esperer de Monsieur Bruant. Je croi comme vous me l'écrivez , qu'il veut m'obliger : mais je doute qu'il le veuille beaucoup. Je croi aussi qu'il est fort empêché à trouver de l'argent au commencement d'une Campagne : mais il m'en faut si peu pour me bien faire commencer la mienne , & ce que j'attens de lui contribueroit si peu à le tirer d'embarras , qu'il peut faire cesser le

F 6

mien,

mien, sans que le sien en augmente. Vous avez intérêt à l'en solliciter, pour vous délivrer de la persécution de mes billets & de mes Epîtres. A propos, on me fit hier grand' peur: on me dit que Monsieur Meraut Maître des Comptes demandoit à me voir; je m'attendis à un éclaircissement: mais il ne me parla que des réparations de sa maison, des inondations de la Seine, & de l'affaire de Hesdin, & sur le tout me dit que j'étois bien heureux d'avoir tant d'esprit,

M O N S I E U R,

Votre très humble, & très-obéissant  
Serviteur.

S C A R R O N.



A \* \* \*

M O N S I E U R,

Je vais vous faire un conte où vous êtes mêlé, & qui vous divertira si je ne me trompe. Il y a trois jours que je me trouvai avec peu d'argent, accident qui m'est fort ordinaire. J'envoyai mon va-  
let



let à Monsieur de Richemont, de qui je reçois tous les quartiers quatre cens livres que me donne Monsieur le Sur-Intendant. Je le priois de m'avancer de dix jours le payement du quartier qui court. Il s'y trouva un Monsieur \*\*\* que je ne connois point, & qui me le reprocha comme un grand défaut dont je ne croi pourtant pas me corriger encore si tôt. Voyant mon valet, il lui dit: Je ne connois point votre Maître; il ne connoît que Monsieur de Lorme, & ne m'a jamais dédié, ni donné de ses Livres; dites-lui qu'il n'aura son argent qu'à la fin du mois. Vous voyez, Monsieur, combien la pauvreté attire le mépris; & qu'encore que les Reines, & les Princesses, & toutes les personnes de condition du Royaume, ayent la curiosité de me voir, m'honorent de leurs visites, & me dispensent de leur en rendre, j'éprouve un rude Seigneur, en un Monsieur \*\*\* & vous voyez aussi, Monsieur, qu'encore que vous soyez estimé & aimé de tout le monde, vous n'êtes pas sans quelque envieux brutal, à qui votre belle réputation fait passer de mauvaises heures. Je ne ferai pas davantage murmurer les gens d'affaires qui sont dans votre antichambre, en vous amusant plus longtemps à lire une Lettre de peu d'im-

134      L E T T R E S  
portance. Je suis,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble, très-obéissant, &  
très-passionné Serviteur,

S C A R R O N .



A \* \* \*

M O N S I E U R ,

Je suis en peine du mal de vos yeux, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'ayant toute la mine d'être mal-faisans ils ne sont pas plaints de beaucoup de monde: C'est à vous à savoir s'ils ont mérité ce qu'ils souffrent, & à chercher dans votre vertu toute la patience qui vous est nécessaire. Pour moi, j'en suis très-affligé, & par attente, & par intérêt: car, depuis que l'on fait que j'ai l'honneur d'être connu de vous, je n'en trouve plus considérable à beaucoup de personnes. L'autre jour je ne fis que parler de vous comme je dois devant Monsieur de Scudery: il m'a écrit aujourd'hui une Lettre que je vous envoie, par laquelle vous verrez qu'il espe-

DE Mr. SCARRON. 135

espere beaucoup de vous , si peu que vous joigniez de votre crédit à la prière que Monsieur Ménage a faite pour lui. Monsieur de Servient vous dira sans doute que ces brevets de Rome sont bien importuns , & moi plus que pas un , de vous recommander deux affaires en huit jours. Mais pour les autres je suis hardi comme un lion , & pour moi si nonchalant , que quand mon regne seroit de ce monde , je n'importunerai jamais personne de mes intérêts. Puisque ma Lettre est déjà si longue , il faut que je vous dise qu'aussitôt que je vis Monsieur de Servient , je jugeai qu'il seroit selon mon inclination : Son mérite me l'a depuis rendu très venerable , & la bonté qu'il a eue de songer que j'étois en vie , m'a tout-à-fait acquis à son service. Il n'y a pas un mot de flatterie en tout cela.

M O N S I E U R ,

Votre très-humble , & très-obéissant Serviteur.

SCARRON.



A \* \* \*

**M O N S I E U R,**

Jé vous envoie les deux Lettres que je vous lûs hier, parce que je remarquai qu'elles ne vous déplûrent pas: cependant, je vous en ferai copier d'autres, & quelques Vers.aussi: Mais je n'en fais plus guères que de Comédie, parce que j'en tire ma principale subsistance. C'est un malheureux travail qui n'est pas de grande utilité, quand on y employe beaucoup de tems, & qui ne donne guères de réputation quand on le fait à la hâte. Les autres veulent du repos & de la tranquillité. On n'a guères ni l'un ni l'autre, quand on est aussi mal dans sa fanté que dans ses affaires; & pour moi, je vous avouë, que je sens mon enjouement bien diminué, depuis que je suis réduit à faire des Vers pour vivre comme un malheureux Artisan. Je me trouve bien embarrassé dans la pensée que j'ai, que si je ne remercie pas Monsieur le Procureur Général autant que mon ressentiment me le conseille, il ne me soupçonne de n'en avoir guères, & si  
je

je le remercie autant que j'en ai envie , qu'il ne croye que j'aye l'ame fort intéressée. Je sai bien qu'il est assez généreux pour ne s'attendre pas aux complimens de ceux à qui il fait du bien , & qu'il est trop éclairé pour ne savoir pas que c'est proprement donner , que de donner à un inutile comme je suis , au lieu que faire du bien à une personne de qui on peut tirer quelque service , c'est plutôt faire un trafic qu'un bienfait. Enfin , Monsieur , j'ai en cela un certain temperament à tenir , que je puis seulement apprendre de vous qui le connoissez depuis long-tems. Je ne pensois pas vous écrire si sérieusement ; mais il se forme quelquefois des nuages dans l'esprit , qu'il faut laisser passer. Apprenez-moi le nom de votre ami , afin que je sache à qui je suis obligé d'une vérité ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble , & très-  
affectionné Serviteur ,

SCARRON.





A \* \* \*

MONSIEUR,

Je voudrois bien n'avoir jamais à écrire à Vaux que des Lettres assez divertissantes, pour donner de la joye au Patron: mais celle-ci ne vous parlera que de mon chagrin & de mon desespoir. Monsieur Doublet m'a appris que Monsieur le Chancelier avoit rayé les principaux articles de son Traité, & entr'autres, celui des Déchargeurs, sans vouloir entendre ses raisons, ni dire les siennes. Je pourrois lui faire voir que l'article des Déchargeurs érigés en Offices, est une commodité publique, qui s'est établie d'elle-même, & s'exerce depuis long-tems; que le salaire des Déchargeurs ne s'exige point, mais se paye de gré à gré, pour avoir avancé aux Portes l'argent de l'entrée des Marchandises, qui n'ont que des Lettres de Voiture, & dont les Rouliers n'ont jamais l'argent, à cause qu'ils pourroient feindre d'avoir été volés, & qu'ainsi les Charettes n'ont point à attendre aux Portes, que le Bourgeois ou le Marchand dont on ignore la demeure,

re,

re, les viennent acquitter, puisque les Déchargeurs le font pour eux, & conduisent chez eux les Marchandises & les déchargent à leurs périls & fortunes. J'aurois pû lui faire voir que l'affaire est passée à la Maison de Ville, qui ne s'y étoit opposée que faute de la connoître; & que cette création d'Offices a été nécessaire, à cause que toutes sortes de faquins se mêloient de la fonction des Déchargeurs, & s'entrebatoient aux Portes, tandis que les Charettes en grand nombre & en grande confusion, ne pouvoient entrer, ne pouvant être acquittées. Enfin, il m'auroit été facile par mes amis, ou par moi-même de faire voir à Monsieur le Chancelier, que cet article n'est rien moins qu'à la foule du Peuple, comme il pense. Mais quelque affliction, &c.

M O N S I E U R ,

Votre très-humble, très-obéissant  
& très-respectueux serviteur,

SCARRON.



A \* \* \*

Du dix-septième Mars 1656.

MONSIEUR,

Je m'attendois à toute autre réponse qu'à celle que vous m'avez faite ; vous ne devriez pas, ce me semble, vous défendre d'une chose où il n'y va que de votre honneur. Si je ne connoissois que vous le faites par un fort bon principe, je me plaindrois du peu de confiance que vous avez en moi. J'ai trouvé votre *semperne auditor tantum*, aussi à propos que chose du monde ; si vous ne vouliez pas que je le montrasse, vous ne me le deviez pas écrire : car je ne puis taire ce que je sai de bon, & principalement quand c'est sans nuire à mes amis, & encore bien moins quand c'est quelque chose qui vient d'eux.

Pour ce qui est de ce que je vous ai promis, je ne le puis envoyer encore ; dès que j'aurai achevé, je vous le ferai tenir. Je vous prie de me croire,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A.



A\*\*\*.

Du cinquième Avril 1656.

MONSIEUR,

Je vous avouë qu'il est impossible que je voye marier votre bonne amie Madame\*\*\*, sans que je vous témoigne la joye que j'en ai; pour grande qu'elle puisse être, je ne doute point qu'elle ne soit moindre que la vôtre. Cela sera bien plus commode, de l'humeur dont est Monsieur son très-cher mari, qui (dit-on) ne sortit pas de l'occasion comme on l'esperoit: je l'en tiendrois inconsolable, si vous n'étiez aussi disposé que vous êtes à remédier à la douleur qu'elle en peut avoir. Sur-tout prenez garde qu'elle ne vous mette aux abois; du temperament dont vous êtes, vous ne sauriez vous empêcher de faire plus que votre devoir. Quoiqu'elle vaille beaucoup, je ne vous conseille pas d'emmaigrir à son service. Je l'ai envoyée féliciter sur son Sacrement, je crois qu'elle se passeroit bien de mon compliment, & d'être en état de le re-  
ce-

cevoir, mais malheureusement pour elle, les ennemis sont dans la tranchée & hors d'état d'en sortir; c'est pourquoi elle peut bien se résoudre à souffrir leurs assauts. Sur-tout, moderez les vôtres; car j'y prens plus de part qu'aux autres, comme étant,

M O N S I E U R,

1657  
 Votre très humble, & très-affectionné Serviteur,

S C A R R O N.



A\*\*\*.

Du dix-neuvième Septembre 1657.

M O N S I E U R,

En verité, c'est trop. Quoi vous prenez les gens dans les envies qu'ils peuvent avoir, apparemment de ce qui dépend de vous? Si je ne vous connoissois aussi modeste que généreux, je n'en demeurerois pas là, & je vous remercirois le plus amplement que je pourrois du présent que vous m'avez fait. Mais comme j'aime mieux ne vous pas  
 ren-



DE Mr. SCARRON. 143

rendre ce qui vous est dû, que de vous  
fâcher en vous parlant ; je me conten-  
terai de vous assurer que je serois au  
desespoir de n'être pas au nombre de,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-obéissans  
& très-respectueux serviteurs.

SCARRON.



A\*\*\*.

Du treizième Novembre 1657.

MONSIEUR,

J'ai donné les Placets que vous m'a-  
vez envoyés ; il m'en a bien plus coûté  
qu'une recommandation : car je les ai  
accompagnés chacun d'une Epigram-  
me, & si cela ne fait rien, ne vous met-  
tez pas en peine ; quelque foible que je  
sois, je leur ferai voir ce que c'est que  
d'irriter ma sollicitation. C'est la moin-  
dre chose que je voudrois faire pour  
votre service. Je vous renvoye vos Li-  
vres, je vous supplie de me les garder  
dans

dans votre cabinet , ils y seront bien mieux que chez moi. Quelque disposé que vous soyez à me donner , je le ferai , si je puis , autant à ne pas accepter de vous tous les jours de nouvelles choses. Croyez moi , s'il vous plaît ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble , & très obéissant  
Serviteur ,

S C A R R O N .



A\*\*\*.

Du treizième Décembre 1657.

M O N S I E U R ,

Je vous suis bien obligé du soin que vous prenez de ma santé ; dans l'infirmité où je suis , un jour sans douleur est pour moi un miracle : Aussi il y a long-tems que j'ai renoncé à toutes les satisfactions que l'on peut attendre dans la vie. Bien m'en a pris : car si j'en avois usé autrement , je me serois trouvé bien souvent trompé. Les Vers que vous  
m'a-

m'avez envoyés sont fort bien faits, & quelque secret que vous m'en fassiez, je suis persuadé qu'ils viennent de votre crû. Si quelque chose m'en faisoit douter, c'est qu'il me semble que vous n'avez pas assez éprouvé les disgraces de la fortune, pour la traiter comme vous faites; pour moi je tiens que l'on n'en peut guères bien parler que par expérience. Je souhaite que vous ne connoissiez jamais sa méchante humeur que sur le rapport d'autrui. Quoique vous travailliez beaucoup, & que vous dussiez avoir plus que vous n'avez, vous êtes en état néanmoins de ne pas appréhender les orages que cette inconstante peut exciter tous les jours à des gens moins aisés que vous. Tout ce que je vous puis dire, c'est que vous n'en aurez jamais tant que je vous en souhaite, & que vous n'en méritiez encore davantage. Pour moi je ne me plains plus d'elle, car j'en suis las: son horloge n'a pas encore frappé mon heure, & je crois même que l'éguille tournera toujours sans s'arrêter le moins du monde en ma faveur. Il n'importe, j'essayerai de m'en passer, & j'attendrai la dernière de ma vie, dans le dessein que j'ai d'être toujours,

M O N S I E U R,

Votre très-humble, & très-obéissant  
 Serviteur,

SCARRON.

G

A



A\*\*\*.

A Paris ce 14. Juin 1657.

M O N S I E U R ,

Je croi vous témoigner à quel point je suis de vos amis , en vous donnant la connoissance du fils de Madame de Mongeron , & le moyen d'obliger une Dame de mérite en la personne de son fils , qui est très-digne de l'amitié que je vous demande pour lui. Vous me donnerez par-là des marques de celle que vous m'avez promise; & j'en espere de vous & de lui de beaux & de grands remercimens , que vous me payerez l'un & l'autre à la fin de la campagne. De toutes les bonnes qualités de ce Gentilhomme dont je vous parle , je ne vous en apprendrai qu'une , qu'il vous cacheroit peut-être. C'est qu'il jouë du luth mieux qu'homme de sa condition , sans que le tems qu'il a donné à cet exercice-là , ait fait tort à tous les autres , non plus qu'à ses études & à ses voyages d'Espagne , d'Allemagne , & d'Italie. Quelque modestie qu'il ait à ne se faire pas trop valoir un discer-  
ne.

DE Mr. SCARRON. 147

nement comme le vôtre, découvrira bientôt ce que je vous dis, & même davantage, dont nous nous entretenons cet Hyver; & cependant, tenez-vous gaillard: ô le plus emporté des hommes, & le moins ponctuel en toutes choses, si ce n'est en amitié,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

SCARRON.



A\*\*\*.

MONSIEUR,

Je vous suis bon à quelque chose, puisque je vous donne le moyen d'obliger un fort honnête homme. C'est Mr. R. dont je vous parlai l'autre jour. Il est autant mon ami que j'ai envie d'être le vôtre. Je croi vous apprendre par-là qu'il a beaucoup de mérite: Car pour votre honneur, vous ne devez me soupçonner de ne m'y connoître pas; moi qui ai si bien connu d'abord ce que vous valiez, & qui acheterois votre ami-

G 2





A\*\*\*.

**M**ONSEIGNEUR,

Si la Serre, qui comme a dit Saint-Amant, *Livre sur Livre d'esserre*, a reçu autrefois les appointemens d'Historiographe du Roi, & en porte encore le titre; il me semble, qu'en me faisant quelque faveur, on pourroit bien me faire succeder dans le même emploi à mon pauvre ami Costar, que vous avez choisi pour tel si généreusement, & si justement; & si quelqu'un y doit prétendre, qu'il vaut autant que ce soit moi qu'un autre, puisque je suis effectivement plus qu'aucun autre le plus zélé de vos serviteurs. Je sai bien, MONSEIGNEUR, que je ne puis vous tant demander, que votre grande ame ne soit portée à me donner encore plus que ce que je demande: mais je sai bien aussi que, puisque vous me donnez tout ce que j'ai, vous pouvez me refuser tout ce que je vous demande, sans que j'aye à m'en plaindre. Je ne vous ferai pas perdre davantage de tems à lire une Lettre; & pardonnez à un malheureux qui a besoin d'être bien-tôt

DE Mr. SCARRON. 151

tôt secouru , s'il vous fait ressouvenir de l'affaire que vous lui avez promis d'achever.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble , & très-affectionné  
Serviteur.

SCARRON.



A\*\*\*.

MON TRÈS REVEREND PÈRE,

Vous m'avez appris que le Pere Vasseur avoit écrit contre le stile Burlesque, Il a bien fait ; je porte envie à un si beau dessein ; & vous me ferez plaisir de me faire voir un Ouvrage dont le public lui doit être obligé. Si j'avois à écrire contre quelque incommodité du genre humain , ce seroit contre les Vers Burlesques : Mais vous avez mauvaise opinion de moi , si vous croyez que je lui en sache mauvais gré. Après les mauvaises haleines , & les mauvais plaisans , je ne connois point de plus grande incommodité que les Vers Bur-

lesques, & puisque je suis cause en quelque façon du grand débordement qui s'en est fait, le Pere Vavasseur n'auroit peut être pas mal fait de s'en prendre à moi. Ceux qui vous ont dit que j'en étois en colere contre lui, ne me connoissent pas; & j'ignorerois encore qu'il eût écrit contre les insectes du Parnasse, si vous ne me l'aviez appris. Tout le public lui doit être obligé d'avoir fait un Ouvrage qui va à une réformation d'un si grand abus. Vous devriez bien me le faire voir, pour réparer le tort que vous m'avez fait, en me croyant capable d'une grande impatience. Je suis du Pere Vavasseur, & de vous,

MON REVEREND PERE,

Le très-humble, &c.

SCARRON.



A\*\*\*.

MADAME,

De la façon que je conçois Madame d'Aiguillon, après l'avoir vûë, l'avoir ouïe, & après avoir lû la Lettre que  
VOUS

vous m'avez fait voir , je ne puis rien rabattre de ce que j'ai dit d'elle. Au nom de Dieu , Madame , employez - vous sérieusement à ne point faire gâter mes Vers , en changeant un mot , sans lequel ils seroient défectueux : son acte d'humilité me feroit faire une injustice , & sur ma parole , vous lui pouvez dire , qu'il a fait déjà son effet envers Dieu. Je l'en assure avec autant de certitude que pourroient faire beaucoup d'autres , qui pensent être mieux instruits que moi , de ce qui se passe en la Cour Celeste. Elle n'est que la seconde de celles que j'ai canonisées devant leur mort ; mais elle est celle de la vertu de laquelle je suis le plus assuré : & j'ose dire , que , quand elle laisseroit un fonds durant sa vie , pour les frais de sa canonisation après sa mort , ce seroit moins un effet de sa présomption que de sa sagesse. Je vous en dirai davantage , lorsque je me donnerai l'honneur de vous voir. Mais , quoique feru de son mérite plus que personne n'a jamais été , j'en croirai encore plus que je ne vous en dirai , moi qui ne parle point petitement de ce que j'estime , & qui suis précieux dans les interêts des personnes qui lui ressemblent , quand elles m'ont gagné par leur bonté. O ! que si elle avoit des querelles qui se dûssent vuider la plume à la main , vous me ver-

riez faire de grandes prouesses à son service! Je pensois ne vous écrire qu'un billet; mais si je croyois mon courage, j'écrirois jusqu'à demain d'une même force.

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

SCARRON.



A\*\*\*.

MONSIEUR,

Si la beauté de vos premières Lettres nous a fait croire que Monsieur de\*\*\* & vous, aviez beaucoup de fanté & de joye, l'aigreur des dernières nous fait craindre que vous n'avez eu depuis peu l'une & l'autre fort alterée. Il est vrai que vous êtes demeuré maître de votre mal, & je croirois même que vous n'en avez gueres, puisque vous entendez la raillerie: mais pour Monsieur de\*\*\*, je lui conseille de se faire tirer du sang, & je lui promets de ne le lui échauffer jamais par mes façons de parler trop libres. Je ne raille qu'avec mes amis,  
par-



parce que je crois qu'ils le trouvent bon, & qu'ils peuvent en user de même sans que je m'en fâche. Je me réjouirai donc encore avec vous, quand j'aurai de quoi, & pour recommencer de plus belle, je vous dirai que tout plaisant que me croit votre ami \*\*\*, je ne le suis pas la moitié tant que lui; & qu'en sept ou huit mois qu'il a été à Paris en Ringrave, & faisant l'amour par Placets, Factums & Lettres de recommandation, il a plus diverti le monde, que je ne le ferai en toute ma vie, avec tout le burlesque & l'esprit enjoué que Dieu m'a donné. Il a cet avantage sur moi, que je m'efforce d'être plaisant, & qu'il l'est naturellement, & sans le penser être. Comme, par exemple, il écrivit l'autre jour à Madame Scarron qu'il passeroit des journées entières dans sa chambre à l'attendre de plein pied. Un moins plaisant que lui, auroit dit de pied ferme, & ne diroit de plein pied qu'en matiere de chambre & d'appartement. Je lui fais grace de quantité d'autres remarques qui le convainquent de plaisantissime. Mais ma Lettre vous paroît aussi aigre que nous l'a paru ce qu'il a écrit dans la vôtre fut l'innocente raillerie de son très-humble serviteur. Parlons donc d'autre chose. Je vous envoie un Portrait de Madame de Bonneau, que m'a fait faire Ma-

dame Scarron. On l'a trouvé ressemblant, & écrit assez naturellement. Les louanges ne divertissent guères, & disent quasi toujours la même chose. La Baronnade est achevée : je vous l'enverrai aussi-tôt que je l'aurai fait voir à Monsieur le Procureur Général. Je suis bien en peine de Monsieur le Maréchal d'Albret, on le croit à Paris fort malade, & l'on m'a dit qu'il s'y faisoit apporter en brancart. La perte d'un si généreux ami ne seroit pas un des moindres malheurs du plus malheureux homme du monde,

M O N S I E U R ,

Votre très humble, très-obéissant, &  
très-respectueux Serviteur,  
S C A R R O N .



A \*\*\*.

M A D A M E ,

Quand mon affaire seroit tout-à-fait desespérée, je la préférerois à la plus avantageuse que je puisse faire, puisqu'elle m'a fait recevoir une de vos Lettres. On n'en peut pas écrire une plus obligeante; & quand je ne ferois pas

pas un Galant sans conséquence, je ne pourrois pas m'empêcher d'en faire le vain. Vous avez peut-être pensé ne m'écrire qu'une Lettre de civilité; vous avez fait bien davantage, & je vous avoue, Madame, que du plus malheureux de tous les hommes vous me rendez si satisfait de ma fortune, que je me crois aujourd'hui plus digne d'envie, que de pitié. Enfin, Madame, l'effort que votre bonté fait dans mon esprit, est ma plus importante affaire, & qui m'occupe à tel point, que je ne fais pas comment je vous puis plus parler de celle que j'ai devant Monsieur de la Noue Renard. Mais, puisque vous me l'ordonnez, & qu'il est plus juste que je vous obéisse que de suivre mon emportement; je vous dirai, Madame, que pourvû que vous fassiez savoir à Monsieur de la Noue Renard, que Madame Scarron & moi, avons quelque part en vos bonnes graces, il est impossible que mon affaire ne réussisse pas entre ses mains, quand il me seroit aussi contraire, que je le trouve disposé à vous servir.

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant  
& très-passionné serviteur,

SCARRON.

G 7

A\*\*\*.



A\*\*\*.

Du douzième Avril.

MONSIEUR,

Je ne fai si vous êtes autant perdu pour vos autres amis que vous l'êtes pour moi. Je ne vous voi non plus que si vous étiez déjà des premiers de la Cour Céleste dont vous prenez le chemin à grandes journées. Je ne vous trouvois pourtant pas mal établi dans ce bas monde, & il me semble que douze mille livres de rente en Bénéfices simples, & huit cens mille livres d'autres biens, valoient bien la peine que vous fiffiez un plus long séjour parmi nous autres pauvres mortels. Raillerie à part, pourquoi ne vous voit-on plus? N'est-ce point que vos accès de dévotion durent encore, & que vous voulez rompre tout commerce avec un aussi grand pécheur que moi? Ce seroit une vraye action de Pharisien, & vous devriez plutôt entreprendre mon salut, comme chose mal-aisée, & ne me quitter point que vous n'euffiez fait de moi un petit Saint en gerbe.

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant Serviteur,

SCARRON.



*A Monsieur de Segrais.*

**MONSIEUR,**

Son ALTESSE me fait beaucoup d'honneur , de songer que je sois au monde , & vous ne m'en faites pas peu , de me croire capable de bien faire un Portrait. Quand je serois assez vain pour me laisser persuader là-dessus , & quand l'envie de vous plaire me donneroit celle de peindre , les Portraits que son ALTESSE a faits , m'ôteroient le courage d'en faire. Ils sont , à ce que j'en puis juger , les plus beaux de tous ceux qui ont été encore faits ; & les beaux esprits seroient bien à plaindre de voir emporter sur eux à cette Princesse la gloire de bien écrire , s'il ne leur étoit très-glorieux de la voir faire leur métier. Un bon Portrait est plus difficile à faire qu'on ne pense. Il faut bien connoître ce qu'on veut peindre ; & il me semble qu'on ne connoît gueres bien que soi-même , & quelquefois ses intimes amis. Une honnête personne se peut-elle louer elle-même sans beaucoup de vanité ? & se doit-on accuser de ses défauts à d'autres qu'à son Confesseur ? Peut-on aussi louer ses amis sans



sans les fatiguer ? ou leur dire leurs vérités sans les fâcher ? Il ne se trouve pas de moindres inconvéniens à louer des personnes indifferentes : Car , comme les Portraits doivent être des sujets connus , & que c'est par la qualité & le mérite qu'on se fait connoître , on se met en danger de desobliger des personnes à qui l'on doit du respect , & de l'estime , si on ne leur donne pas les louanges qu'elles méritent : On passe pour impertinens , si on leur en donne de fausses ; & de quelque maniere que puissent être des louanges , il n'y a rien , ce me semble , de plus ennuyeux , & pour celui qui les reçoit , & pour celui qui les donne , & pour ceux qui les entendent. Outre ces raisons générales qui m'ont fait prendre la résolution de ne faire point de Portraits , j'en ai de particulières , dont , sans doute , vous serez d'accord. Un malheureux , comme moi , qui ne sort jamais de sa chambre , ne connoît bien les choses & les personnes que sur le rapport des autres. Vous m'avouerez que c'est là un grand défaut pour un Peintre , qui doit avoir l'esprit rempli d'un grand nombre d'idées & de connoissances , qui ne se peuvent acquérir que dans les compagnies du grand monde , & je sens bien , à mon grand regret , que l'on se rouille enfin dans une chambre

DE Mr. SCARRON. 161

bre comme à la campagne. Il faut avoir autant d'esprit & de discernement qu'en a Mademoiselle, pour bien faire des Portraits, & être d'une aussi grande qualité que la sienne, pour pouvoir louer ou blâmer sans qu'on y puisse trouver à dire.

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant  
Serviteur,

SCARRON.



*A Monseigneur le Duc d'El-  
bœuf.*

MONSEIGNEUR,

Je fais bien ce que je dois à un grand Prince comme vous, & je n'en abuserai jamais: mais il me seroit impossible de ne vous écrire pas en tremblant, & de conserver mon enjouement dans une Lettre qui commenceroit par un MONSEIGNEUR, suivi de demi pied de distance. Trouvez donc bon qu'en billet je vous rende mille grâces de l'honneur de votre souvenir, de tous les pâtez que vous m'avez jamais donnés, & du der-

dernier que je viens de recevoir. L'ouverture s'en fera aujourd'hui entre Messieurs de Vivonne, de Mata, d'Elbene, de Châtillon, & moi; nous y boirons votre santé avec emportement, & l'honneur de votre souvenir me consolera pleinement de l'absence de Madame Scarron, que Madame de Montchevreuil m'a enlevée. J'ai grand' peur que cette Dame débauchée ne la fasse devenir sujette au vin & aux femmes, & ne la mette sur les dents devant que de me la rendre; & pour vous, M O N S I E U R, ne dissipez pas tant d'humide radical avec les Picardes, qu'il ne vous en reste un peu pour les pauvres Parisiennes. *Con questo*, je demeure de vos très-humbles, & très-obéissans serviteurs, le plus respectueux & le plus zélé.

S C A R R O N.



*A Monsieur de Villette.*

Du douzième Novembre 1659.

M O N S I E U R,

Je n'ai pû vous faire plutôt réponse, à cause d'une grande fluxion que j'ai eüe sur un œil. Depuis ce tems-là vous  
avez

avez écrit à Madame Scarron, & Monsieur de Noffac aussi. Vos deux Lettres sont des choses admirables, dignes d'être apprises par cœur, & en un mot ce qu'on appelle des *Opera*. Une personne de bon-sens que vous connoissez bien, a dit en les lisant, qu'il falloit de nécessité que vous vous portassiez bien, & que vos affaires fussent capables d'écrire de si belles Lettres. Pour moi, si je ne savois pas que vous écrivez l'un & l'autre fort facilement, je dirois des beaux ouvrages en Prose, à qui vous faites si souvent courir la poste, ce que le même Monsieur d'Elbene a dit autrefois fort plaisamment de ceux qui s'efforcent toujours à briller en conversation, qu'à la vérité, il y avoit beaucoup de gloire à acquérir à dire toujours de belles choses; mais aussi qu'il y avoit beaucoup de fatigue, & même qu'il avoit remarqué que ces gens-là ne vivoient pas long-tems. Le Seigneur par sa toute-puissance vous veuille toujours conserver dans cette grande fécondité d'esprit, & infatigabilité de main, & que je puisse être encore dans cinquante ans régaler de leurs heureuses productions. Ceci soit dit seulement en passant.

Madame Scarron est bien malheureuse, de n'avoir pas assez de bien & d'équipage, pour aller où elle voudroit, quand un si grand bonheur lui

est

est offert, que celui d'être souhaitée à Brouage par une Mademoiselle de Manchini,

*Riche présent du Tybre, & gloire de la France.*

J'espere qu'elle se r'acquittera d'une si grande perte, quand la Cour sera retournée à Paris; & qu'aussi-tôt qu'elle aura l'honneur d'être connuë de cette incomparable Romaine, elle aura quelque part à sa bienveillance. Pour moi, je lui offrirois de mon encens; car vous savez bien qu'à nous autres Poëtes, il nous faut toujours quelque Divinité à qui en donner: mais je me défie du mérite de mon présent, autant que je suis persuadé qu'elle est digne plus que personne du monde de toutes les hyperboles des Poëtes; & vous savez bien que notre marchandise est méprisable, quand elle est jettée à la tête, devant qu'on la demande. Paris est désert autant que votre Brouage est rempli. Je ne m'en apperçois point dans notre petite maison; on fait dire tous les jours aux Princes, Ducs & Officiers de la Couronne qu'on ne voit personne, & l'ambition d'être admis à notre petite société commence à être grande, & à s'échauffer furieusement dans la Cour & dans la Ville. Ce n'est pas que  
nous



nous & notre Paris veuillions entrer aujourd'hui en competence avec vos Déitez de Brouage, & avec vous autres bienheureux en étant éclairés tous les jours: mais leur véritable élément est Paris ou la Cour; & quand leur sortie de Brouage vous aura laissé dans le néant où elles vous ont trouvé, vous ne ferez plus que des Provinciaux & de miserables insulaires. Adieu, j'ai la main lasse.



*A Monsieur le Comte de Vionne.*

MONSIEUR,

J'ai trouvé le brouillon de la Lettre que je vous avois écrite, qui me paroît très impertinente: mais puisque vous la voulez voir, je vous l'envoie telle qu'elle est. Vous m'avez fait grand plaisir de vous souvenir de moi, & grande justice aussi, car vous devez du moins à un homme qui vous estime autant que je fais, songer quelquefois qu'il est au monde; & je vous prie de croire que votre retraite à Roissy ne vous est pas plus ennuyeuse qu'à moi, qui espere-  
rois quelquefois vous voir dans ma pe-  
tite

tite chambre, si vous étiez à Paris; cela s'entend, quand vous n'auriez trouvé personne dans la rue des Tournelles ou ailleurs, & que vous n'auriez rien de meilleur à faire. Le prochain seroit souvent la matiere de notre conversation, & souvent aussi nous dirions pour nous délasser des coyonneries: sans lesquelles je soutiens que toute conversation doit périr à la longue. Cependant nous buvons quelquefois à votre santé, Monsieur d'Elbene & moi. Puissiez-vous bientôt nous venir faire raison. Monsieur de Mata est en Xaintonge; je voudrois bien qu'il fût à Paris, vous auriez encore moins à craindre de vous ennuyer, quand vous auriez la bonté de venir voir votre très-humble serviteur,

SCARRON.



A\*\*\*.

Du cinquième Septembre 1660.

**E**Nfin, MONSIEUR, mon affaire a été signée, & je vous en ai toute l'obligation. Je voudrois bien avoir autre chose que des complimens pour vous en témoigner ma reconnoissance:  
mais

mais les miens ont du moins cela de bon, qu'ils font très-sinceres, & que je vous prie de croire que je ne publierois pas à tout le monde que je suis le plus grand Admirateur qu'ait Monsieur le Comte de Guiche, & le plus zelé de ses serviteurs, si je ne l'étois véritablement.

SCARRON.



*A Monsieur le Marquis de  
Villarceaux.*

**M**ONSIEUR,

Je vous suis fort obligé de m'avoir fait avoir en m'éveillant l'agréable vision de deux Anges de votre façon. Il faut que vous ayez travaillé en les faisant d'une excellente méthode, & que vous y sachiez quelque chose plus que les autres : car on ne rencontre jamais par hazard à faire une chose toute parfaite, comme ils sont l'un & l'autre, & même en cette sorte d'ouvrage, où l'on se précipite malgré qu'on en ait, & où il faut achever d'un coup tout ce que l'on veut faire. L'ami Roisteau dit là-dessus fort plaisamment, que vous ne de-

devriez faire autre chose que des enfans. Pour revenir aux vôtres: je les trouve admirables: & comme chaque chose a son prix, le plus grand me semble partagé en aîné; soit qu'il soit plus avancé que son frere, qui aura ses partisans à son tour, ou que mon inclination panche vers lui pour continuer toujours, dont je ne vous puis dire la cause. Mais enfin ils sont tous deux très-dignes de leur pere; & puisque vous voulez que je vous dise sur leur physionomie, ce que j'espere de leurs avantures, ils feront bien des ravages dans l'un & dans l'autre sexe. L'aîné ne sera pas encore long-tems sans commencer ses conquêtes, & pourra bien entreprendre sur les vôtres. Dieu par sa toute-puissance veuille détourner de dessus votre maison un malheur qui peut diviser des freres, & faire d'un pere & d'un fils, deux rivaux irréconciliables. Il y avoit dans ma chambre, quand ils y sont venus, deux ou trois personnes très-bons connoisseurs, qui les ont trouvé tous deux fort accomplis: mais ils ont été de mon sentiment pour l'aîné, & lui ont donné leur voix. En effet, je croi que l'on pourroit dire de lui avec raison,

*Son visage est divin, Et sa taille est divine,*

*Enfin tout son corps est divin:*

*Et si l'on doit juger de l'esprit par la mine,*

*Il en doit avoir du plus fin.*

A \* \* \* .



A \*\*\*

MONSIEUR,

Je vous suis infiniment obligé de votre civilité, & de m'avoir offert de me rendre de bons offices auprès de la Reine. Depuis que je suis tombé dans la disgrâce, je n'ai jamais osé écrire à Sa Majesté, pour me plaindre de mon malheur, & lui faire voir mon innocence. Le déplaisir que j'en ai eu, ne m'a pas donné le moindre relâche, que depuis que vous m'avez fait scavoir que Sa Majesté avoit demandé de mes Comédies, & que j'ai pû croire par-là qu'Elle se souvenoit encore que j'eusse été au monde. Pendant les troubles de la Régence, ma malheureuse réputation a été cause, que tout ce qu'on a imprimé à Paris de bon & méchant, a été publié sous mon nom; & cet abus dure encore, quelque peine que j'aye prise à le faire cesser. On m'a imputé des Vers insolens contre son Eminence; cela a été appuyé peut-être par les caresses que m'a toujours faites une autre Eminence opposée

H

lée



fée à la sienne, & dont j'ai été connu & aimé dès ma jeunesse, & devant qu'elle eût commencé d'être mal à la Cour. Mais quand j'aurois été assez ingrat & insensé pour manquer de respect à Sa Majesté & à son Eminence, un véritable repentir ne devoit-il pas faire envers l'un & l'autre ce qu'il peut faire envers Dieu? Je ne demande pas à Sa Majesté de rentrer dans ses bonnes grâces, que le malheur du tems, plutôt que mon crime, m'a fait perdre; je voudrois seulement la conjurer de n'avoir plus d'indignation contre un malheureux qui n'a plus gueres à vivre: cela seroit digne de la grandeur de son ame; & si ce grand bonheur-là m'arrivoit par vos bons offices, je vous serois plus obligé qu'à homme du monde. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-  
obéissant Serviteur,

SCARRON.



A

MR. LE SURINTENDANT  
FOUQUET.

MONSEIGNEUR,

Peut-être que ce qui s'est passé depuis peu entre Boileau \* & moi, & les Epigrammes dont nous nous sommes estoquez, pourront vous divertir. Je vous en fais donc une petite relation, me trouvant obligé en conscience de contribuer au divertissement de mon bienfaiteur, à qui je ne puis rendre d'autre service, & à qui je ne dois pas moins que tout le repos que j'aurai le reste de ma vie. Boileau donc, si connu aujourd'hui par sa médifance, par la perfidie qu'il a faite à Mr. Menage, & par la

H 2

guerre

\* Giles Boileau de l'Académie Française, frere aîné de Nicolas Boileau Despréaux, Contrôleur de l'Argenterie du Roi. Voyez la Vie de l'Auteur, où cette querelle est rapportée avec moins de passion.

guerre civile, qu'il a causée dans l'Académie, est un jeune-homme qui a commencé de bonne heure à se gâter soi-même, & que depuis ont achevé de gâter quelques approbateurs, que je n'approuve gueres & dont le discernement m'est suspect. Il est le seul de tous ceux qui se sont trouvez dans ma seconde Epitre chagine, qui n'a pas entendu raillerie. Comme il s'est mis dans la tête que sa médisance & sa critique l'avoient rendu redoutable à tout le Genre-humain, il a cru que je lui manquois de respect puisque je ne le craignois pas, & que ne pouvant s'en vanger sur moi seul, il devoit s'attaquer à Madame Scarron. Il fit donc contre elle-même une Epigramme fort insolente. Elle n'a pourtant pas daigné s'en offenser, & je crois qu'il en enrage. Il est vrai qu'il a usé fort discrettement de ne la confier qu'à Mr. de Boisrobert, à qui depuis il en a cédé toute la gloire. Je ne sai lequel des deux en est l'Auteur, je sai seulement que ce sont des injures des Halles. Une Personne de qualité représenta à Mr. de Boisrobert, que Madame Scarron ne s'étant point attiré une pareille offense, & n'étant pas responsable d'avoir un Mari du nombre des Poëtes, qui sont pour la plupart fort étourdis, les coups d'Epigram-

DE Mr. SCARRON. 173  
gramme pouvoient dégénérer en coups  
de bâton.

On fait de cent Boileaux les tristes aventures,  
Et leurs dos ont souvent de noires meurtris-  
sures.

Boileau jugea donc à propos, pour rendre vains ces fâcheux pronostics, de faire une Epigramme à Mad. Scarron, dont elle eût en quelque façon à se louer, encore que j'eusse à m'en plaindre. Dans cette Epigramme il dit à Iris qu'il a trop de connoissance de ce qu'elle vaut, pour se prendre à elle de ma médifance, & que son malheureux Mari n'a rien de commun avec elle. Cela a été dit il y a long-temps. On me récita cette Epigramme en bonne compagnie, dont j'en fis quatorze sur le champ; en voici la première :

Petit Avocat, que je fronde,  
Et que toujours je fronderai,  
Avez-vous l'esprit égaré,  
De vous estimer du beau monde,  
Pour un seul voyage à Thoré?

Ce Voyage de Thoré ne fut pas heureux à Mr. Boileau, qui y avoit été mené avec Mr. de Boisrobert. La Com-

pagnie s'en trouva fatiguée ; car ces pedans fatiguent tôt ou tard ; & Mr. le Président le renvoya par le Messager, son sac de nuit à l'arçon qui portoit deux chemises, son bonnet & les Satires de Regnier. En ce bel équipage ce bel-esprit revint à Paris piquant en Latin.

Pour revenir à mon Epigramme, elle fut lue au troisieme pilier de la grand' salle du Palais, où Boileau préside tous les matins, depuis qu'il s'est érigé en bel-esprit. Il a voulu persuader à Madame de Thoré qu'elle étoit offensée dans mon Epigramme, & ce qui est du dernier fripon, il a fait des vers contre elle, qu'il m'a voulu supposer. Il a nié à des personnes de qualité d'avoir jamais fait des vers contre Mad. Scarron, & le même jour son Libraire qui est le mien m'avoit apporté de sa part l'Epigramme que vous allez lire, & que je garde écrite de sa main.



EPIGRAMME

DE

G. BOILEAU

CONTRE

P. SCARRON.

Voi sur quoi ton erreur se fonde,  
Scarron, de croire que le monde  
Te va voir pour ton entretien.  
Quoi ! ne vois-tu pas, grosse bête,  
Si tu grattois un peu ta tête,  
Que tu le devinerois bien ?

Il me semble que Mad. Scarron n'est gueres ménagée dans cette Epigramme, qui étoit accompagnée d'une autre purement à moi, que je garde encore écrite de sa main. La voici :

AUTRE.

Après toute la médisance  
Contre la Pourpre & l'Eminence,  
H 4 Scarron,

Scarron, tu pestes bien à tort  
 Contre l'injustice du sort.  
 Béni l'heureuse maladie  
 Qui te sauve aujourd'hui la vie.  
 Dès long-tems au bout d'un cordeau  
 Auroit pendu ta tête folle,  
 Si dessus toi l'orde Verole  
 N'eût fait l'office de bourreau.

Et parce que ces beaux Vers ne satisfaisoient pas leur Auteur, ils étoient soutenus de cette belle Prose, écrite aussi de sa main blanche ou noire.  
 „ PENSES - TU, Monsieur le Cul-  
 „ de-Jatte, qu'à cause que de quel-  
 „ que côté qu'on te tourne, tu te re-  
 „ trouves toujours sur ton cul, on n'o-  
 „ se s'attaquer à toi? jusques-ici j'ai gar-  
 „ dé des mesures pour le sexe; mais s'il  
 „ t'arrive de commencer . . . . .“  
 Ces petits points-là faits de sa main ont quelque chose du *Quos ego* de Virgile.

Ce qu'il a écrit depuis n'est point encore venu à ma connoissance: on m'a pourtant dit qu'il a rimé quantité d'injures contre mes amis & moi. Mr. de Boisrobert m'a dit pour me faire craindre son desespoir, qu'il portoit sur lui  
 des

des pistolets , ce qui m'a donné beaucoup de joye. D'autres m'ont dit qu'il étoit fort mortifié de ce que les rieurs n'étoient pas de son côté. Ce qui m'en fait croire quelque chose , c'est-que Mr. \* \* \* nous a priés de recevoir ses visites & ses satisfactions ; ce qui peut être l'effet d'un remords , ou de ce qu'il aura ouï dire , que nous avons empêché avec beaucoup de peine des personnes de qualité , qui d'office vouloient nous vanger & le Public aussi , mais autrement qu'avec des Epigrammes. Voici le reste des miennes.

## EPIGRAMME.

Boileau, ce gentil Ecolier,

Est la même Galanterie.

Il brille les matins au troisieme pilier,

Et les soirs sur le quai de la Megifferie.

## S O N N E T.

De Plaideurs, de Marchands, & de Clercs en-  
touré,

Au troisieme Pilier qui soutient la grand' salle,  
Le Grand mairien Boileau tous les matins étale  
Quelque Madrigalet de lui seul admiré.

Un Ami \* généreux, de vertu sans égale,  
Fut par l'Iscariot lâchement déchiré ;  
Et Costar de ses traits qui piquent si serré,  
Piqua l'infame Auteur d'une action si sale.

L'Avocat réformé blasphéma, s'emporta,  
Et tous de ses amis le secours emprunta,  
Ne pouvant rien tirer de son Esprit de ronce:

Mais on servit si mal ce malheureux garçon,  
Qu'il fit deux ans entiers attendre sa réponse,  
Que l'on ne crut jamais être de sa façon.

\* *Giles Ménage.*

AU.

## AUTRE SONNET

*contre le même.*

Oui, je lui faisois trop d'honneur,  
De le mettre dans mon Epitre,  
Ce drôle qui s'enfle du titre  
De satirique Critiqueur.

Ce très-ignorant Traducteur,  
Dont l'esprit n'est que souffre & nitre,  
Veut s'acharner sur mon chapitre;  
Je l'en conjure de bon cœur.

Mais que comme lui je trahisse,  
Et que mes amis je noircisse  
Par des Libelles médifans;

Que comme lui je sois infame,  
Si chaque jour, pendant trois ans,  
Je ne le fers d'une Epigramme !



## EPIGRAMME.

Est-ce que l'on te maltraite,  
 Quand on t'appelle Avocat ?  
 Ce sentiment délicat  
 Est d'une tête malfaite.  
 Avocat *ad honores*,  
 Sache, si tu ne le fais,  
 Qu'un Avocat non vulgaire  
 Mérite qu'on le revere ;  
 Mais l'Avocat sans Procès,  
 Bien que fort sur la Grammaire,  
 Crote sa robe au Palais,  
 Et c'est tout ce qu'il fait faire.

## A U T R E

*Sur le même sujet.*

A voir Boileau qui mord si bien,  
 Je le crois moins homme que chien,  
 Mais chien qui peut-être a la rage.  
 Prenons y garde, cher Ménage :  
 S'il nous mordoit jusqu'à la chair,  
 Un Voyage jusqu'à la Mer  
 Nous feroit un fâcheux Voyage.

AUTRE EPIGRAMME.

Offensé d'un Boileau, voulez-vous que l'on  
fasse  
Quelque accommodement avecque ce Boileau?  
Quoi? mordu d'un Mâtin, trouveriez-vous  
foit beau  
Qu'il me rendît visite & que je l'embrassasse?

A U T R E.

Je pardonne à ton esprit noir,  
Tes vers & ton imposture;  
Qui ne mépriseroit de si laches injures,  
Mériteroit d'en recevoir.

EPIGRAMME.

De langue médifante, & de tête malfaite,  
L'onzieme Traducteur des Oeuvres d'Epictete,  
Qui dans ce qu'il écrit ne met gueres du sien,  
Et qui n'écrit pourtant qu'avec beaucoup de  
peine;  
Boileau donc, perd l'esprit & ne perd presque  
rien.  
Sa folie est plaisante, il se croit Diogene,  
A cause qu'il mord comme un chien.

## EPIGRAMME

*Sur une repartie que fit Mr. DE FENESTREUX à BOILEAU.*

Petit Avocat morfondu,  
 Tu me dis, pour faire le drôle,  
 Que je suis l'homme de la Gaule  
 Au Palais le plus assidu.  
 Ma foi, l'on ne m'y verroit gueres,  
 Gaillard Boileau, si, comme toi,  
 Je n'avois jamais eu d'affaires,  
 Ni pour les autres, ni pour moi.

## EPIGRAMME

*Pour réponse à celle de BOILEAU.*

Avec Iris je n'ai rien de commun,  
 D'autres l'ont dit, mais c'est tout un;  
 Et j'en rirai, si bon m'en semble.  
 Mais ce que tout le monde & moi  
 Ont de commun ensemble,  
 C'est de croire aussi vrai qu'un article de foi,  
 Qu'un honnête homme & toi  
 N'ont rien qui se ressemble.

EPI.

EPIGRAMME.

Quand tu m'appelles malheureux ,  
Tu crois dire un bon mot pour rire.  
Ce sentiment est généreux ,  
Et digne du métier que tu fais de médire.  
Si je nâquis infortuné ,  
C'est la faute du sort , & ce n'est pas la mienne.  
Mais ce fera toujours la tienne  
D'avoir l'Esprit pedant & mal tourné.

A U T R E .

Boileau tous les jours m'outrage ,  
Et je l'outragerois bien ;  
Mais me fâcher contre un chien ,  
Et contre un chien de village ,  
Seroit-ce avoir du courage ?  
Ah ! ne lui disons plus rien.

## C H A N S O N

*contre le même.*Sur l'air : *Taisez-vous, Tambours, &c.*

Taisez-vous, Boileau le Critique ;  
 On fait pour votre hiver grand amas de fagots ;  
 On veut qu'un bras fort vous applique  
 Cent coups de bâton sur le dos.  
 Fuyez, fuyez ce bois, même dans la froidure,  
 Toute l'Académie en corps vous en conjure.

D E R N I E R E

## E P I G R A M M E.

Boileau, je l'avoue, est fort laid,  
 Et je lui crois l'esprit mal-fait :  
 Mais depuis qu'il se met au monde,  
 Qu'il dégraisse sa tête blonde,  
 Qu'il se polit, qu'il étudie,  
 Et que l'Abbé de Boisrobert  
 Lui fait des leçons du bel air,

Et



DE Mr. SCARRON. 185

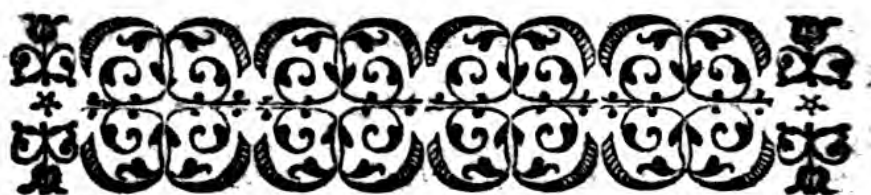
Et l'exhorte à changer de vie ,  
On espere qu'en peu de tems  
Il se peut rendre propre à mener des enfans ,  
Soit à Clermont \* soit à l'Académie ;  
Et donner de la jalousie  
Aux plus renommés des Pedans.

Voilà, MONSIEUR, les rimes  
que j'ai été assez sot de faire contre une  
personne que je devois mépriser ; mais  
je vous proteste que je m'y suis diverti  
sans me mettre en colere. Je les sou-  
mets à votre censure & suis prêt de les  
supprimer, comme je ferai toujours de  
tout ce que j'aurai à mettre au jour,  
quand vous y trouverez quelque chose  
à redire. Je suis &c.

SCARRON.

\* College des P P. Jésuites à Paris. C'est  
aujourd'hui le College de Louis le Grand.  
Cette Epigramme au reste paroitra fort vi-  
sulente, si on se rappelle le caractere que Mr.  
de la Monnoye fait de l'Abbé de Boisrobert  
dans les Menagiana.

TABLE



# TABLE DES PIÈCES

de ce Volume.

|                                                                                          |        |
|------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <b>F</b> ACTUM, ou Requête, ou tout ce qu'il<br>vous plaira.                             | Page 3 |
| SUITE du FACTUM.                                                                         | 10     |
| PORTRAIT.                                                                                | 14     |
| PORTRAIT DE MR. SCARRON, fait par<br>lui-même.                                           | 18     |
| ÉPIÎRE DEDICATOIRE à très honnête<br>& très divertissante Chienne Dame Guille-<br>mette. | 22     |

## LETTRES.

|                                 |    |
|---------------------------------|----|
| A la Comtesse de Fiesque.       | 32 |
| A Mademoiselle de Neuillan.     | 35 |
| A la Comtesse de Fiesque.       | 36 |
| A Mad. de S. Denys, Religieuse. | 37 |
| A Mr. Sarrazin.                 | 38 |
| A Mademoiselle d'Aubigné.       | 42 |
| A Mad. de Sevigny, la Veuve.    | 43 |
| A Mad. de Villarceaux.          | 45 |
| A Mad. de Sevigny, la Marquise. | 47 |
| Au Marquis de Villarceaux.      | 48 |
| A.                              |    |

## T A B L E.

|                                                       |            |
|-------------------------------------------------------|------------|
| A Mad. Céleste de Palaiseau.                          | 50         |
| A la Reine de Suede.                                  | 51         |
| A ***.                                                | 53, 54, 57 |
| A Mr. de Segrais.                                     | 59         |
| A ***.                                                | 60         |
| A l'Evêque du Mans.                                   | 62         |
| Au Cardinal de Retz.                                  | 64         |
| Au Duc de Retz.                                       | 65         |
| A la Reine de Suede.                                  | 67         |
| A la Reine-Mere.                                      | 71         |
| A Monf. le Prince.                                    | 72         |
| A ***.                                                | 73         |
| A la Comtesse de Erienne.                             | 74         |
| A la même.                                            | 76         |
| Au Comte de Vivonne.                                  | 78         |
| A Mr. du Rincy.                                       | 81         |
| A Mr. de Marigny.                                     | 82         |
| Au même.                                              | 85         |
| Au même.                                              | 87         |
| Au Maréchal d'Albret.                                 | 90         |
| Au même.                                              | 93         |
| Au même.                                              | 97         |
| Au même.                                              | 99         |
| A ***.                                                | 100        |
| Au Procureur-Général & Sur-Intendant des<br>Finances. | 101        |
| Au même.                                              | 102        |
| Au même.                                              | 104        |
| Au même.                                              | 107        |
| Au même.                                              | 109        |
| Au même.                                              | 110        |
| Au même.                                              | 112        |
| Au même.                                              | 113        |
| Au même.                                              | 114        |
| Au même.                                              | 115        |
| Au même.                                              | 117        |
| Au même.                                              | 119        |
| Au même.                                              | 123        |
| A.                                                    |            |

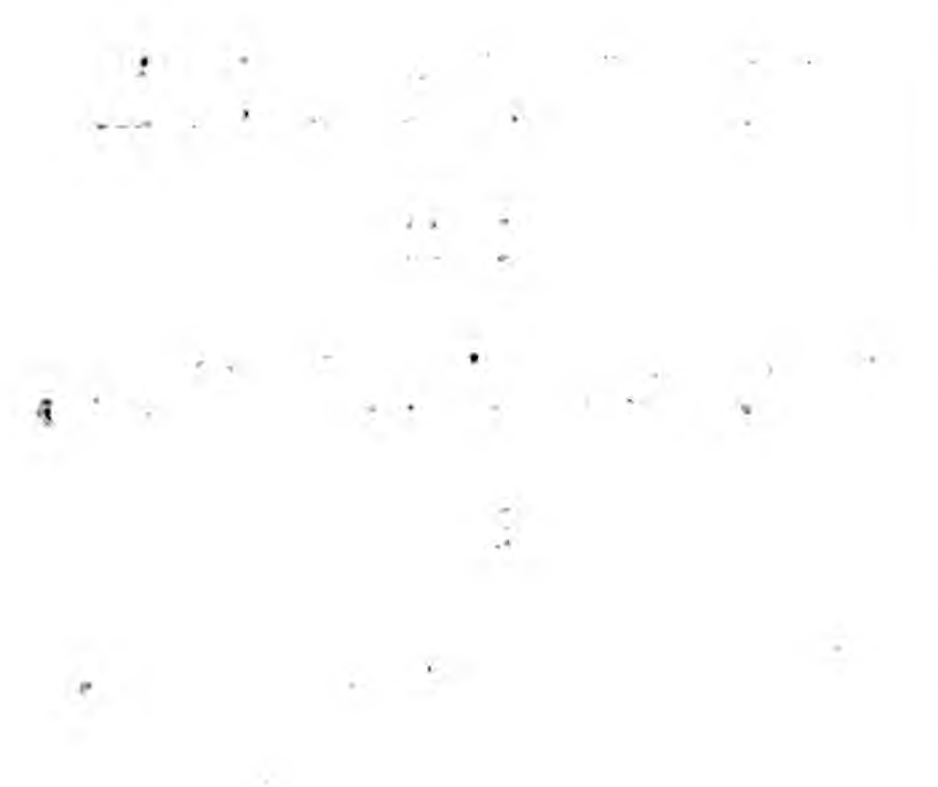
# T A B L E.

|                                                                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| A Mr. Peliffon.                                                                                                            | 124 |
| A ***. 125, 127, 128, 129, 132, 134, 136,<br>138, 140, 141, 142, 143, 144, 146, 147,<br>148, 150, 151, 152, 154, 156, 158. |     |
| A Mr. de Segrais.                                                                                                          | 159 |
| Au Duc d'Elbœuf.                                                                                                           | 161 |
| A Mr. de Villette.                                                                                                         | 162 |
| Au Comte de Vivonne.                                                                                                       | 165 |
| A ***.                                                                                                                     | 166 |
| Au Marquis de Villarceaux.                                                                                                 | 167 |
| A ***.                                                                                                                     | 169 |
| A Mr. le Sur-Intendant Fouquet.                                                                                            | 171 |



**HISTOIRE**  
**DE**  
**M<sup>R</sup>. SCARRON,**  
**ET**  
**DE SES OUVRAGES.**








# HISTOIRE

DE

MR. SCARRON,

ET

DE SES OUVRAGES.


 Les Ouvrages de Paul Scarron sont écrits d'un style si original, qu'il y auroit de l'injustice à lui refuser un rang honorable entre les Auteurs célèbres de son siècle. Il est étonnant que dans le grand nombre d'amis qu'il a eus, personne n'ait pris la peine d'écrire sa Vie. Sa maladie singulière, de laquelle il plaisanta jusqu'à la mort, & ses liaisons avec tout ce que la France avoit de plus distingué par la

A 2

naif-

#### 4 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

naissance, par les charges, & par le mérite personnel, auroient fourni des mémoires très curieux. On ne l'eût pas sans doute oublié, si, lorsqu'il est mort, il y eût eu de ces Journaux où se trouvent les éloges historiques des gens de Lettres, à mesure que la mort les enleve. Mais cet établissement n'étoit pas encore commencé. Je soupçonne même que la grande fortune que fit sa femme, contribua au silence des écrivains qui auroient pu traiter cette matière. Ils craignirent peut-être qu'on n'imputât l'éloge du mari à l'envie de faire ressouvenir la veuve des humbles commencemens qui ne lui promettoient pas une élévation si glorieuse. A présent que les risques d'une pareille interprétation n'existent plus, je me propose de recueillir des Oeuvres mêmes de Scarron, & des Ecrits des Auteurs qui l'ont connu, les détails de son histoire; moins pour servir d'ornement à son Recueil, qu'afin de procurer à ses lecteurs des connoissances qui les mettent plus au fait de ses ouvrages, & qui augmentent par conséquent leur plaisir, en leur en facilitant l'intelligence. Je ne m'affervirai point

point à l'ordre d'une rigoureuse Chronologie. Je me laisserai quelquefois entraîner par les matieres; mais je mettrai les dates quand elles seront marquées dans les Ouvrages mêmes, ou indiquées par les circonstances des faits.

PAUL SCARRON, Parisien, étoit fils de *Paul Scarron* Conseiller au Parlement, de l'ancienne famille des Scarrons, de laquelle étoient aussi *Pierre Scarron*, Evêque de Grenoble, & *Jean Scarron*, Sieur de Vaujour. Il étoit né l'an 1610, ou l'année suivante; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que le gros des Auteurs qui ont eu occasion de parler de lui, s'est également trompé sur le temps de sa naissance & sur celui de sa mort. L'Auteur de la Description de Paris le fait mourir le 14 Octobre 1660, âgé de cinquante-neuf ans. Il seroit donc né en 1601, selon ce calcul; mais Scarron le détruit lui-même.

Dans une Lettre à Marigni il dit:  
 „ Quand je songe que j'ai été assez  
 „ sain jusqu'à l'âge de vingt-sept ans,  
 „ pour avoir bû souvent à l'Alle-  
 „ mande.“ Cela veut dire que ce fut à l'âge de vingt-sept ou de vingt-

6 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

huit ans qu'il perdit cette santé qu'il regrette en plus d'un Ouvrage. Il faut joindre à ce témoignage ce qu'il dit du commencement de sa maladie dans le Typhon, en parlant au Cardinal Mazarin: il assure expressément qu'il tomba malade dans le temps que la Reine accoucha de Louis XIV. Ce Prince naquit en 1638. Scarron avoit alors 27 à 28 ans: toutes les autres Epoques qu'il marque lui-même se rapportent à ce calcul. Il compte huit ou neuf ans de maladie dans son Epitre à *Henri*, Prince de *Condé*, qui certainement est de l'an 1646. Dans son Portrait fait par lui-même, il dit qu'il a trente ans passés, & que s'il va jusqu'à quarante, il ajoutera bien des maux à ceux qu'il a déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. Ce Portrait est de l'an 1646 ou 47. & fut imprimé en 1648. En 1647 Scarron avoit neuf ans de maladie & étoit alors dans sa 37<sup>e</sup> année: il avoit plus de trente ans & pouvoit encore souffrir beaucoup avant que d'arriver à quarante: il n'est donc pas possible qu'il pût en avoir cinquante-neuf quand il mourut, comme le suppose l'Auteur de la Description de Paris.

Scarron



Scarron étoit né dans d'assez heureuses conjonctures, pour esperer une vie agréable & très différente de celle à laquelle il fut réduit. Fils d'un Conseiller au Parlement qui avoit plus de vingt mille livres de rente, il n'avoit que deux sœurs, *Anne & François*, avec qui il devoit un jour partager la succession tant paternelle que maternelle. Mais ces apparences de bonheur ne tarderent pas à se démentir. Le premier coup que lui porta la Fortune, ce fut la mort de sa mere. Le Conseiller se lassa bientôt du veuvage, & épousa en secondes noces *Françoise de Plaix*, de laquelle il eut deux autres filles, *Madelaine & Claude*, & un fils nommé *Nicolas*. Cette seconde femme profita de la foiblesse de son mari, qui, pour me servir des termes du fils, étoit le meilleur homme du monde, mais non pas le meilleur pere. Elle commença de bonne heure à faire sa main en faveur de ses enfans, au préjudice de ceux du premier lit, dénatura une partie du bien, & prit ses mesures pour s'approprier le reste.

Le petit Paul avoit trop d'esprit, pour ne pas voir ce manège. Son âge

## 8 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

& la vivacité de son temperament bilieux & sanguin, ne lui permirent pas de dissimuler. Haï de sa belle-mere, il n'eut pas pour elle ces ménagemens politiques si nécessaires dans l'état de subordination où il étoit. Son pere qui avoit la tête rompue des plaintes continuelles qu'on lui en faisoit, s'en ennuya à la fin, & sacrifiant son fils à la paix de la maison, il l'envoya à Charleville chez un parent. Un exil de deux ans ayant un peu adouci l'amertume de la belle-mere, le jeune Scarron revint à Paris, où il acheva ses études & prit le petit-collet.

L'Etat Ecclésiastique ne lui convenoit aucunement; aussi ne s'y engagea-t-il point. Il n'en prit que l'habit, qui se peut porter sans conséquence & n'oblige à rien. Paris a toujours été richement fourni de gens qui préfèrent cet habillement, parce qu'il est facile de se mettre ainsi très proprement, à fort peu de frais. Un homme qui l'a endossé, & qui peut se faire suivre par un laquais, a les entrées dans des maisons, où le même homme habillé autrement ne trouveroit peut-être à la porte qu'un Suisse brutal & inflexible.

L'Abbé

L'Abbé Scarron n'avoit pourtant pas besoin de son rabat pour être admis dans les bonnes Compagnies, dès qu'il fut en âge de s'y présenter. Il étoit d'une famille connue & très estimée. Petit, mais bien fait, plein de feu & d'une plaisanterie inépuisable dans la conversation, il logeoit au Marais, quartier toujours peuplé de familles aisées, dont la vie commode se passoit pour la plus grande partie dans les amusemens d'une ingénieuse oisiveté. Il s'y tenoit journellement des assemblées, il s'y formoit des coteries, où un Abbé de belle humeur comme lui, ne pouvoit manquer de plaire. Son pere fournissoit à ses besoins, & il n'étoit pas homme à s'inquiéter beaucoup d'un avenir qu'il n'avoit garde de prévoir. Un fond de bouffonnerie d'une espece toute neuve lui faisoit toujours envisager dans un objet le côté le plus plaisant, & lui fournissoit des traits réjouissans qui repandoient la gaieté dans toute une Compagnie. Un homme de ce caractère étoit sûr d'être bien-venu chez des gens dont la grande affaire étoit le plaisir.

Il regnoit alors un certain tour

LE HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

d'esprit plein d'enjouement qui prenoit diverses nuances, selon le plus ou le moins de délicatesse de chaque personne en particulier. Quelques Dames, comme la fameuse Marion de Lorme & l'immortelle Ninon de l'Enclos, si vantées par St. Evremont, & par tant d'autres Ecrivains de ce temps-là, avoient toujours chez elles une compagnie nombreuse que leurs charmes y attiroient. Elles avoient un gout fin & exquis pour la volupté, une morale douce & commode, disons mieux, un Epicuréisme déclaré qui se reconnoit aisément dans les Lettres de Mademoiselle de l'Enclos, dans les Oeuvres de St. Evremont, & dans les Poësies de Chapelle. C'est dans cette école qu'ils s'étoient formés. L'Abbé Scarron ne pouvoit gueres prendre le véritable esprit de son état dans un pareil Seminaire. Aussi ne l'eut-il jamais, & nous verrons dans la suite que les maladies longues & douloureuses qui font souvent naître des réflexions sérieuses à ceux qui en sont attaqués, ne produisirent en lui d'autre effet que de lui donner matière à un badinage dont un bel-esprit bien sain feroit à peine capable.



Il ne passa pas toute sa jeunesse à Paris. Il fit le voyage d'Italie. Il étoit à Rome en 1634, dans le tems que le Poëte *Maynard* y arriva. Il pouvoit avoir alors vingt-quatre ans. Il ne démentit point le proverbe: le voyage de Rome ne le changea point. Il en revint tel qu'il y étoit allé, avec un goût très vif pour les plaisirs de son âge.

Un jeune homme de cette humeur qui n'avoit ni la sobriété, ni la tempérance d'un anachorete, vécut fort vîte. Une lympe âcre se jetta sur ses nerfs, & se joua de tout le savoir des Medecins. La Sciatique, le Rhumatisme, & plusieurs autres maladies vinrent tantôt successivement, tantôt ensemble, & firent du pauvre Abbé un triste objet de compassion. Il ne fut plus en état de fréquenter ces rédits agréables, où des conversations vives qu'il avoit souvent animées par ses bons-mots & par ses faillies, auroient pu servir d'intermede à ses douleurs. Il s'en dédommagea en jettant sur le papier les pensées grotesques, souvent naïves, que son esprit supérieur à tous ses maux lui suggeroit; & en s'occupant ainsi aux heures où il man-



12 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
quoit de compagnie, il parvint à se  
faire ce style que tant de gens ont tâ-  
ché d'imiter, & que personne n'a pu  
véritablement saisir après lui.

Après quatre ans de souffrances  
continuelles, notre Abbé ayant inu-  
tilement essayé les ordonnances de  
tous les Medecins du Marais, & pris  
une infinité de remedes qui aigrif-  
soient le mal bien plus qu'ils ne l'a-  
doucissoient, quelqu'un lui dit qu'à la  
Charité au Fauxbourg St. Germain il  
trouveroit un habile homme, qui le  
guériroit infailliblement par le moyen  
de certains bains préparés. Rien n'est  
plus flateur pour un malade, que la  
promesse d'une guérison certaine.  
Scarron écouta cet avis avidement, &  
résolut d'en profiter au-plutôt. Il  
s'agissoit d'une retraite de six semai-  
nes, dont son rétablissement devoit  
être le prix. Il ne put néanmoins  
quitter ses amis du Marais sans pren-  
dre congé d'eux d'une maniere digne  
de lui. Ce fut par L'ADIEU AU  
MARAIS, où il parle de toutes les  
personnes de sa connoissance qui lo-  
geoient alors à la Place Royale, ou  
aux environs. La charmante Ninon  
de l'Enclos, la belle de Lorme, la  
Com-

Comtesse de la Suze, la Comtesse du Lude, Sarrazin, la Menardiere, & quantité d'autres noms illustres, s'y trouvent placés avec un petit mot obligeant pour chacun.

Lors qu'on le transportoit, étant seul dans une chaise à porteur, il ne put résister à la tentation de faire des vers. Le plaisir de se voir dans les rues l'emporta sur les douleurs que lui causoit l'agitation, & il fit l'Ode, intitulée : LE CHEMIN DU MAIRAIS AU FAUXBOURG ST. GERMAIN.

Le bain de Tripes qu'on lui fit prendre, n'eut pas plus d'effet qu'en avoient eu les eaux de Bourbon. Il y avoit déjà fait deux voyages, le premier en 1641. Son Medecin ne sachant plus que lui dire, l'avoit envoyé aux eaux. Elles étoient alors fort à la mode, & on voit par la liste des personnes qu'il y vit cette année-là, qu'on les buvoit pour bien des fortes de maux. Il n'y gagna gueres pour sa santé; mais il y fit des connoissances honorables, à la tête desquelles il faut mettre le Duc de Longueville, qui lui montra de la sensibilité pour son état. L'Abbé à son

14 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
retour fit une plaisante description de  
ce qu'il avoit vu. Il l'intitula la L E-  
G E N D E DE B O U R B O N , & l'adres-  
sa à Mademoiselle de Hautefort, l'u-  
ne des Filles de la Reine.

Anne d'Autriche, mere de Louis  
XIV, avoit à sa Cour un certain  
nombre de Demoiselles aimables, non  
seulement par les agrémens de leurs  
personnes, mais encore par une ga-  
lanterie qui n'étoit gueres que dans  
l'Esprit: c'étoit le goût de cette Cour.  
Gombaut, Voiture, Benfferade, &  
autres Beaux-Esprits suivant la Cour,  
y avoient mis la Poësie galante à la  
mode; & les Filles de la Reine étoient  
ordinairement l'objet des vers de ces  
Messieurs. On voit dans les Oeuvres  
de Benfferade quantité de Stances qu'il  
adresse tantôt à l'une, tantôt à l'au-  
tre.

Scarron avoit connu la Comtesse du  
Ludeau Marais, Mademoiselle du Lu-  
de sa fille étoit chez la Reine: celle-  
ci lui donna occasion de connoitre  
Mademoiselle de Hautefort, & sa  
sœur Mademoiselle Descars, Made-  
moiselle de Leuville & quelques au-  
tres. Mais Mademoiselle de Haute-  
fort eut en quelque sorte la préféren-  
ce,

ce, & ce fut celle à qui il s'attacha le plus ; du moins il fit plus de vers pour elle que pour personne. La connoissance étoit déjà faite avant le premier voyage de Bourbon : aussi lui porte-t-il la parole dans sa Légende. Il ne pouvoit rien faire de mieux pour se faire connoître à la Cour. Le grand nombre de personnes qui étoient nommées obligamment dans ce poëme y étoient connues la plupart ; le tour plaifant qu'il donnoit aux choses, & le rang de la personne pour qui l'Ouvrage sembloit fait, tout contribua à exciter la curiosité des lecteurs. Le Comte de St. Aignan, qui fut ensuite fait Duc par Louis XIV, fut si charmé de deux mots qui le regardoient & qui avoient été amenés à l'occasion de la Duchesse de Bethune sa sœur, qu'il en marqua sa reconnoissance à Scarron par une EPI TRE en vers, à laquelle Scarron répondit par une autre EPI TRE.

Mademoiselle de Hautefort ne se contenta pas des éloges qu'elle donnoit à notre Poëte en échange du soin qu'il prenoit de la célébrer : elle parla de lui à la Reine, & lui donna la

cu-



16 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

curiosité de le voir ; ce qui produisit dans la suite un bon effet. Elle ne perdit aucune occasion de le servir, & lui procura des faveurs qu'il n'eût jamais obtenues sans elle.

Les malheurs de l'Abbé Scarron étoient déjà assez grands par la perte de sa santé : cependant il eut encore un surcroît d'affliction lorsque son pere par un zèle imprudent se mit d'une partie faite entre quelques Conseillers, pour traverser au Parlement certains projets que le Cardinal de Richelieu avoit fort à cœur. Il harangua vigoureusement contre un Edit dont la Cour demandoit l'enregistrement. Le Ministre, que l'on n'offensoit pas impunément, en eut un ressentiment très vif, & fit exiler en Touraine le Conseiller Scarron. Heureusement pour ce Magistrat, il avoit du bien en ce pays-là assez près d'Amboise. Il trouva aussi un ami solide en la personne de l'Abbé des Landes-Payen, Conseiller de la Grand' Chambre, Prieur de la Charité sur Loire, & Abbé du Mont St. Martin. Ce généreux confrere avoit aussi une partie de ses biens en Touraine, & ce fut un voisinage consolant ,  
pour



pour l'infortuné vieillard. Madame Scarron, retée à Paris avec ses enfans, acheva d'y vivre en maitresse des biens que les malheurs de son mari lui avoient laissés , & n'oublia rien pour se les approprier. On peut juger que dans ces temps d'adversité la pension de l'Abbé Scarron ne fut pas payée fort exactement.

Il songea à retourner à Bourbon l'année suivante. Il s'en promettoit plus de succès pour l'adoucissement de ses maux , & il se flattoit d'y faire quelque nouvelle connoissance qui pourroit lui aider à la Cour , soit à travailler au rétablissement de son pere, soit à obtenir quelque faveur qui le dédommageât un peu du dérangement de sa fortune. Il prit cette occasion de faire une REQUETE à la Reine pour lui demander une litiere qui le pût porter. Elle commence ainsi :

Plaise à la Reine ma maitresse.

Il lui parle d'accidens causés par des cochers mal-adroits. Cela se rapporte à un voyage que cette Princesse venoit de faire à la Barre ; quelques carrosses

## 18 HISTOIRE DE MR. SCARRON,

rosses s'y rompirent. Mademoiselle Descars étoit du voyage, & Scarron lui adresse sur cette aventure une **LETRE** fort badine, où il décrit à sa manière les circonstances de cet accident. La Reine fit apparemment quelque douceur à notre Abbé. Il fit son second voyage à Bourbon, & s'il n'y trouva pas le soulagement qu'il cherchoit par rapport à sa maladie, il eut lieu d'être content des honnêtetés qu'il y reçut. Entre autres personnes illustres avec qui il y aquit de nouvelles liaisons, il y trouva Gaston de France Duc d'Orleans, frere de Louis XIII, qui prit soin de s'informer de sa santé & lui donna des marques de son affection. Parmi le grand nombre de gens qui étoient venus cette année-là aux eaux de Bourbon, Mr. & Mad. de Franfaiche méritent d'être distingués ici: ils prirent l'Abbé Scarron, l'emmenerent chez eux, le garderent tout un mois, & lui firent la meilleure chere du monde. L'Abbé, quoiqu'estropié d'une partie de son corps, avoit toujours le cœur bon & l'estomac admirable: aussi s'accommoda-t-il bien de cette table, & il en fait mention avec toute  
la

la reconnoissance possible dans sa SECONDE LEGENDE DE BOURBON. La premiere est de 1641. La seconde est de 1642. La cadette produisit le même effet que son ainée, & augmenta la réputation de son Auteur. Les Courtisans se firent un plaisir de le connoitre.

Jusques-là il n'avoit eu aucune relation chez le Cardinal de *Richelieu*. Le nom de Scarron ne pouvoit qu'être odieux à ce Ministre, qui ne pardonnoit pas aisément. L'Abbé se garda bien de se présenter à lui, lorsque sa colere étoit encore dans la premiere vivacité : il crut lui devoir laisser le temps de s'amortir. Mais quand il vit une partie de la Cour dans ses interêts, il jugea qu'il étoit temps de hazarder une REQUETE au Cardinal. C'est un des chef-d'œuvres de Scarron. *Richelieu* se la fit lire, & ne put s'empêcher d'avouer qu'il la trouvoit fort à son gré, & qu'elle étoit *plaisamment datée*. Voici cette date.

Fait à Paris, ce dernier jour d'Octobre,  
Par moi Scarron, qui malgré moi suis sobre,  
L'An que l'on prit le fameux Perpignan,  
Et sans canon la Ville de Sedan.

C'é-

C'étoit flatter le Cardinal par deux endroits bien agréables pour lui. Scarron augura bien du mot qui avoit échapé à ce Ministre. Il ne perdit pas l'occasion de revenir à la charge, & lui adressa une ODE à laquelle il donna le titre de REMERCIMENT. Ces soins n'auroient pas été inutiles, si Richelieu eût vécu; mais il mourut sur ces entrefaites, & toutes les esperances du pere & du fils s'évanouirent. Au reste, il ne se passa entre cette Requête, & la mort du Cardinal, qu'un mois & quatre jours.

Afin que le rétablissement du Conseiller passât plus facilement au Sceau, le fils avoit eu la précaution peu de temps auparavant de cajoler le Chancelier *Seguier* par une fort plaisante EPI TRE, qui fit un très bon effet.

N'ayant plus d'esperance dans la bonne volonté du Ministère, il s'adressa directement au ROI par une REQUETE qui commence ainsi:

Grand Monarque chez qui Mesdames les Vertus  
 Ont choisi leur demeure,  
 Je suis un cul-de-jatte, à qui membres tortus  
 Font grand mal à toute heure.

Il lui parle de la Requête au Cardinal, & de sa mort; ainsi cette Piece est ou de Decembre 1642 sur la fin de l'année, ou des premiers jours de l'année suivante. Il y compte quatre ans de maladie. Cette Requête ne produisit rien; mais Mademoiselle de Hautefort ne se découragea point, & cette généreuse amie n'en eut que plus d'empressement à servir le pauvre Abbé. Sa Paralytie bien déclarée dans les bras & dans les jambes, en avoit fait un homme sans conséquence, à qui les Dames pouvoient témoigner une extrême amitié, sans risquer leur réputation. Elle & sa sœur avoient des biens dans le Maine, & elles y alloient presque tous les ans. L'Abbé avoit sa part des chapons qu'elles en recevoient, & comme elles savoient qu'il aimoit la bonne chere, elles prenoient plaisir à lui envoyer de temps en temps de quoi se régaler, & elles en étoient payées par quelque agréable Poësie burlesque. Rien n'est plus enjoué que ce qu'il écrivit à Mademoiselle *Descars*, au sujet d'un pâté de six perdrix, & de deux chapons, que cette Demoiselle & sa sœur lui avoient envoyé. Son EPI TRE est

in-



22 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
intitulée, A L'INFANTE DESCARS.  
Cette Demoiselle lui envoya une  
RÉPONSE en vers de même mesure.  
Scarron repliqua par un RON-  
DEAU REDOUBLÉ ; & comme il  
la soupçonnoit de s'être servie d'une  
main empruntée pour sa Réponse, il  
adressa son Rondeau à *Mademoiselle*  
*DESCARS*, & à son *Secrétaire*, ce  
qui attira un AUTRE RONDEAU  
en réplique.

C'est ainsi que le pauvre Abbé se  
consoloit de sa mauvaise fortune.  
Mille gens admiroient une gaieté qui  
se soutenoit dans un corps accablé des  
infirmités les plus capables de déranger  
le meilleur cerveau du monde. Il  
en parloit souvent, mais c'étoit avec  
un badinage si plaisant, qu'on étoit  
forcé de rire de ses saillies, dans le  
temps même que son état inspiroit une  
extrême compassion.

La FOIRE DE ST. GERMAIN,  
qui se tient tous les ans à Paris au  
fauxbourg de même nom, excita la  
curiosité de notre Auteur : il s'y fit  
porter. Il paroît que son but étoit d'en  
faire une description burlesque. Il  
lui donna la forme d'une ODE, & la  
dédia à Gaston Duc d'Orleans par un  
Pro-

Prologue où il le fait ressouvenir du voyage de Bourbon. On voit que le Roi avoit marqué quelque disposition à consentir au rétablissement du Conseiller Scarron, & l'Abbé prie son Altesse Royale d'en avancer l'effet. Mais soit que Gaston n'eût pas assez de crédit pour l'obtenir, soit qu'il ne le voulût pas employer efficacement pour cela, ce rétablissement ne se fit point; & le bon-homme mourut à Loches, ou, pour parler comme son fils, entre Tours & Amboise.

Cette mort devoit donner à notre Abbé un revenu capable de le mettre fort à son aise. Mais la chicane s'en mêla. Les procès commencerent. On ne peut lire de sang-froid les **FACTUMS** qu'il présenta au Parlement au sujet de cette affaire. Le Burlesque y domine à un tel point, qu'on a de la peine à comprendre comment il a pu bouffonner si plaisamment sur un procès où il s'agissoit de tout son bien. Il ne nous en reste que deux, qu'il a inserés dans ses Oeuvres. On a aussi une **REQUETE** à Mr. le President de **BELLIEVRE**, par laquelle on voit que ce procès duroit déjà depuis six ans, lorsqu'elle fut  
com-

24 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
composée une E P I T R E à Mr.  
*Du Laurent* Conseiller , l'un de ses  
Juges ; & une autre à Mr. *Prieur* ,  
Procureur , qui le servoit dans son  
procès.

Cette affaire ne l'occupoit pas tellement , qu'il ne songeât à se ménager d'autres ressources ; en quoi il étoit fortement aidé par sa généreuse amie Mademoiselle de Hautefort. Elle fit si bien que la Reine , dont elle excitoit sans cesse la curiosité , prit enfin jour pour le voir. Louis XIII venoit de mourir (le 14 Mai 1643,) & l'avoit déclarée Régente du Royaume : toute la Cour étoit alors en grand deuil. L'Abbé Scarron fut porté chez la Reine , & introduit par Mademoiselle de Hautefort , qu'il appelle *son bon Ange* en cette occasion. On a un détail de cette entrevue dans l'E P I T R E qui commence par ce vers :

J'ai beau faire du quant à moi.

Il avoue qu'il fut démonté quand il se vit dans le cabinet de la Reine , & qu'il eut besoin d'être rassuré par la Demoiselle qui l'introduisoit. Il demanda à la Reine la permission d'être  
son

son Malade en titre d'office. Elle fourit, & lui accorda ce qu'il desiroit. C'est dans cette Piece qu'il a mis ces quatre vers :

Elle avoit au bout de ses manches,  
Une paire de mains si blanches,  
Que je voudrois, en vérité,  
En avoir été souffleté.

Les rieurs ont dit que c'étoit le modèle de ces Vers de la Pucelle de Chapelain :

On voit hors des deux bouts de ses deux  
courtes manches,  
Sortir à découvert deux mains longues &  
blanches:  
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds  
& menus,  
Imitent l'embonpoint des bras ronds &  
charnus.

Scarron prend occasion dans cette Epitre de badiner sur le nom d'Abbé, qu'on lui donnoit gratuitement. Il déclare qu'il n'a aucun Bénéfice, quoi qu'il porte l'habit Ecclésiastique depuis quatorze ans & demi. Il falloit donc  
B qu'il

26 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
qu'il l'eût pris l'an 1628. Il compte  
cinq ans de maladie alors; c'est-à-  
dire en 1643: on a vu que dans les  
Ouvrages de l'année précédente, il  
en comptoit quatre. Il fait donner  
un avis à la Reine, savoir, qu'elle peut  
empêcher les gens de mentir lorsqu'ils  
l'appellent Mr. l'Abbé: c'étoit deman-  
der joliment quelque Abbaye. La  
Reine ne se pressant point de lui en  
accorder une, il lui adressa ces vers  
en forme d'avis.

Aimable Mere de mon Roi,  
Princesse en vertus admirable,  
Par qui mon destin miserable  
Sera changé, comme je croi;  
Si l'honneur de votre service  
Me fait avoir un Bénéfice,  
Je ferai voir en un moment,  
Sans me rompre beaucoup la tête,  
Que qui fait faire une Requête,  
Sait bien faire un remerciement.

Un des prétextes que l'on employa  
pour le refuser, c'est que son état ne  
lui permettoit aucun service. Je me  
borne, repliquoit-il, à quelque Béné-  
fice



fiſe ſimple. Ce fut à cette occaſion qu'il dit qu'il voudroit avoir un Bénéfice ſi ſimple, ſi ſimple, qu'il ne falût que croire en Dieu pour le deſſervir.

Comme il vouloit tirer parti de ſa qualité de *Malade de la Reine*, de laquelle il prétendoit être Officier, il ſongea que cette charge de nouvelle création devoit lui procurer un logement à la Cour. Cette faveur fut demandée, la Reine ne la refuſa pas; mais ce fut plutôt une eſperance donnée, qu'un conſentement formel. Scarron crut avoir obtenu ſa demande, & fit un remerciement qui fut imprimé. Il ſe flattoit qu'en le publiant, il faiſoit à la Reine une eſpece d'engagement qui l'obligeoit à réalifer cette grace. Cependant le logement ne ſe donnoit point; il en compoſa une Ode en forme de REQUETE qui commence ainſi :

Scarron, par la grace de Dieu,

Malade indigne de la Reine, &c.

Malgré tout cela le logement ne fut point accordé, & Scarron en fut pour ſon remerciement, & pour ſa requête;

## 28 HISTOIRE DE MR. SCARRON,

mais il en fut dédommagé d'ailleurs. Le Cardinal Mazarin étoit tout-puissant, la Régence étoit entre ses mains, & la Reine ne se gouvernoit que par lui. Scarron vit bien qu'il échoueroit, s'il ne le mettoit pas dans ses intérêts. Il lui adressa des vers auxquels il donna le titre d'ESTOCADÉ. Cela mit son Eminence en humeur de lui vouloir du bien. Ce concours de bonne disposition de la Reine & du Ministre valut à Scarron une gratification. Il en fit le remerciement par ces vers :

Reine incomparable en mérite, &c.

Cette gratification devint réellement une pension de cinq cens écus, qui lui fut encore payée l'année suivante. Cependant Scarron ne se bernoit pas à si peu : il prévoyoit dans les Finances un desordre assez ordinaire durant les Minorités où chacun, & sur-tout un Ministre étranger, se hâte de faire sa main. Cela ne lui promettoit pas une jouissance fort régulière de cette pension, il vouloit quelque chose de plus solide. Il visoit à quelque gros Bénéfice, qui pourvût une fois pour toutes à ses besoins.

Il demeuroit au Marais, où, comme je l'ai déjà insinué, il voyoit les plus belles compagnies : si la maladie ne lui permettoit pas de les aller trouver, elles venoient chez lui, & on s'en faisoit un plaisir. On vivoit alors agréablement, & on ne peut lire sans quelque regret l'idée que St. Evremont nous a laissée de la vie que l'on menoit à Paris dans les premières années de la Régence d'Anne d'Autriche. Ce qui fortifie son témoignage, c'est qu'il l'adresse à Mademoiselle de Lenclos qui en avoit été témoin, & qui devoit s'en souvenir aussi bien que lui. Cette description est trop belle pour ne la pas mettre ici, du moins en partie.

J'ai vu le temps de la bonne Régence ;  
 Temps où regnoit une heureuse abondance,  
 Temps où la Ville, aussi-bien que la Cour,  
 Ne respiroit que les Jeux & l'Amour.

Une politique indulgente,  
 De notre nature innocente  
 Favorisoit tous les desirs.

Tout goût paroissoit légitime,

La douce erreur ne s'appelloit point crime,  
 Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

### 30 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

Meubles , habits , repas , danses , musiques ,  
Un air facile avec la propreté ,  
Rien de contraint , pas trop de liberté ,  
Peu de gens vains , presque tous magnifiques .  
N'avoir chez soi que la commodité ,  
Faisoit alors les chagrins domestiques ,  
Qu'aux autres temps fait la nécessité .

Dans le commerce , on étoit sociable ;  
Dans l'entretien , naturel , agréable ;  
On haïssoit un chagrin médifant :  
On méprisoit un fade complaisant .  
La vérité délicate & sincere  
Avoit trouvé le secret de nous plaire .

L'art de flatter en parlant librement ,  
L'art de railler toujours obligeamment ,  
En ce temps seul étoient choses connues ,  
Auparavant nullement entendues ;  
Et l'on pourroit aujourd'hui sûrement  
Les mettre au rang des sciences perdues .

Je laisse au Lecteur le soin de voir  
dans St. Evremont le reste de cette  
charmante peinture . C'étoit princi-  
palement au Marais que l'on vivoit  
alors

alors de cette maniere. En ce temps-là, le Marais étoit une véritable Ile de Cythere.

Scarron qui aimoit passionnément le plaisir, profitoit d'un si délicieux voisinage; mais il falloit du bien pour fournir à une pareille dépense, & un riche Bénéfice étoit la voye la plus courte pour y arriver. Il ne perdoit point de vue le Cardinal, sur qui il fondoit de très grandes espérances. Il composa son *TYPHON*, le lui dédia, & lui en présenta un exemplaire magnifiquement relié, avec les chiffres de son Eminence. Cette Dédicace n'eut pas le succès qu'il en attendoit. Le Ministre crut ne devoir rien à un homme qui venoit de toucher la seconde année de sa pension de la Reine. Scarron se mit en tête au contraire que les liberalités de la Reine n'acquittoient point les dettes du Cardinal; & il la lui garda bonne, car il étoit vindicatif: & d'ailleurs un Auteur qui n'est pas riche, ne pardonne gueres le mauvais succès d'une Dédicace. Celle-ci étoit un Sonnet ajouté, où il donnoit d'extrêmes louanges au Mécenas. La froide reception qu'il en eut, le porta à le sup-



32 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
primer : aussi ne se trouve-t-il point à  
la tête du Typhon, où l'on s'est con-  
tenté de mettre qu'il étoit dédié au  
Cardinal Mazarin, comme en effet  
l'invocation s'adresse encore à lui.  
Scarron plein de vivacité ne put ré-  
sister à la démangeaison de jeter son  
ressentiment sur le papier, & fit le  
Sonnet qui commence ainsi :

Après que d'un style boufon, &c.

Je ne sai si ce Sonnet vint à la con-  
noissance du Cardinal ; mais le pau-  
vre Scarron fut assez difficilement pa-  
yé de sa pension la troisieme année.  
Il s'adressa de nouveau à la Reine, &  
la pria de charger de cette dépense  
quelque gros Bénéficier ; & comme on  
auroit pu lui objecter que sa vie n'é-  
toit point assez Cléricale pour vivre  
du bien de l'Eglise, il prévient l'ob-  
jection par une espee de Confession  
publique de la vie libertine, qu'il  
avoit menée avant la perte de sa santé.  
Il montre une lueur de conversion ;  
mais tout cela est dit d'un style si peu  
sérieux, qu'on ne fait à quoi s'en tenir.  
Ce que la Reine ne fit point, d'autres  
le firent.

Ma-

Mademoiselle de Hautefort, qui, comme j'ai déjà dit, avoit des Terres au Maine, engagea Mr. de Lavaradin, Evêque du Mans, à conférer un Bénéfice de son Diocèse à notre pauvre Abbé, qui par ce moyen se trouva à couvert des grands besoins. Mr. de Segrais nomme ce Bénéfice une Prébende. Ménage l'appelle un Prieuré. Il n'en fut pas pour cela moins ardent à solliciter le paiement de sa pension, une nouvelle Requête à la Reine la lui procura. Elle commence par ce vers:

Reine dont la compassion, &c.

Il trouva les mêmes difficultés, lorsqu'il fut temps de recevoir la quatrième année; le Ministère commençoit à être affamé d'argent. Il eut recours pour la cinquième, à Mrs. de Lionne & Tubeuf, & leur adressa une Requête, qu'il appelle ROGATUM. Revenons au Bénéfice que Sarron avoit au Mans.

Ce fut pour lui une nécessité d'en aller prendre possession au Printemps de 1646. Cette Epoque est remarquable par la fameuse *Taxe des Aisés.*

34 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

Chacun cherchoit à s'en exempter , en paroissant moins riche que son voisin. Scarron décrit burlesquement la maniere dont les Manceaux s'y prenoient , en détournant leurs tapisseries , & les autres meubles un peu trop brillans.

Comme il avoit une imagination très legere , qui ne pouvoit demeurer oisive , la vue de certains lieux qu'il parcourut dans le voisinage de son Bénéfica , lui fit naître la pensée d'y mettre la Scene de quelque nouveau Roman. Des Comédiens étoient alors au Mans ; il n'en fallut pas davantage pour mettre son imagination en train : il commença le ROMAN COMIQUE. Ce Livre , au jugement du fameux Ménage , est le seul des Ouvrages de Scarron , qui passera à la posterité. Il lui applique ce Vers de Catulle :

*Canescet factis innumerabilibus.*

& ajoute „ qu'il y a des endroits qui „ valent infiniment par une maniere „ de narrer agréable , & toujours la „ plus naturelle du monde , en quoi , „ dit-il , Scarron excelloit. “ Ménage  
ge

ge étoit son ami, & pourroit passer pour avoir été prévenu en faveur d'un homme qu'il voyoit souvent; mais ce qui justifie son jugement, c'est que le public a pensé aussi favorablement que lui de cet Ouvrage: quantité d'expressions sont devenues des façons de parler proverbiales, telle est celle-ci: *faire passablement bien de mauvais vers;* & quantité d'autres.

Segrais qui étoit ami de Scarron, aussi bien que Ménage, ne parle pas si avantageusement du Roman Comique. Il prétend qu'il n'a pas un objet relevé; qu'il s'amuse à critiquer les actions de quelques Comédiens; *cela est trop bas*, ajoute-t-il, *je le lui ai dit à lui-même.* C'est dommage qu'il ne nous ait pas appris la réponse que Scarron lui avoit faite. Il n'est pas croyable qu'aimant à contester, il soit demeuré muet sur une objection si frivole. Segrais auroit peut-être loué le Roman Comique purement & simplement, s'il n'eût pas travaillé lui-même à des Romans.

Pendant que Scarron s'amusoit au sien, il ne manquoit aucune occasion de se procurer des Patrons du premier rang. Les victoires du Duc d'AN-

36 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
G UIEN avoient acquis à ce Prince  
une réputation qui s'augmentoit de  
jour en jour. Sa Campagne de 1644  
en Allemagne l'avoit couvert de Lau-  
riers, & Scarron avoit célébré son  
retour par une E P I T R E qu'il lui  
avoit adressée. Deux ans après, ce  
Prince étoit en Flandres, où il aug-  
mentoit sa gloire. Armand Prince de  
Conti, son frere, sembloit destiné à  
l'Etat Ecclésiastique, & jouissoit déjà de  
plusieurs riches Bénéfices. H E N R I  
D E C O N D É, leur Pere, n'étoit pas  
connu pour un Prince libéral; mais il  
pouvoit beaucoup. Scarron lui a-  
dressa une E P I T R E, où après un  
court éloge, il passe à celui de ses  
deux fils. L'Ouvrage fut goûté; mais  
le Prince de Condé mourut la mê-  
me année (1646), & Scarron profita  
peu de cette nouvelle protection.

Ce fut cette même année, ou la  
précédente, que Scarron voulut essa-  
yer le crédit qu'il avoit auprès de  
la Reine. On avoit établi au Lou-  
vre une magnifique Imprimerie, où  
après quelques essais, comme le texte  
Latin de l'imitation de Jesus-Christ,  
on avoit imprimé la Bible en 1642,  
& les Conciles en 1644. La Reine  
en



en employa quelques exemplaires à faire des présens. Scarron fit une espèce d'ODE pour être admis à cette liberalité. J'en ignore le succès. Il y a apparence que s'il eût obtenu ce qu'il demandoit, nous aurions de lui un remerciement sur cette matiere : son silence me fait croire qu'on n'eut gueres d'égard à sa REQUETE.

Deux autres nouvelles connoissances que Scarron acquit, lui furent fort avantageuses. La premiere fut celle de MADEMOISELLE DE MONT-PENSIER, fille de Gaston, Duc d'Orléans. Il l'avoit vue entrer par hazard chez Mademoiselle de Hautefort dans le temps qu'il y étoit. C'en étoit assez a Scarron: il prit ce prétexte de lui adresser un éloge de sa façon qu'il nomma ELEGIE; & qu'il eût pu nommer tout autrement, si la fantaisie lui en fût venue. Cependant ces Vers donnerent lieu à Mademoiselle de lui envoyer Segrais son Gentilhomme. Il se fit entre eux une amitié qui eut des suites. Quelque temps après, les PORTRAITS étant à la mode, la Princesse se divertit à en faire. Elle invita même Scarron à travailler dans ce goût-là;

38 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
& c'est à ce caprice qu'on doit les Portraits que l'on a de lui, sans en excepter le sien. Ils sont tous en Prose, excepté un qui est entre ses Odes. Ces Portraits au reste n'étoient que des éloges sous un nouveau nom. On peut voir ce que Scarron remarque à ce sujet dans sa Lettre à Mr. de Segrais. L'autre connoissance fut plus utile; ce fut celle du Procureur-général Fouquet, dont il éprouva ensuite la liberalité, comme nous le dirons en son lieu.

Enfin la première Partie du Roman comique se trouva achevée. Il n'avoit pas attendu l'impression pour savoir de quelle maniere il seroit reçu du public. Il avoit cette coutume, que quand ses amis lui faisoient visite, il leur lisoit tout ce qu'il avoit composé depuis qu'ils n'étoient venus chez lui. C'étoit par-là qu'il commençoit. *Bon*, disoit-il un jour à Segrais, & à l'Abbé de Franquetot, *voilà qui va bien: mon livre sera bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes si habiles.* Il appelloit cela *essayer son Roman Comique.* L'Abbé de Retz neveu de l'Archevêque de Paris, dont il étoit le Coadjuteur, fut un de ceux  
qui

qui voyoient Scarron. La maison de ce fameux Malade étoit fréquentée par le beau monde de la plus haute volée ; & le Coadjuteur y venoit comme les autres. Scarron lui dédia la première Partie du Roman Comique. On ne devineroit pas, à ne voir que le livre même, que c'est l'ouvrage d'un Bénéficiaire, & que celui à qui il est dédié étoit un Archevêque prêt à monter sur le premier Siège de France, & à la veille d'être Cardinal, comme il le fut en effet.

Scarron, en dédiant, cherchoit à se ménager deux fortes de secours, savoir, des Patrons pour l'avenir, & de l'argent pour les besoins présents. Jamais homme ne s'est mieux moqué que lui des Epitres dédicatoires, jamais homme n'a plus dédié que lui : ce ne fut pas toujours inutilement. Mr. de Bellievre lui paya une dédicace cent pistoles, & celle de l'Ecolier de Salamanque lui valut cinquante pistoles, que Segrais lui porta de la part de Mademoiselle de Monpensier à qui elle étoit adressée.

A dire vrai, Scarron avoit besoin de secours pour soutenir sa maison sur le pied où il l'avoit mise. Il avoit

voit pris chez lui ses deux sœurs du premier lit. L'une d'elles étoit fort jolie: les compagnies qui venoient chez Scarron étoient nombreuses, quoique choisies. Le Duc de Trêmes eut du goût pour Mademoiselle Scarron. Cela passa la galanterie ordinaire; il en vint un fils, qui fut baptisé sous le nom d'*Estrumel*. Le pere en usa bien envers lui & la mere, qu'il aima jusqu'à la fin de ses jours. Scarron n'ignoroit pas les intrigues de sa sœur, & il étoit le premier à en badiner. Un jour quelqu'un qui savoit que Mr. de Trêmes venoit souvent voir Scarron, & qui cherchoit une protection auprès de ce Seigneur, entra chez Scarron, & le pria de le servir. Scarron qui étoit alors assis sur une chaise percée, lui dit rondement: *Vous vous méprenez: ce n'est pas moi à qui il faut vous adresser pour cela. Voyez ma sœur qui est là-haut; elle le fera bien mieux que moi.* Il appelloit ce petit garçon son neveu; on savoit d'ailleurs que ses deux sœurs n'étoient point mariées, & qu'il n'étoit pas assez bien avec le reste de sa famille pour en prendre les enfans chez lui: quelqu'un s'avisa de lui demander,



mander , comment cet enfant étoit son neveu. *Il est*, dit-il, *mon neveu à la mode du Marais* : faisant allusion à l'usage d'appeller le fils d'un cousin germain, *neveu à la mode de Bretagne*. Ce neveu , pour n'en pas faire à deux fois , quitta ensuite le nom d'*Estrumel* pour prendre celui de *Fontenai*. Il épousa Anne de Thibourt , Demoiselle d'une noble & ancienne famille ; & fut Ecuyer de Madame de Maintenon. Il eut deux filles , qu'elle placa dans St. Cyr.

Les Impôts que la Régence multiplia à l'excès en 1647 , causerent un mécontentement infini. Le Parlement parla haut , le Ministre dissimula quelque temps ; on prit ses ménagemens pour foiblesse : il voulut choisir son temps pour faire un coup d'éclat & d'autorité , & ne produisit qu'une révolte déclarée. Ceux qui tenoient encore pour l'autorité Royale , eurent l'odieux sur-nom de *Mazarins* , & on appella *Frondeurs* ceux qui appuyoient la résistance du Parlement. On voit dans les Mémoires du Cardinal de Retz & dans quelques autres livres , les intrigues qui se firent alors contre le Cardinal Ministre ,



tre, devenu l'objet de l'indignation publique. Toutes les compagnies ne s'entretenoient alors qu'aux dépens de sa réputation. Il y eut de l'émulation entre les Poètes, à qui le déchireroit plus ingénieusement. Les Satires grossières ne furent pas épargnées; & toutes les Chançons nouvelles, qui ont toujours été un des besoins de la populace de Paris, ne rouloient que sur des injures dont on accabloit le Premier Ministre.

La maison de Scarron étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de distingué à la Cour & à la Ville. Le Coadjuteur, qui étoit en quelque façon l'ame du Parti de la Fronde, y menoit quantité de ses amis. Les Beaux-Esprits y venoient comme à une espece d'Académie. Si Mr. le Prince s'abstenoit d'y aller lui-même, il y envoyoit des personnes de sa maison. Le Lecteur devine assez, sans que je le dise, que Scarron n'étoit pas muet dans ces occasions. Il aimoit naturellement la satire, autant qu'il haïssoit le Ministre depuis la dédicace du Typhon. L'exemple l'encourageoit. Le Burlesque étoit à la mode. Les bons-mots couloient de  
four-

fource. Les Parisiens ont eu de tout temps l'usage de se vanger de l'argent qu'on leur extorquoit & de s'en dédommager par le plaisir de faire des Satires & des Chançons contre leurs sangsues. Scarron eut sa bonne part à celles qui se composèrent durant les guerres civiles. C'étoient quelquefois de petites pieces très courtes , comme *l'Avis de dix millions & plus*. On vit pleuvoir de tous côtez des vers contre le Ministère. La plupart étoient burlesques ; tels étoient : *Le Courier burlesque de la guerre de Paris ; le Courier de la Cour, en Vers burlesques ; la Jularade ; le Ramage de l'Oiseau ; les nouveaux Triolets Frondeurs ; les Triolets Royaux* , & une infinité d'autres ; car enfin la Cour avoit aussi ses Poètes , & le Cardinal trouvoit des défenseurs. Quoi qu'il n'eût pas été liberal envers Scarron, il ne laissoit pas d'avoir des Beaux-Esprits pensionnaires qui se chamailloient en sa faveur contre le Parti opposé. Mazarin se faisoit lire ces diverses pieces pour & contre , & les apprécioit même avec une sorte de desintéressement très louable ; jusqu'à trouver de l'esprit aux Satires qui étoient fai-

faites contre son administration, quand elles étoient ingénieuses. En cela, il étoit supérieur au Cardinal de Richelieu son prédécesseur, qui avoit la petiteffe d'être sensible au dernier point à cette sorte d'attaques. Mazarin au contraire étoit le premier à rire des faillies dont il fournilloit la matiere. Mais son indifférence l'abandonna, quand il vit la MAZARINADE. Il avoit tenu bon jusques-là; les autres pieces l'avoient à peine effleuré: celle-ci l'entama par l'endroit le plus sensible. On lui rappelloit l'affront que lui avoit fait le Cardinal Colonna en le chassant d'Alcala, où il s'étoit rendu desagréable à cette Eminence par ses amourettes avec une Fruitiere qu'il vouloit épouser. Il fut réduit à aller à pied à Barcelone, pour s'embarquer & repasser en Italie. Cette piece entiere est affreuse, tant par l'effronterie des imputations, que par la liberté cynique des termes qui y sont grossierement employés sans envelope: aussi ai-je renvoyé cette piece au dernier volume, où la cherchera qui voudra. Elle acheva de gêner la pension de Scarron, qui  
ne

ne put en rien arracher, quelque instance qu'il fît pour cela.

Ce fut peut-être vers ce temps-là que Mademoiselle de Hautefort remarqua dans la Reine quelque froideur pour elle. Elle prit le parti de la retraite & s'en alla au Maine; & comme elle avoit une piété sincère, elle fut moins sensible à une disgrâce qu'elle ne s'étoit point attirée. Scarron qui n'envifageoit pas les choses dans le même point de vue, parla de cette retraite avec toute l'amertume dont il étoit pénétré: c'est dans son ODE au Commandeur de SOUVRE. Mais je ne fais à quelle époque placer l'avanture de la Dame inconnue.

Scarron étoit railleur, mais il souffroit impatiemment qu'on le railât. Madaillan un de ses amis, voulant se divertir par une farce de sa façon, écrivit à Scarron sous le nom d'une Demoiselle. On supposoit une personne qui charmée de son esprit, souhaitoit passionnément de l'entretenir; mais elle avoit, disoit-elle, une repugnance invincible à aller chez lui. Ce fut à cette occasion que le Malade composa l'ÉPIÏRE A

UNE



46 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
UNE DAME INCONNUE. Elle com-  
mence ainsi:

Vous voyez, ô Dame inconnue, &c.

Après plusieurs Lettres qui ne furent point sans réponse, la prétendue Demoiselle feignit enfin de donner un rendez-vous à Scarron au fauxbourg St. Germain. Scarron qui avoit la tête échauffée de la lecture des Romans Espagnols, qui sont pleins de ces sortes d'avantures, goba l'hameçon fort aisément. Il s'adonna de son mieux, & se fit porter du fond du Marais où il demouroit, au lieu qui lui étoit indiqué. Mais il n'y trouva personne. Il rentroit à peine chez lui, qu'il reçut un billet où la Demoiselle s'excusoit fort sur un obstacle qui ne lui avoit pas permis de tenir parole. Cette Lettre fut suivie de deux ou trois rendez-vous, où le pauvre Scarron se trouva avec le même succès. Enfin il ouvrit les yeux, & s'apperçut qu'on le jouoit. Pour comble de mortification, il apprit, je ne sai comment, que Madaillan lui avoit fait cette malice. Il ne put la lui pardonner, & ne parloit jamais de lui qu'avec de grosses injures.

Les



Les guerres civiles de Paris appor-  
 terent à Scarron une occasion de si-  
 gnaler son humanité envers une De-  
 moiselle, qu'il avoit tendrement ai-  
 mée dans sa plus florissante jeunesse.  
 Cette fille s'appelloit *Céleste de Palai-  
 seau*. Depuis ce temps-là elle s'étoit  
 laissé abuser par un gros Gentilhom-  
 me, sous promesse de mariage. Le ga-  
 lant aima mieux lui payer quarante  
 mille livres, que de l'épouser. Elle  
 se retira avec cette somme au Couvent  
 de la Conception. Les Religieuses bâ-  
 tissoient alors, & reçurent avec joye  
 une dot de cette conséquence, qui leur  
 venoit si à propos. Mais elles ne pu-  
 rent pas se moderer, & elles firent  
 tant de dépense à bâtir, qu'elles fu-  
 rent réduites à faire Banqueroute du-  
 rant les guerres de Paris. Le Couvent  
 fut abandonné, les Religieuses allerent  
 deux à deux se réfugier où elles pu-  
 rent. La pauvre Demoiselle se sou-  
 vint de la tendresse que Scarron avoit  
 eue pour elle ; & ce souvenir qui,  
 dans la pratique d'une morale étroite  
 & sévère, auroit dû engager cette Re-  
 ligieuse à fuir Scarron, fut justement  
 ce qui l'encouragea à le chercher. Il  
 la retira en effet dans sa maison avec  
 sa

48 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
sa compagne, & la garda jusqu'à ce que  
par le moyen de ses amis, il lui eût  
fait avoir un Prieuré près d'Argenteuil  
d'environ deux mille livres de rente.  
Malgré tout cela, cette pauvre De-  
moiselle étoit destinée à mourir de  
faim, à la lettre. Elle eut la com-  
plaisance de résigner son Prieuré en  
faveur d'une personne, qui la voyant  
ensuite tombée malade n'en prit aucun  
soin, & la laissa mourir, faute d'une  
nourriture capable de la soutenir.

Scarron à la vérité n'étoit plus pa-  
yé de sa pension de Malade de la Rei-  
ne; mais il ne manquoit pas pour ce-  
la de quantité d'autres secours. Le  
premier Recueil de ses Poësies, im-  
primé in 4°. en 1645, lui avoit fait  
des amis. Il lui en venoit tous les  
jours de nouveaux, qui valoient bien  
les anciens. Son Roman Comique,  
dont le public n'avoit encore que la  
premiere Partie, l'avoit fait connoitre  
aux Comédiens. Il se mit à travail-  
ler pour eux, & composa son JOU-  
LETT qui fut très bien reçu. Sarra-  
zin, après avoir parlé des Comédiens  
Italiens, finit ainsi son Epitre au  
Comte de Fiesque:

Mais

Mais toutefois un Zani baloté  
 Par les Sergens, *Spavento di notte*,  
 Saut, escalade & telle mommerie,  
*Chicos binlis*, & Turcs de Tartarie,  
 Ne me font rien au prix de Jodelet.  
 Non, de par lui, je serois un follet,  
 Voire un grand fol de lui donner la pomme.  
 Or, entends moi; c'est que le petit homme  
 Que tu connois, & dont on peut prêcher,  
*L'Esprit est prompt, mais infirme est la chair*,  
 A translaté de la Langue Espagnole,  
 N'a pas long-temps, Comédie tant fole,  
 Où Jodelet est si plaisant garçon,  
 Qu'Italiens il jette hors d'arçon.  
 Tu l'avouerois, si la pièce avois lue;  
 Et plus encor si jouer l'avois vue.  
 Don Francesco de Royas est l'Auteur;  
 Et Paul Scarron, comme ai dit, Translateur, &c.

L'Épître de Sarrazin fut écrite durant  
 les Négociations pour la Paix de Mun-  
 ïter, qui fut conclue au mois d'Octo-  
 bre 1648. Jodelet fut joué l'Hiver  
 1647 & 48. Je ne voudrois pas assu-  
 rer que ce soit la première pièce que  
 Scarron ait donnée au théâtre. Les  
 Editeurs de ses Ouvrages ne se sont  
 nullement appliqués à conserver un  
 C ordre

ordre chronologique entre ses Comédies. Quoique toutes aient eu une Dédicace, il y en a plusieurs qui n'en ont plus : elles serviroient à fixer les temps de chacune par quelque circonstance du Mecene ou de l'Auteur. Par exemple, par l'Épître Dédicatoire de l'*Écolier de Salamanque*, on voit que deux autres Poètes avoient saisi en même temps le même sujet. Ces deux Poètes sont Bois-Robert, & Thomas Corneille, qui ont aussi fait chacun une Comédie, intitulée, *les Illustres Ennemis*, ou *les Généreux Ennemis*. On apprend par cette circonstance que la représentation s'en fit au commencement de 1655. La Dédicace de D. Japhet porte sa date avec elle. Louis XIV, à qui elle est dédiée, étoit alors dans sa quinziesme année; cela détermine au Carnaval de 1653. Ce Monarque avoit alors plus de quatorze ans, & n'en avoit point encore quinze. Après tout, cette recherche chronologique du Théâtre de Scarron ne peut gueres être suppléée dans les pièces dont les Dédicaces ont été retranchées : heureusement elle n'est pas fort importante.

J'aime mieux faire ici une Observation



tion sur le Théâtre de Scarron. Ce n'étoit pas un homme à étudier ni les règles, ni les modèles du Poëme Dramatique. Il n'en avoit ni la patience, ni le loisir. Aristote, Horace, Plaute & Térence lui auroient fait peur, & peut-être ne favoit-il pas qu'il y eût jamais eu un Aristophane. Il voyoit devant lui un chemin frayé; la mode de ce temps-là étoit de piller les Poëtes Espagnols. Montfleuri & Thomas Corneille l'avoient fait avec succès. Scarron favoit cette langue: il lui étoit plus facile de moissonner dans un champ, où il trouvoit déjà tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, & ensuite à le mettre dans la règle des trois unités. Il commença à secouer un joug, dont son esprit ennemi de toute contrainte, ne pouvoit s'accommoder. Une Comédie alors n'étoit autre chose qu'une intrigue assez obscure d'abord, qui par des méprises, souvent par l'étourderie d'un Valet, par l'intrigue de quelque Soubrette, ou par un coup du hazard s'embrouilloit de plus en plus, & s'éclaircissoit enfin par quelque autre hazard aussi peu prévu que le premier. Quelque Valet, mauvais plaisant pour



52 HISTOIRE DE MR. SCARRON,

ordinaire, disoit quelques ridicules douceurs à la Suivante, qui répondoit à coup sûr dans le même style. Un Vieillard & un Mari rebuté auquel on opposoit un Galant plus aimé qu'aimable, fournissoient quelquefois une Scène plus ou moins comique. Point de mœurs, point de caractères, point d'unité, point de règles. Un Acte représentoit une entrevue dans un jardin, un autre se passoit dans un hôtel, souvent le troisième représentoit un quartier de la ville, à un quart de lieue de la Scène du premier Acte. Les anciens Comiques, tant Espagnols que François, n'y regardoient pas de si près.

Des Ouvrages où rien ne gênoit l'Auteur se faisoient facilement, une imagination échauffée suffisoit pour les produire. Les Espagnols étoient riches de cette sorte de compositions. Scarron qui possédoit cette langue, prenoit d'eux l'intrigue d'une Comédie, & n'avoit qu'à y répandre le badinage qui lui étoit si naturel : ainsi une Pièce de théâtre lui coutoit peu ; toutes les siennes sont des sujets Espagnols. Chez lui le travail consistoit, non à faire parler plaisamment les Person-  
nages

nages comiques ; mais à donner des expressions sérieuses, à ceux qui doivent parler sérieusement. Le sérieux étoit une langue étrangere pour lui.

Mademoiselle de Hautefort revint du Maine à la Cour ; la Reine lui rendit ses bonnes graces, & la remit dans sa première faveur. Scarron célébra son RETOUR par une pièce de vers, où sa joye éclatte. Cependant, je ne vois pas qu'elle ait réussi à lui faire rendre sa pension. La colere du Cardinal, & le dérangement des Finances étoient deux obstacles, dont un seul auroit suffi ; & à dire vrai, notre Malade n'avoit pas un besoin fort pressant de sa pension. Outre qu'il avoit toujours son Bénéfice du Mans, ses parens qui lui avoient contesté son bien lorsqu'ils le croyoient sans appui, le voyant protégé & caressé par tout ce qu'il y avoit de personnes du plus grand crédit, lui rendirent au moins en partie le bien pour lequel ils avoient tant chicané. Dans la succession, il y avoit une Terre près d'Amboise. L'état où Scarron étoit réduit par sa maladie ne lui permettoit gueres de jouir agréablement d'un Bien de cam-

## 54 HISTOIRE DE MR. SCARRON,

pagne. Ses Ouvrages lui produisoient un assez bon revenu qu'il appelloit son *Marquisat de Quinet* : c'est le nom du Libraire qui les imprimoit. Cela demandoit de l'affiduité : son absence auroit dérangé les assemblées qui se tenoient chez lui, & auxquelles il trouvoit mieux son compte, qu'à un voyage de Touraine. Ces réflexions le portèrent dans la suite, à se défaire de ce Bien. Heureusement pour lui, Mr. Nublé, Avocat au Parlement en eut envie. Scarron lui en demanda dix-huit mille livres. Le contrat de vente passé, & l'argent reçu, Mr. Nublé alla sur les lieux, & trouva la Terre beaucoup plus belle qu'il n'avoit cru en l'achetant. Il la fit estimer, & trouva qu'elle valoit vingt-quatre mille livres. Mille gens se feroient félicités du bon marché. Mr. Nublé revint à Paris ; alla voir Scarron. *Vous avez cru, lui dit-il, que votre bien ne valoit que dix-huit mille francs. Il en vaut davantage : je ne veux pas vous tromper, il en vaut vingt-quatre mille par l'estimation que j'en ai fait faire.* Après ce compliment il lui fit prendre les deux mille écus qui manquoient pour la valeur de ce bien. Voilà certain-

tainement une action de probité dont on connoît peu d'exemples.

Ce fut vers l'an 1648, que le Commandeur de Poinci donna une terrible tentation à notre Malade. Cet Officier perdu de goutte, étoit allé à la Martinique, où l'air & les alimens du Pays lui avoient été si favorables, qu'il se trouvoit guéri parfaitement en très peu de temps. Il jouoit à la paume, montoit à cheval, & alloit tous les jours à la Chasse, comme s'il n'eût jamais été incommodé. Quel spectacle pour un Malade, qui comptoit la goutte pour la principale cause de ses maux ! Quelle esperance flateuse ! Scarron y succomba. Pour ne point aller en Amerique sans tirer tous les avantages possibles de ce voyage, il songea à former une Compagnie, de laquelle Segrais devoit être. Mais ces idées furent dérangées par un incident qui attacha Scarron à l'Europe.

Une Dame qui revenoit de l'Amerique avec sa fille, âgée de quatorze à quinze ans, se logea vis à vis de la maison de Scarron. Elle ne rapportoit pas de grandes richesses de ce Pays-là. Mais Scarron, dont toutes



les idées se tournoient de ce côté, fut charmé de l'entretenir des lieux où il se propofoit d'aller. Il fit connoiffance fans beaucoup de peine. La Dame avoit befoin de protection, elle pouvoit s'en faire dans une maifon, où frequentoient quantité de Perfonnes du premier rang, de l'un & de l'autre Sexe. Ce qui n'étoit d'abord qu'une vifite de bienséance & de politesse de la part de la Dame, & de curiosité de la part de Scarron, devint une liaifon férieufe qui produifit le principal événement de fa vie. Mais il faut dire au Lecteur qui étoit cette Dame, & reprendre les chofes de plus haut.

Sous le Regne d'Henri III, Roi de France, vivoit d'Aubigné, plus connu aujourd'hui par la *Confession de Sanci*, par le *Divorce Satirique*, & par d'autres Livres dont il est Auteur, que par la charge de Grand-Ecuyer, qu'il poffeda chez Henri Roi de Navarre, Successeur de Henri III, & par celle de Grand-Amiral de Guienne. Il parvint à un âge fort avancé: comme il étoit Calvinifte, il se retira à Geneve, où il se maria à foixante-douze ans avec une Demoifelle fort



fort jeune. Un fils qu'il avoit laissé en France, s'y établit & s'allia avec une Maison noble & fort accréditée: ce Mariage fut la source de son malheur. Il s'apperçut d'une intrigue amoureuse qu'un Gentilhomme de son voisinage pouffoit trop loin. Outragé dans son honneur, il ne trouva point d'autre réparation que la mort de la personne qui le deshonoroit. Cette vengeance lui couta cher. Il avoit affaire à une Famille puissante. Ses biens furent saisis, lui-même il fut arrêté & conduit prisonnier à Bourdeaux. Son Procès fut instruit de manière qu'il alloit être sacrifié à tout le ressentiment de ses Ennemis, si Dieu ne lui eût préparé une ressource. Le Château où il étoit gardé, étoit commandé par un Lieutenant, dont la fille fut sensible aux malheurs de ce Gentilhomme. Elle lui donna les moyens de s'échaper, & comme cette action l'alloit exposer à la colere de son Pere, elle prit la fuite avec lui, après avoir pris le Ciel à témoin de leurs engagemens mutuels. Le Mariage se fit, comme il convenoit entre des personnes qui étoient obligées de se cacher. Je ne

58 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

les suivrai point dans les courses qu'ils firent, tant dans le Royaume avant que d'en pouvoir sortir sûrement, qu'en Angleterre, & en Amerique. C'est de ce Mariage qu'étoit née Françoise d'Aubigné, qui avoit environ quatorze ans, lors que sa Mere l'amena à Paris, & vint loger vis à vis de la maison de Scarron.

J'ai dit que le petit homme avoit le cœur & l'estomac admirables. Il avoit les yeux encore meilleurs. Il fut touché des charmes de la jeune Demoiselle. Les malheurs de sa Mere qu'on ne lui dissimula point, l'attendrissent; & l'Amour se mettant de la partie, il se proposa d'épouser sa fille, quoique ses infirmités dussent le détourner du Mariage. Sa proposition fut agréée: la seule difficulté qu'on y fit, roula sur la grande jeunesse de la Demoiselle, & il fut résolu que le Mariage se célébreroit dans deux ans.

Scarron se privoit par-là de son Bénéfice du Mans. Menage avoit un Valet de chambre, nommé *Girauld*, qui avoit quelque étude, & qui étoit résolu de prendre le petit collet. Il étoit d'ailleurs bien fait & avoit de  
l'es-

l'esprit. Le Maître songea à lui procurer la Prébende de Scarron. Quoique Menage fût ami de Scarron, il ne voulut point lui en parler directement : ce fut la Demoiselle de Palaiseau, cette amie dont j'ai déjà parlé, & qui demeuroit encore chez notre Malade, qui se chargea de la négociation, & y réussit de manière que Scarron eut bien mille écus de cette résignation. Ce trafic étoit Simoniaque, à la vérité ; mais dans ce temps-là on n'en rougissoit point, & le Cardinal Ministre vendoit publiquement tous les Bénéfices qui étoient à la disposition de la Cour. Scarron avoit déjà eu à l'occasion du sien un incident assez particulier. Quelqu'un s'avisa d'écrire au Mans qu'il étoit mort. Il sembloit que la mortalité fût sur les Chanoines du Maine. Il s'étoit trouvé huit Prébendes véritablement vacantes, & l'Evêque du Mans à qui la nomination en appartenoit, disposa de la neuvième, qui étoit celle de Scarron, le croyant bien mort. Scarron lui écrivit à ce sujet une Lettre comique, où il lui demandoit un autre Bénéfice pour l'indemniser. La nouvelle de sa mort se trouvant fau-

se, la disposition de sa dépouille devenoit nulle, & il conserva son Bénéfice jusqu'à la résignation dont on vient de parler.

Scarron en prenant le parti du Mariage, ne renonçoit pas au Voyage de la Martinique. Au contraire, il comptoit toujours d'y recouvrer sa santé, & regardoit cette espece de résurrection comme un acheminement aux douceurs qu'il se promettoit dans son Mariage. Ce fut même dans la vue de se procurer de si grands biens, qu'il fit argent de sa petite Terre & de son Bénéfice du Mans. Cependant les deux ans se passerent, & il se maria en 1650, ou 51; car Segrais fournit ces deux dates également.

La fantaisie de la Martinique se passa peu à peu, & il n'y pensoit déjà plus gueres lorsque parlant de la Demoiselle qu'il devoit épouser dans peu de jours, il disoit à un de ses amis: *Je ne lui ferai point de sotises; mais je lui en apprendrai beaucoup.* Comme cette Demoiselle étoit très sage & bien élevée, elle eut beaucoup à souffrir du style licentieux de son mari. Il étoit agréable & divertissant en toutes choses, même dans les chagrins



grins & dans la colere, parce que tout ce qu'il y avoit de burlesque sur chaque chose se présentant à son esprit, il exprimoit aussi-tôt par ses paroles tout ce que son imagination lui représentoit. Mais il étoit extrêmement libre dans ses paroles, & il y a de ses Poësies qui se sentent encore de cette liberté cynique. C'étoit encore pis dans le discours. La pudeur de la jeune Dame ne s'apprivoisa point avec ce langage. Elle entreprit de l'en corriger, & eut le plaisir de voir qu'au bout de trois mois, elle avoit obtenu une partie de ce qu'elle souhaitoit à cet égard.

Un jour que son mari racontoit à un de ses amis les mesures qu'il avoit prises pour arranger ses petites affaires, Segrais qui étoit de la compagnie, lui dit que ce n'étoit pas assez que de s'être marié, qu'il falloit avoir au moins un enfant; & là-dessus il lui demanda s'il croyoit être en état de le faire? *Est-ce*, lui répondit-il en riant, *que vous prétendez me faire ce plaisir-là? J'ai ici*, ajouta-t-il, *Maugin, qui me fera cet office à point nommé.* Ce Maugin étoit son Valet de chambre, bon garçon, & qui étoit

C 7 fait



62 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
fait à son badinage. *Maugin*, lui dit-il en présence de la Compagnie, *ne feras-tu pas bien un enfant à ma femme?* *Maugin* lui répondit avec un air de simplicité, *Oui-dà, Monsieur, s'il plait à Dieu.* Cette Scène fit bien rire ceux qui étoient présens. *Scarron* la trouva si plaisante, qu'il la fit répéter bien des fois devant toutes les compagnies qu'il avoit chez lui.

Il falloit que cette Demoiselle eût une grande force d'esprit pour se résoudre à épouser un homme de la figure de *Scarron*. Il est vrai à la lettre que sa tête toujours panchée sur son estomac, & ses jambes toujours pliées, parce qu'il ne pouvoit dresser les genoux à cause d'un retirement de nerfs, lui donnoient la forme d'un Z. Dans le tems même qu'il se maria, il n'avoit d'autre mouvement libre que celui des yeux, de la langue & de la main. Il écrivoit sur ses genoux, ou sur une planche appuyée sur deux bras de fer attachés à son fauteuil. Mais une personne assez desintéressée pour lui passer les desagrémens du corps, trouvoit en lui des ressources capables de l'en dédommager. Il avoit un très bon cœur, capable

pable d'aimer fort tendrement ; d'ailleurs, son entretien étoit d'un enjouement extraordinaire, & ceux qui l'ont connu, lui rendent cette justice qu'il étoit encore plus agréable dans la conversation qu'il ne l'étoit dans ses Livres. Jamais on n'a vu une imagination plus vive que la sienne, & elle lui présentoit tous les objets par la face la plus riante.

Mille gens se sont figuré que Scarron étoit véritablement un cul-de-jatte, tel que nous en voyons dans les Places publiques, & à la porte des Eglises. Ils ont pris trop littéralement ce mot, qu'il employe en parlant de soi-même burlesquement dans ses Poësies, & dont ses ennemis se sont quelquefois servis comme d'une injure très humiliante. On a poussé la chose si loin qu'il y a eu des Portraits de Scarron, où il étoit représenté de face ayant les jambes rangées autour d'une jatte de bois dans laquelle le bas de son corps étoit enchâssé ; ou même sans cuisses absolument. Le tout étoit posé sur une table. Au dessus de sa tête étoit une ficelle à laquelle pendoit à plomb un bonnet qu'il ôtoit en baissant la tête, & qu'il se remet-

toit

toit en se plaçant perpendiculairement deffous, & le laiffant retomber par le moyen de la ficelle, qui étoit paffée dans une poulie. Il n'a pas lui-même ignoré ces plaifanteries, & il s'en eft diverti le premier dans le Portrait qu'il a fait de lui-même.

Ce qu'il y a de véritable, c'est que Scarron n'étoit mendiant que de la maniere dont le font la plupart des Poëtes, dont la destinée eft presque toujours d'être raffafiés de gloire & affamés d'argent. La plupart pourroient mettre fur leur porte cette Infcription: L'HÔTEL DE L'IMPERCUNIOSITE'. Scarron ne mendoit qu'en follicitant des graces, & en dressant des embuches à la liberalité des Grands par ses Dédicaces & par ses Vers; & cette maniere de mendier n'a rien qui le deshonne. Il étoit toujours très propre en habits. Il a eu soin de marquer qu'il étoit en Justaucorps de velours noir lorsqu'il alla voir la Foire Saint Germain. Il étoit logé fort proprement. L'ameublement de sa chambre étoit d'un damas jaune, & pouvoit valoir environ cinq à six mille livres. Sa Table étoit bonne, il aimoit naturelle-  
ment

ment la bonne chere, & on voit en plusieurs endroits de ses Ecrits, que dans le tems même qu'il étoit garçon, il se faisoit chez lui de jolis soupers, où l'on se divertissoit parfaitement bien. Les gens de qualité qui étoient charmés de s'y trouver, à cause de la joye qui y dominoit, avoient soin sans doute qu'ils ne fussent pas tout à fait aux dépens de l'hôte. Ainsi Scarron menoit une vie bien differente de celle que pourroient croire ceux qui jugeroient de son état, par les plaisanteries qu'il fait lui-même de sa pauvreté

Son Mariage avec une jeune personne belle, bien faite, & très spirituelle, n'épouvanta point les compagnies. Elles étoient aussi nombreuses qu'auparavant. Madame Scarron ne fut pas inutilement dans une maison qui étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus poli à la Cour, & de tous les Beaux-Esprits de Paris. Avec les excellentes dispositions qu'elle avoit, elle profita admirablement d'une telle école, & devint une personne très accomplie. C'est ainsi que, sans y penser, elle jettoit les fondemens de cette fortune éclatante, où elle



66 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,

elle s'éleva avec le tems. A mesure qu'elle se perfectionnoit ainsi le goût, elle acquit insensiblement une espee de jurisdiction sur les Ouvrages de son mari. Elle lui donna souvent de très bons avis, & il se trouva parfaitement bien de les suivre. Aussi ce qu'il a fait depuis son Mariage, est-il plus correct & plus aimable que ce qui avoit été composé avant cette époque. Cela se remarque dans la seconde Partie du Roman comique, dans les derniers Livres de son Virgile Travesti, dans Leandre & Hero, & autres Ouvrages postérieurs à l'année 1650.

Scarron ne se bornoit pas aux objets dont il étoit environné. Il fit quelque chose pour GUILLAUME de NASSAU Prince d'ORANGE, qui lui envoya un présent. La reconnaissance du Poëte se signala aussi-tôt par une ODE qu'il envoya à ce Prince. Il y touche la liberalité du Cardinal de *Richelieu* pour les Gens de Lettres, & y ajoute un Eloge du Chancelier *Seguier* qui leur faisoit aussi du bien : il appuye beaucoup sur l'avidité des Poëtes, qui offrent par-tout leurs Dédicaces ; & cependant, comme



me je l'ai remarqué ailleurs, il étoit lui-même du nombre de ces Beaux-Esprits intéressés. Cette Ode porte sa date avec elle, elle est écrite huit ans après la mort du Cardinal de Richelieu, c'est-à-dire, en 1650. Le Prince d'Orange mourut la même année, & sa mort fut célébrée par une autre Ode. Cela donna lieu à l'Auteur de dire qu'il étoit un véritable *porte-malheur*. Voici comment il en parle dans une Lettre à Mr. de *Villarceaux*.

„ Il en a autrefois couté la vie à feu  
 „ Armentieres, & depuis peu au pau-  
 „ vre d'Aucourt, sans vous parler de  
 „ beaucoup d'autres . . . que la mort  
 „ n'a pris de trop bonne heure, qu'à  
 „ cause qu'ils s'étoient trop hâtés de  
 „ m'aimer. . . . Le Cardinal de Ri-  
 „ chelieu est mort un mois après que  
 „ j'en ai été connu, & que je fus as-  
 „ sez heureux pour lui plaire. Le  
 „ Prince d'Orange n'eut pas plutôt  
 „ envie de me régaler, qu'il eut la  
 „ petite-verole dont il est mort. Le  
 „ Président de Mesmes ne la fit pas  
 „ longue depuis qu'il m'eut visité,  
 „ dans un troisième étage. Enfin  
 „ mon amitié est un coup si sûr pour  
 „ nuire & promptement, que je ne  
 „ com-

68 HISTOIRE DE MR. SCARRON,

„ comprends pas comment le nou-  
„ veau Cardinal de Retz s'est fait tel  
„ contre vent & marée, dans un temps  
„ qu'il faisoit croire à tout le mon-  
„ de qu'il avoit quelque estime pour  
„ moi.

C'est dommage qu'en imprimant les LETTRES de Scarron, on ait eu si peu d'égard aux dates, soit que l'Editeur les ait négligées, soit que l'Auteur eût manqué lui-même à dater. On y apprend bien des incidens de sa vie que l'on ne fait comment ranger, faute d'en savoir le temps au juste. La date guideroit; mais souvent elle y manque entierement, ou bien en partie; & même entre celles qui paroissent datées, il y a de fausses dates.

Scarron s'occupoit toujours de quelque nouveau sujet. Le Cardinal de Richelieu lui avoit échapé, il rabattit sur la Duchesse d'Aiguillon, sa niece, qui avoit hérité de la générosité & des grands biens de ce Ministre. Elle eut de Scarron une ODE, qui est une des meilleures choses qu'il ait faites. J'ignore si elle la gratifia de quelque présent. Il l'avoit vue, & avoit eu un entretien avec elle. Elle ne trouva

trouva pas bon que Scarron l'eût canonisée dans ses Vers: il écrivit là-dessus une fort jolie Lettre, où sans se dédire, il acheve l'Eloge de cette pieuse Dame.

La prise de Tortose, par le Maréchal de Schomberg le 12 Mai 1648, avoit fourni la matiere d'une ODE. Ce Seigneur épousa quelque temps après Mademoiselle de Hautefort, la généreuse & constante amie de notre Poëte. Sa Muse se réveilla en cette occasion: il lui fit un Epithalame burlesque, qui fut accompagné d'un MADRIGAL de félicitation pour l'Epoux, & d'une Chançon intitulée, le CHOEUR DES MUSES.

On s'étonnera sans doute que je sois venu si loin, sans avoir encore parlé du VIRGILE TRAVESTI. En effet cet Ouvrage est un des plus importans, & des plus célèbres de notre Auteur. Un Auteur Italien nommé *Lalli*, a eu autrefois la même idée de mettre l'Eneïde en Burlesque; mais c'est tout ce que ces deux Ouvrages ont ensemble de commun. Il se peut faire que quelqu'un ayant dit chez Scarron, qu'il y avoit en Italien un Ouvrage de cette nature, ce-  
la

70 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
la lui ait fait naitre la pensée de mas-  
quer ainsi son Virgile , & de s'en faire  
un petit revenu pour l'année 1648.  
Son but étoit d'en donner un Livre  
tous les mois. L'entreprise n'étoit  
pas trop forte pour un homme qui  
faisoit seul en trois semaines une Co-  
médie de cinq Actes ; car le JODELET,  
ou le MAITRE-VALET , ne lui  
couta pas davantage , comme il le dit  
lui-même dans son *Epitre* au Com-  
mandeur de Souvré , à qui cette Co-  
médie est dédiée.

Comme il ajoutoit d'abord une Dé-  
dicace à chaque Livre , son Eneïde  
burlesque lui auroit valu une grosse  
somme , s'il eût pu tenir parole. Ce-  
la alla d'abord assez bien. Le premier  
Livre fut dédié à la Reine , & le se-  
cond au Chancelier Seguier : il comp-  
toit alors dix ans de maladie , & cinq  
de procès. Le troisieme est adressé  
au Président de Mesmes , & le quatri-  
me , à Monsieur & à Madame de  
Schomberg. Il leur dit que c'est le  
second Livre , qu'il ait dédié à deux  
personnes à la fois. Cette *Epitre* ai-  
de à déterminer le temps du maria-  
ge de ce Maréchal avec Mademoiselle  
de Hautefort , qui ne se fit qu'après  
la



la prise de Tortose. Cette prise est du mois de Mai 1648, comme je l'ai déjà dit: ce mariage se fit au retour de la Campagne, puisqu'ils étoient mariés, lorsque Scarron leur dédia son IV. Livre. L'autre Epitre dont il parle est celle de la Relation du combat des Parques, & des Poëtes, sur la mort de Voiture. Elle est adressée à Mrs Ménage & Sarrazin, Sarrazin & Ménage; car, par un ménagement burlesque, il leur donne alternativement la place d'honneur; or cette Relation est de 1648, & fut faite entre le mois de Mai que mourut Voiture, & le mariage de Mr. de Schomberg. Le cinquième Livre lui fournit occasion de cultiver l'amitié qui avoit été entre Mr. *Des-Landes-Payen* & son Pere. Il lui avoit déjà adressé une de ses Epitres dans ce dessein. L'Epitre du VI. Livre est singulière. La Comtesse de Fiesque lui avoit promis un petit chien. Il lui avoit adressé une jolie Epitre en vers burlesques pour le lui demander; de son côté il lui avoit promis la Dédicace d'un Livre de Virgile. Elle consiste uniquement à lui dire qu'il n'a pas eu le petit chien, & que voilà la

Dé-



Dédicace promise ; cinq petites lignes font toute l'affaire. Le septième est dédié au Duc de Roquelaure. Il venoit d'être fait Duc, son Brevet est du mois de Juin 1652. On voit par-là que Scarron n'avoit pas tenu la promesse qu'il avoit faite à la Reine, d'achever l'Eneide en un an, puisque cinq ans après il n'en étoit qu'au septième Livre : ses distractions en furent cause. Il commença le huitième Livre, & interrompit ce travail pour s'occuper à des Pièces de Théâtre.

Le grand succès de son Jodelet étoit une merveilleuse amorce pour lui. Les Comédiens du Marais, qui s'en étoient bien trouvés, lui demandoient avec empressement de nouveaux Ouvrages. Ils lui coutoient peu ; il en tiroit de bonnes sommes ; il se divertissoit à les faire : falloit-il d'autres raisons pour le faire pancher vers ce travail ? D'ailleurs je crois apercevoir un motif particulier dans l'abandon qu'il fit de Virgile. Il ne trouvoit pas si bien son compte dans les six derniers Livres que dans les autres ; ils sont moins intéressans à certains égards : aussi y a-t-il mille Lecteurs, qui savent presque par cœur les plus beaux traits

traits des six premiers Livres , contre cinquante qui ayent lu entierement & de suite les six derniers. Je parle de Virgile même , indépendamment des Traducteurs. Scarron avoit fait comme les autres: la dernière Partie de l'Eneïde étoit un país neuf pour lui , & lui coutoit plus à défricher que celle avec qui il s'étoit familiarisé dès l'enfance. Ce fut vraisemblablement ce qui , joint aux autres raisons que j'ai dites, le dégoûta de ce travail qui est demeuré imparfait. Il a mieux aimé quitter le Lecteur sur la bonne bouche, que de se donner la peine qu'il eût fallu prendre pour lui plaire également jusqu'au bout.

Don Japhet d'Armenie parut en 1653 ; & deux ans après on joua au théâtre du Marais l'Écolier de Salamance, ou les Généreux Ennemis, Comédie de Scarron. On a déjà vû que Scarron aimoit à lire à ses amis ses Ouvrages, à mesure qu'il les composoit, & qu'il appelloit cela *essayer* ses Livres. Entre les personnes qui le voyoient familièrement , étoit l'Abbé de Boisrobert. Quiconque a

74 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
lu l'Histoire de l'Académie Française  
par Pellisson, ne peut ignorer quel  
étoit le grand crédit de cet homme-là,  
auprès du Cardinal de Richelieu.  
Scarron qui avoit besoin de ce Minis-  
tre, fut charmé alors de faire con-  
noissance avec Boisrobert son Favori.  
Il cultiva son amitié après la mort du  
Ministre, & lors que le premier Li-  
vre du Virgile Traveiti parut en 1648,  
c'est-à-dire, six ans après cette épo-  
que, Boisrobert fut un des Panégy-  
ristes de Scarron, & ses Vers sont à la  
tête de l'Ouvrage de ce tems-là. Mais  
en 1655, ils se trouverent malheureu-  
sement en concurrence, soit que le  
hazard l'eût ménagée, soit qu'il y eût  
eu entre eux de l'émulation. Le mê-  
me sujet se trouva traité en même  
temps par Scarron, par Boisrobert &  
par Thomas Corneille. Il arriva alors  
ce qui est inévitable dans ces fortes  
d'occasions. Chacun a ses amis & ses  
partisans, qui font des brigues & des  
cabales en faveur de la Piece qu'ils  
sont résolus d'appuyer, & c'est tou-  
jours aux dépens des Auteurs & des  
Ouvrages qu'ils regardent comme un  
obstacle à la gloire & au triomphe de  
l'ami

l'ami qu'ils protegent. Boisrobert ne pouvoit oublier qu'il avoit été un des cinq Illustres du théâtre sous Richelieu. Il avoit long-tems figuré avec Rotrou & le grand Corneille, & regardoit Scarron comme un intrus dans le Dramatique. La rivalité détruit l'affection. Il parla de la Piece de Scarron peu obligeamment. Scarron qui lui avoit lu sa Piece comme aux autres, ne put lui pardonner cette conduite. Il conçut pour lui une haine, dont il donne une preuve bien sanglante dans une de ses Lettres à Marigni.

Ce fut en 1651 & 52, que se fit le déchainement général de tous les Beaux-Esprits de Paris contre le Pédant Montmort. Ménage avoit en quelque façon sonné le tocsin contre lui. Tous les amis de Ménage furent invités à donner un coup de dent à ce fameux Parasite. Ménage le métamorphosa en perroquet dans un Poëme Latin. Sarrafin fit le Testament de Goulu, & en Latin la Satire intitulée *Bellum Parasiticum*. Mr. de Valois composa des Vers Latins. Scarron ne fut pas le dernier à fournir sa



part des Satires que l'on rassembloit pour deshonorer ce Professeur. Il fit la *Requête de Monmort* au Président; cela fut suivi d'un *Sonnet* & d'une *Epigramme* contre ce même homme, qu'il appelloit *Faimmort*, nom digne d'un Parasite méprisé par-tout.

Puisque je suis en train de parler de querelles, je mettrai ici celle qui s'émut entre les Beaux-Esprits de France à l'occasion d'un *Sonnet* de Benfferade. Ce Gentilhomme avoit fait en vers une Paraphrase sur les neuf Leçons de Job, qui se lisent dans l'Office des Morts. Cet Ouvrage fut imprimé à Paris en 1638. Entre les présens qu'il en fit, il l'envoya à une Dame, & l'accompagna d'un *Sonnet* où il insinuoit qu'il aimoit cette Dame d'un amour qu'il n'osoit déclarer. Le *Sonnet* n'est pas sans défaut; mais il a de grandes beautés. Il fut fort applaudi, & comme Benfferade étoit alors fort à la mode, on mit son *Sonnet* au dessus de tout ce qui avoit été fait en ce genre. Madame la Duchesse de Lorgueville, Sœur des Princes de Condé & de Conti, & qui a joué un si grand rôle dans les guerres de Paris,



ris, n'aimoit que les Poësies de Voiture, & soutint que le Sonnet de cet Auteur pour Uranie valoit mieux que celui de Benfferade sur Job. La Cour & la Ville se partagerent en faveur de l'un & de l'autre de ces deux Sonnets. Le Prince de Conti, frere de la Duchesse, n'osa prendre parti d'une maniere qui marquât trop combien il mettoit Benfferade au dessus de Voiture à cet égard. Il dit du Sonnet de ce dernier,

L'un est plus grand, plus achevé ;

& ajoute,

Mais je voudrois avoir fait l'autre.

On appelloit *Uranins* ceux qui préféroient le Sonnet pour Uranie, & *Jobelins* ceux qui donnoient leur suffrage à Benfferade. Scarron se sentit déterminé à s'associer aux derniers. Il regardoit Job comme son Patron: heureux s'il l'eût pris pour modele dans sa maniere de recevoir les maux de la main de Dieu ! *En qualité de Jobelin*, il adressa un **CARTEL DE DEFI** aux Uranins. Roche du Mai-

78 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
ne, une des filles de la Reine-Mere, à  
qui on demandoit son sentiment sur  
ces deux Sonnets, dit par un manque  
de mémoire, qu'elle se déclaroit pour  
*Tobie*. Ce mot fut relevé, & ceux  
qui ne vouloient point prendre de  
parti, l'adoptèrent. Un Bel - Esprit  
qui ne vouloit point se brouiller avec  
les Uranins, ni avec les Gobelins, é-  
tant néanmoins pressé de dire ce qu'il  
pensoit, s'en tira par une Epigram-  
me qu'il finissoit de cette maniere:

Comme Roche du Maine a dit,  
Je me déclare pour *Tobie*.

Cela passa en proverbe.

Le goût que Scarron avoit pris pour  
le Théâtre, ne l'enrichit point. Les  
sommes qu'il en tiroit se dissipoi-  
ent, soit à payer les dettes qu'il avoit con-  
tractées, soit à fournir aux besoins  
présens. C'étoit toujours à recommen-  
cer. Il s'attacha à Fouquet, Procu-  
reur-Général, qui le gratifia d'une  
Pension. Et même un jour que Scar-  
ron avoit fait connoître à Pellisson  
le pressant besoin où il étoit de re-  
mé-

médier à plusieurs affaires qui l'accabloient en même tems, Fouquet eut la générosité de l'en délivrer, en lui envoyant mille écus. Ce présent & l'Hiver de 1651, remarquable par le débordement de la Seine, procurerent au Public plusieurs Epitres que Scarron adressa à Pellisson. Mais l'an 1653 lui fut favorable. Son ami le Marquis de Mioffens fut fait Maréchal de France, sous le nom de Maréchal d'Albret. On a une Epitre chagrine adressée à ce Seigneur. Le Procureur-Général fut fait Sur-Intendant des Finances. Ce nouveau Poste le rendit plus magnifique que jamais, & Scarron en profita. L'Abbé Fouquet, frere du Surintendant, & Madame Fouquet, eurent leur part de l'encens que notre Auteur prodigua à cette Maison bienfaisante.

Madame Fouquet qui avoit beaucoup de piété & de sagesse, prit en affection Madame Scarron & la mena souvent avec elle à la campagne. Cette liaison fut très solide pour le pauvre Scarron, qui en tira des avantages essentiels. Outre sa pension dont il fut régulièrement payé, il y trouvoit

une protection puissante , qui ne lui manquoit pas au besoin. Madame de Maintenon avoit un cousin qui possédoit un Marquisat en Poitou. Il y eut un Procès au sujet de cette Terre, & la Famille de Scarron se trouva bien de l'accès qu'il avoit auprès du Procureur-Général.

Scarron s'avisa enfin de se faire un établissement solide en devenant une espece de Partisan. Ses idées pour l'Amérique n'avoient pas réussi: au lieu de faire le voyage de la Martinique, il s'étoit contenté de s'intéresser pour mille écus dans une Compagnie qui se formoit pour Cayenne, & cette entreprise avoit tourné mal. Celle-ci réussit mieux. J'entends ici l'affaire des Déchargeurs.

Aux portes de Paris, dès qu'il arrivoit des charrettes chargées de marchandises, on trouvoit une foule de soldats & d'autres gens qui les attendoient, pour se saisir du gain qu'il y avoit à les mener chez le Marchand & à décharger les marchandises. C'étoient des gens sans aveu, les filoux s'y mêloient avec les autres; il y avoit des portes où ces gens étoient  
en

en grand nombre, & d'autres où les chartiers ne trouvoient personne. Scarron entreprit de faire un Corps de gens connus & fermentés, qui seroient autorisés par le Magistrat à rendre seuls ce service aux Marchands, qui de leur côté le reconnoitroient par une gratification volontaire. Il se mit à la tête de cette nouvelle espece d'Office, & eut grand soin d'en écarter toute idée de Maltote. Cette charge qui lui couta bien des peines à faire passer à l'Hôtel de Ville, lui valut environ six mille livres de revenu. Il eut besoin de tout l'appui du Sur-Intendant son Protecteur; encore les contradictions violentes renaissoient-elles, & je crois qu'il la négocia à la fin, & s'en défit le plus avantageusement qu'il lui fut possible.

Si j'avois nommé tous les amis de Scarron, je n'aurois pas oublié Scuderi. Leur connoissance étoit faite dès l'an 1635, que parut l'Illustre Bassa. Quoique ce Livre fût de Mademoiselle de Scuderi, il avoit néanmoins été publié sous le nom de son frere l'Académicien. Scarron en parla a-



vantageusement. Scuderi lui rendit cette civilité en faisant des vers pour mettre à la tête du Virgile Travesti. C'étoit alors la mode que quand un Auteur publioit un nouvel Ouvrage, les amis à qui il l'avoit lû en manuscrit, lui adressoient quelques Vers à sa louange, ce qui étoit une recommandation dans les formes; surtout quand les Auteurs de ces Vers étoient d'ailleurs des personnes connues & estimées du Public. Scarron lui-même avoit rendu ce bon office à *Maitre Adam*, Menuisier de Nevers, à *Mainard*, à *Beis*, & à quelques autres Auteurs.

Un des plus constans amis de Scarron fut Sarrazin, à qui entre autres il adressa deux Epitres, dont une est en Vers de trois syllabes. Dans toutes les deux, il se plaint de ce qu'il ne le voit que rarement. Mais les deux intimes étoient Ménage & Pellisson. Lors que la Reine de Suede Christine vint à Paris en 1656, elle vit tous les Gens-de-Lettres qui avoient alors quelque réputation. Ménage avoit beaucoup d'accès auprès d'elle. Scarron ne fut pas oublié. Ménage

nage fit pour cette Princesse une *Eglogue*, intitulée *Christine*, qu'il regardoit avec une complaisance extrême comme un de ses meilleurs Ouvrages. Il la citoit avec une vanité qui déplut à ceux qui ne l'aimoient pas.

Ménage exclus de l'Académie Française à cause de sa *Requête des Dictionnaires*, tenoit chez lui tous les mercredis une Assemblée de Gens-de-Lettres, qu'il appelloit sa *Mercuriale*. Entre ceux qui y alloient étoit Gilles Boileau, fils du Greffier, & frere aîné de Boileau Despréaux. Toute cette famille avoit un penchant invincible pour la Satire. Ce jeune Avocat faisoit quelquefois des Vers, mais son style n'étoit pas encore formé. On voit dans ses premiers Ouvrages un abus de l'Hyperbole & des autres figures qui plaisent tant à ceux qui commencent à composer. C'étoit pourtant dès-lors le commencement d'un grand Poète. On a de lui une Traduction du IV. Livre de l'Eneïde en Vers François, qui lui fit beaucoup d'honneur. La Cour en fut charmée, & s'il eût achevé tout le

84 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
Poëme de Virgile sur ce ton-là , Se-  
grais auroit pu se passer de faire sa  
Traduction. On sent bien que c'est  
l'ouvrage d'un jeune homme , qui au-  
roit pu perfectionner cet ouvrage ;  
mais il ne vécut pas assez pour lui  
donner la dernière main. Cependant  
cette traduction attache plus son Lec-  
teur que celle de Segrais qui est bien  
plus travaillée. Segrais imita plus  
la versification de Malherbe ; mais  
Boileau attrape mieux la versification  
des bons Poëtes , qui l'ont suivi. Pour  
achever en peu de mots ce que je  
pense de lui , c'étoit un homme à  
approcher un jour de la perfection ,  
s'il eût vécu plus long-temps ; mais  
il mourut en 1669 , n'étant âgé que  
de 38 ans. Il n'avoit que 25 ans  
lorsque la Reine de Suede vint à  
Paris. Il apporta un jour chez Mé-  
nage une piece de vers de sa façon.  
Ménage en fit une critique qui mor-  
tifie l'amour - propre du jeune hom-  
me. Ménage étoit dans le fond un  
fort bon homme , fort savant , ami  
zélé & cordial. Mais il falloit lui  
passer un certain air de vanité , qui  
ne le quittoit presque point , & qu'il  
avoit

avoit contracté dans le commerce des Grands chez qui il avoit beaucoup d'accès, & dans le commerce des Gens-de-Lettres avec qui il entretenoit un trafic d'éloges & d'érudition.

Le jeune Avocat avoit remarqué en lui une affectation à faire sentir sa supériorité en fait de vers, & il n'étoit pas fort disposé à la reconnoître. Après tout, Ménage n'étoit qu'un Poète médiocre. Boileau reconnoissoit déjà en soi-même, les semences de ce beau feu qui domine dans quelques-uns des Ouvrages qu'il composa ensuite. Il secoua le joug d'un maître auquel il ne se croyoit pas inférieur, & pour lui faire voir qu'il étoit plus aisé de critiquer un Ouvrage que d'en composer un meilleur, il examina à la rigueur la Piece favorite de Ménage, je veux dire son Eglogue intitulée CHRISTINE, & endrapa l'Auteur sans aucun ménagement. Cet examen est intitulé, AVIS A M É N A G E.

Cette brochure fit un schisme sur le Parnasse. Ceux qui n'aimoient point l'Auteur de l'Eglogue penserent comme les indifferens, & jugerent que

86 HISTOIRE DE MR. SCARRON,  
l'*Avis* découvroit avec beaucoup de  
justesse les endroits foibles d'un  
Ouvrage qui étoit regardé par son  
Auteur comme un Chef-d'œuvre.  
Mais les amis de Ménage s'unirent  
contre un jeune inconnu qui s'élevoit  
contre un homme à qui les Savans  
en *ius* de tout Pays, donnoient des  
louanges infinies. Pellisson & Scarron  
prirent aisément parti contre Boileau  
qu'ils ne connoissoient point. Ce qui  
augmenta les allarmes de la Cabale, ce  
fut la hardiesse qu'eut le jeune hom-  
me de briguer à l'Académie Françoise  
la place de Mr. de Montigni, E-  
vêque de Laon, qui venoit de mou-  
rir. Ménage ami de Scarron & de  
Mademoiselle de Scuderi, qui avoient  
un extrême ascendant sur Pellisson,  
fit si bien par leurs instances que cet  
Académicien engagea tout ce qu'il  
avoit de partisans dans l'Académie  
Françoise, pour traverser cette re-  
ception. On voit dans l'Histoire de  
l'Académie les brigues qui furent fai-  
tes contre lui, malgré lesquelles il  
demeura paisible possesseur de sa pla-  
ce d'Académicien. Mademoiselle de  
Scuderi & Scarron ne se firent point  
d'hon-



d'honneur en commettant ainsi Pellifon, qui, malgré le schisme qu'il forma dans l'Académie Française, eut néanmoins le démenti.

Gilles Boileau, Académicien & triomphant, ne pardonna pas aisément à Scarron la part qu'il avoit eue dans les traverses qu'on lui avoit suscitées. Il s'en vengea par quelques Epigrammes, dont une effleuroit en quelque sorte l'honneur de Madame Scarron. Il y suppose que Scarron ne doit qu'aux charmes de sa femme les bonnes compagnies qui viennent chez lui. C'est le seul Auteur que je sache qui ait osé parler sur ce ton-là. Avant lui, ni après lui, il ne s'est trouvé personne en France, qui ait eu le moindre soupçon sur la conduite de cette Dame.

Il est vrai que quand on la vit appariée à un mari si peu capable de plaire à une jeune personne, entre les personnes de la Cour qui fréquentoient sa maison, il s'en trouva qui compterent beaucoup sur le dégoût que devoit lui donner la maladie continuelle de Scarron. Ils firent leurs offres, & les accompagnèrent de  
tout

tout ce qu'il y a de plus séduisant  
 pour un jeune cœur. Mais la vertu  
 de la Dame fut un écueil où tous é-  
 chouèrent également. Sorbiere qui  
 ne passe pas pour le moins médi-  
 fant Auteur de son siècle, & qui,  
 ce qui est à remarquer, mourut a-  
 vant l'élevation de Madame Scarron,  
 en parle ainsi : „ L'histoire du Ma-  
 „ riage de Scarron ne seroit pas le plus  
 „ sombre endroit de sa vie. Cette  
 „ belle personne de l'âge de seize  
 „ ans qu'il se choisit, plutôt pour se  
 „ recréer la vûë & pour s'entrete-  
 „ nir avec elle lors qu'il demeure-  
 „ roit seul, que pour aucun usage  
 „ auquel il pût l'appliquer, en seroit  
 „ le principal ornement. L'indispo-  
 „ sition de son mari, mais sur-tout  
 „ la beauté, la jeunesse, & l'esprit  
 „ galant de cette Dame, n'ont fait au-  
 „ cun tort à sa vertu ; & quoique  
 „ les personnes qui soupiroient pour  
 „ elle, fussent des plus riches du  
 „ Royaume, & de la plus haute  
 „ qualité, elle a mérité l'estime gé-  
 „ nérale de tout le monde par la  
 „ sagesse de sa conduite ; & on lui  
 „ doit même cette justice, qu'elle s'est  
 „ piquée

» piquée d'une belle amitié conjuga-  
 » le, fans en pratiquer les principales  
 » actions.

Voilà un témoignage que les gens de bien préféreront fans répugnance, à ces infames libelles que de malhonnêtes gens ont répandu dans le monde, en haine de Louis le Grand, pour noircir les premières années d'une Dame au mérite & à la vertu de laquelle ce Monarque avoit rendu justice. Il est glorieux à sa mémoire de n'avoir été attaquée que par des gens fans mœurs, qui ne la connoissoient que par les fausses idées que leur haine s'en étoit forgée. Le seul Gilles Boileau, comme j'ai dit, lâcha une raillerie indiscrete contre Scarron, où l'honneur de sa femme étoit insulté: tant de gens du premier rang lui firent connoître son injustice, qu'il la répara en quelque sorte par un Madrigal fort obligeant pour la Dame, & fort peu pour le mari: celui-ci s'en vangea par QUATORZE EPIGRAMMES, qu'il joignit à une longue Lettre adressée à Mr. Fouquet, de laquelle il parle dans une autre Lettre. Cette dernière se trouvoit déjà dans ses Oeuvres; mais  
 celle

90 HISTOIRE DE MR. SCARRON ,  
celle où sont les Epigrammes n'y  
avoit jamais été inferée, & elle se  
trouve dans cette Edition.

Je ne fai par la faute de qui il est  
arrivé que dans le *Segresiana*, on par-  
le toujours avec mépris des deux freres  
Boileau. Je ne trouve point étrange  
que Segrais ait parlé peu obligeam-  
ment de l'ainé, qui l'avoit prévenu  
dans la Traduction de l'Eneïde, &  
qui avoit été brouillé avec Scarron.  
Mais le cadet lui avoit rendu à lui-  
même tant de justice, par rapport à  
ses Eglogues, qu'il pouvoit bien lui  
en savoir un peu de gré. Quoi qu'il  
en soit, la querelle que je viens de  
rapporter se passa partie en 1659, &  
1660. Le Boileau dont il y est ques-  
tion, s'appelloit *Boileau du Manton*, se-  
lon le *Segresiana*; il fut Payeur des  
rentes de l'hôtel de ville de Paris: de-  
là vient que quelques-uns l'appelloient  
*Boileau le Rentier*, pour le distinguer  
de ses freres. Il acheta ensuite la  
charge de Controlleur de l'Argenterie  
du Roi, ce qui lui fit donner par quel-  
ques-uns le surnom de *Boileau l'Ar-  
gentier*.

Les infirmités de Scarron s'aug-  
men-

mentant peu à peu, il prévint qu'il ne pouvoit pas aller loin. La Cour se dispofoit alors au Voyage de Guienne pour le mariage de Louis XIV: un de fes amis qui en devoit être, alla prendre congé de lui. „ Je mourrai bien-  
 „ tôt, lui dit Scarron, je me fens bien;  
 „ le feul regret que j'aurai en mou-  
 „ rant, c'est de ne pas laiffer de bien  
 „ à ma femme qui a infiniment de  
 „ mérite, & de qui j'ai tous les fujets  
 „ imaginables de me louer.“ Sa pré-  
 diction fe trouva vraie à tous égards;  
 & fa maladie devint peu de temps  
 après fi violente, que fon corps épuifé  
 par de longues fouffrances, n'y put  
 réfifter. Il fut un jour furpris d'un  
 hoquet fi violent, que ceux qui étoient  
 auprès de lui, craignirent qu'il n'ex-  
 pirât; cependant ce fymptome dimi-  
 nua. Le fort du mal étant paffé: *Si*  
*jamais*, dit-il, *j'en reviens*, je ferai  
*une belle Satire contre le Hoquet*. Ses  
 amis s'attendoient à toute autre réso-  
 lution qu'à celle-là; mais il fut dif-  
 penfé de tenir parole, il ne revint  
 point de fa maladie, & le public a  
 perdu la Satire qu'il fe propofoit d'é-  
 crire.

Peu



Peu avant que de mourir, comme ses parens & ses domestiques étoient touchés de son état, & fondoient en larmes, il ne s'attendrit point de ce spectacle, comme mille autres feroient en pareil cas. *Mes enfans, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant pour moi, que je vous ai fait rire.* Il mourut au mois de Juin 1660, âgé d'environ cinquante ans.

Presque tout le monde s'est accordé à fixer sa mort au 14 d'Octobre; mais cette erreur qui a pu être commise d'abord imprudemment par une personne mal instruite, & copiée par les autres avec trop de confiance, est détruite par Segrais, ami de Scarron. Il dit expressément : „ Scar-  
 „ ron mourut au mois de Juin 1660,  
 „ pendant que j'étois au voyage du  
 „ Roi pour son mariage, & je n'en  
 „ avois rien su. La première chose  
 „ que je fis à mon retour, ce fut de  
 „ l'aller voir; mais quand j'arrivai  
 „ devant sa porte, je vis qu'on em-  
 „ portoit de chez lui la chaise sur  
 „ laquelle il étoit toujours assis, que  
 „ l'on venoit de vendre à son Inven-  
 „ taire. Cette chaise étoit à bras,  
 „ avec

„ avec d'autres bras de fer qui se ti-  
 „ roient en avant pour mettre de-  
 „ vant lui une table, sur laquelle il  
 „ écrivoit & mangeoit.“ Ce détail  
 s'accorde avec la date du mois de  
 Juin. Segrais arriva à Paris au plus  
 tard avec la Cour, qui revint de ce  
 voyage à fort petites journées, & qui  
 s'arrêta même quelque temps à Vin-  
 cennes, afin de donner le temps de  
 faire tous les préparatifs pour l'En-  
 trée de la Reine. Or cette Entrée se  
 fit le 26 d'Août. Segrais qui, au-lieu  
 d'aller à Vincennes, étoit venu directe-  
 ment à Paris, y arriva en Juillet, ou  
 tout au plus tard au commencement  
 d'Août. Si Scarron n'étoit mort que  
 le 14 d'Octobre, il l'eût trouvé encore  
 vivant à son retour. Il le trouva  
 mort, & ses meubles déjà vendus: il  
 devoit donc être mort au mois de  
 Juin.

Voilà les détails que j'ai recueillis  
 dans les Ouvrages de Scarron, & dans  
 ceux des personnes qui l'ont fréquen-  
 té. J'aurois pu grossir son histoire;  
 mais j'ai cru que ce que j'en ai dit, suf-  
 firoit pour le faire connoître à ceux  
 qui liront son Livre. Cependant,  
 comme

comme mes Lecteurs ne favent pas tous également quelle fut la destinée de sa veuve, & comment elle arriva à la plus haute & à la plus constante faveur qui fut jamais, je ne puis me dispenser d'ajouter ici quelque chose pour leur satisfaction.

Françoise d'Aubigné, veuve de Paul Scarron, tomboit dans un triste état par la mort de son mari. Le peu de bien qu'il avoit, retournoit à ses héritiers. Les Loix de France ne permettent pas, comme ailleurs, à un mari d'avantager à sa volonté une femme qu'il aime très tendrement. Les compagnies qui avoient été toujours nombreuses chez lui, & qui donnoient occasion à de secretes reffources, ne pouvoient se continuer chez une jeune veuve, qui étoit aussi vertueuse que belle. Cependant ces mêmes amis ne l'abandonnerent point: ils entretenrent la Reine de la mort de Scarron, & lui dirent qu'à la vérité il s'étoit rendu indigne de la pension que Sa Majesté lui faisoit; mais qu'il laissoit une femme sans aucun bien; une jeune femme fort belle, vertueuse, de beaucoup d'esprit, que la pauvreté

vreté pourroit peut-être réduire à de grandes extrémités. Ils ajoutèrent que Sa Majesté ne pourroit pas faire une plus grande charité que de rétablir, pour la veuve, la pension qu'elle avoit ôtée au mari. La Reine demanda aussitôt de combien étoit la pension. Elle n'avoit été que de cinq cens écus ; mais un des Courtisans ayant d'abord pris la parole, dit qu'elle étoit de deux mille livres. La Reine eut la générosité d'ordonner sur le champ le rétablissement de la pension sur le pied de deux mille livres, & d'ordonner qu'on lui en portât le premier paiement. Avec ce secours Madame Scarron se retira chez les Hospitalières de la Place Royale. Madame de Thiange la retira ensuite auprès d'elle, & ce fut par son moyen qu'elle fut connue de Madame de Montespan, qui lui confia l'éducation des enfans qu'elle avoit eus de Sa Majesté. Ce poste lui donna occasion d'être remarquée par Louis XIV, qui gouta son esprit, & son mérite. L'estime qu'il conçut pour elle fut si solide, qu'elle l'a conservée jusqu'à la mort de ce Monarque. C'est elle que la  
France

96 HISTOIRE DE MR. SCARRON.

France a long-temps admirée , sous le nom de *Marquise de Maintenon* ; titre modeste qu'elle préféra à d'autres plus éclatans, que Louis XIV lui auroit accordés avec plaisir , pour peu qu'elle eût temoigné les souhaiter.





**DISCOURS**  
**SUR LE**  
**STYLE BURLESQUE**  
**EN GENERAL,**  
**ET SUR CELUI**  
**DE MR. SCARRON**  
**EN PARTICULIER.**

DISCOURS

DE

STYLIS BURLESQUM

ET


ALIBI

DE MR. SCARRON

ET



DISCOURS  
 SUR LE  
 STYLE BURLESQUE  
 EN GENERAL,  
 ET SUR CELUI  
 DE MR. SCARRON  
 EN PARTICULIER.


 Quoique le mot de *Burles-*  
*que* ne soit pas plus ancien  
 dans notre Langue, que  
 les Ouvrages de Sarrazin  
 qui a osé s'en servir le premier, il  
 faut avouer que la chose qu'il signifie  
 est beaucoup plus ancienne que lui ;  
 quoique les Grecs & les Latins de  
 l'ancienne Rome n'ayent point con-

nu ce que nous appellons aujourd'hui proprement le Style burlesque.

Mon dessein est de faire voir l'origine, & la signification de ce mot; les différentes sortes de Burlesque, & en quoi celui de Scarron differe de celui des autres: & par-là j'aurai fait connoître pourquoi ses Ouvrages se soutiennent après la chute de tant d'Auteurs Burlesques ses contemporains, ou ses successeurs. Cette recherche n'est pas fort importante, à la vérité; aussi n'en prétens-je pas une grande reconnoissance de la part du Public. Je ne laisserai pas d'y placer des détails qui sont essentiels à l'histoire de la Poësie Française.

Le mot de BURLESQUE vient de l'Italien BURLA, qui est lui-même emprunté de la Langue Castillane, dans laquelle il veut dire un *badinage*, une *malice*, quelque chose de *risible*. On appelle en Espagnol *Burladores* ces jets-d'eau cachés qui mouillent tout à coup ceux qui ne s'y attendent point. Du mot *Burla* que les Italiens ont adopté, & qui signifie chez eux une *plaisanterie*, ils ont fait *Burlesco*, *plaisant*; & *Burlare*, *plaisanter*. *Tal si burla, che si confessa*, disent les Académi-

démiciens de la Crusca, c'est-à-dire, *Tel plaisant, qui ne laisse pas de dire la vérité.* Ce mot *Burla* signifie aussi ces petites Comédies que l'on représente après une Tragédie, & que l'on appelle *Farces*; & comme ces sortes de Pièces sont écrites en un style très éloigné de l'élocution noble & sérieuse de la Tragédie, & que les façons de parler les plus comiques, & même les plus grotesques y sont reçues, de-là vient qu'on a appelé *Style Burlesque* celui qui convient proprement aux Farces.

Ce mot étoit encore nouveau un peu avant le milieu du Siècle passé, c'est-à-dire entre les années 1640 & 1650. Ce n'est pas que le Style Burlesque, à prendre ce mot dans un sens un peu étendu, ne fût usité avant Scarron. St. Amant a composé une partie de ses vers, dans un goût approchant de celui-là. Il s'étoit appliqué à recueillir ces façons de parler: on voit même dans l'Histoire de l'Académie Française, par Pellisson, que quand il y fut résolu que chaque Académicien harangueroit à son tour,

„ St. Amant demanda & obtint d'en  
 „ être exempt, à la charge qu'il fe-



„ roit, comme il s'y étoit offert lui-  
 „ même, la partie comique du Dic-  
 „ tionnaire, & qu'il recueillerait les  
 „ termes *Grotesques*, c'est-à-dire,  
 „ comme nous parlerions aujourd'hui,  
 „ *Burlesques*. Mais ce mot de *Bur-*  
 „ *lesque*, qui étoit depuis long-temps  
 „ en Italie, n'avoit pas encore passé  
 „ les monts.“ Ces paroles de Pellif-  
 son font voir que le mot de *Burlesque*  
 n'étoit pas encore en usage au mois de  
 Decembre 1637, lorsque St. Amant  
 obtint ce qu'il demandoit. Ce que  
 l'on a appelé depuis *Burlesque*, s'ap-  
 pelloit alors *Comique* ou *Grotesque*.  
 Pellisson ajoute: „ Mr. Ménage re-  
 „ marque fort bien en ses Origines,  
 „ qu'il fut premierement employé  
 „ par Mr. Sarrazin, long-temps a-  
 „ près.“

Que Sarrazin ait employé ce mot  
 le premier, en quelque Ouvrage qui  
 est devenu public, à la bonne heure.  
 Scarron conservera toujours l'honneur  
 d'avoir fait connoître la chose même.  
 Ils étoient amis, comme il paroît par  
 les deux Epitres de Scarron adressées  
 à Sarrazin; & le mot de *Burlesque*  
 pourroit bien être né chez Scarron,  
 & avoir été en usage dans les conver-  
 sations,

fations, quelque temps avant que d'être risqué par l'impression.

Avant Scarron il y avoit un *style familier, enjoué, & vraiment comique*, dont les Beaux-Esprits de ce temps-là s'étoient servis dans quelques Poësies. On a un badinage élégant de ce genre dans plusieurs Epitres de Marot, de Boisrobert &c.; mais ce n'est point là le Burlesque. St. Amant secouant le joug avoit donné dans un badinage plus facile à exécuter, en admettant les phrases populaires, les expressions triviales dans des vers uniquement consacrés à la débauche. Ce n'étoit point encore là le vrai Burlesque, tel que Scarron nous la montré. Mr. de la Momnoye a donné le nom de *style niais*, à celui de la chanson de Mr. de la Palisse. J'appellerois volontiers *style grivois*, le style de St. Amant. Ses Saillies & le tour qu'il leur a donné sentent plus le corps de garde, que les bonnes compagnies.

La maniere de Scarron est originale; il n'a point eu de modèle, à qui il se soit efforcé de ressembler; mais il a été lui-même le modèle de ceux qui ont tâché inutilement de l'imiter,

& qui ont, pour ainsi dire, deshonoré le Burlesque par le mauvais usage qu'ils en ont fait. De même qu'on a donné le nom de *Marotique* au style qui étoit propre à Marot, il y auroit eu de la justice à inventer un nouveau nom en faveur du Burlesque de Scarron, pour le distinguer de celui de ses ridicules imitateurs.

Dès que les Ouvrages de Scarron se répandirent dans le public, le François toujours avide de la nouveauté, sur-tout de ce qui inspire la joye, les reçut avec un empressement prodigieux. Ils furent bientôt à la mode, & Paris ne manqua point d'Auteurs qui remarquant la grande vogue que ce genre de plaisanterie avoit acquise en peu de temps, crurent que rien n'étoit plus aisé que l'imitation. Scarron ne tarda gueres à avoir une multitude de Rivaux de tous étages.

Durant la guerre de Paris, le déchainement général du peuple contre le Ministère n'éclata pas seulement par les barricades : les Satires ne furent point épargnées au Ministre, & comme on vouloit le tourner en ridicule, le Burlesque parut commode pour ce dessein. Tout se traitoit en

ce

ce style, selon la remarque d'un Auteur de ce temps-là. On n'étoit pas fondé en raison; mais on rioit & on se consoloit ainsi des malheurs de la patrie. Ainsi Scarron, sans le vouloir, fut la cause occasionnelle d'un déluge de vers burlesques, dont la France fut inondée. La plupart de ces Ouvrages ne devoient leur réputation qu'à la haine que l'on portoit au Cardinal Ministre: n'importe; ils se soutenoient quelque temps, & même encore aujourd'hui, il y a des Bibliothèques, où l'on en conserve d'amples recueils, plutôt par rapport à l'Histoire, que par aucune autre considération. Les noms de la plupart des Auteurs de ces obscures productions, sont aussi ignorés aujourd'hui que s'ils n'avoient jamais écrit.

L'Auteur d'une Lettre inserée dans un des Journaux de Hollande, dit au sujet des imitateurs de Scarron: „ Nos  
 „ François sont un peu Moutonniers.  
 „ Pareils aux Ouailles de Dindenaut,  
 „ ils se suivent & passent par où le  
 „ premier a passé. Lors que le P.  
 „ Dubosc, Cordelier, eut donné au  
 „ public son Livre de l'*Honnête Fem-*  
 „ *me*, on vit bien-tôt paroître  
 „ l'*Hoi-*



„ l'*Honnête Garçon*, l'*Honnête Fille*. Un  
 „ Ecrivain s'avisa d'intituler *Délices*  
 „ la description d'un Pays : à son  
 „ exemple , on trouva des délices  
 „ par-tout, jusques dans la Suisse.  
 „ Nos Poètes avoient extrêmement  
 „ négligé l'*Ode* ; à peine en cinquante  
 „ ans tout le Parnasse François en  
 „ avoit produit assez pour faire un  
 „ petit Volume raisonnable : depuis  
 „ que les Odes de Mr. de la Motte  
 „ ont paru , il en pleut de toutes parts,  
 „ & tel qui n'a presque pas assez de  
 „ force pour achever un Madrigal,  
 „ ou un couplet de Chanson , se pi-  
 „ que de faire des Odes , & qui pis est,  
 „ des Odes Pindariques. Quand Mr.  
 „ Rousseau a eu remis à la mode  
 „ l'*Epigramme Marotique* , tout Paris  
 „ en a été assaffiné , par des gens qui  
 „ n'avoient pas assez de raison pour  
 „ connoître qu'il leur manquoit le ta-  
 „ lent de les tourner comme lui.

Il en fut de même du Burlesque ;  
 dès qu'il parut, il fut goûté. J'entens  
 ici par Burlesque une *Plaisanterie in-  
 génieuse* , telle qu'elle se trouve dans  
 les trois Ouvrages pour lesquels Bal-  
 zac demandoit grace au cas qu'il fal-  
 lût irrémisiblement que le style de  
 Marot



Marot & que le Genre Burlesque pé-  
rissent, savoir, les Aventures de  
la Souris (par Sarrazin), la Requête  
de Scarron au Cardinal (de Riche-  
lieu), & celle des Dictionnaires à l'A-  
cadémie (par Ménage): voilà ce que  
Balzac appelloit le Style Marotique &  
le Genre Burlesque, dans un Ecrit pu-  
blié en 1644, c'est à dire la même  
année que le Typhon parut, & envi-  
ron deux ans après la Requête au Car-  
dinal.

Mr. Broffette, dans une note sur  
l'Art Poétique de Despréaux, conclud  
de-là, que ni Balzac, ni le Pere Va-  
vasseur qui a écrit contre le Burles-  
que (*de Ludicra dictione*), n'ont point  
connu le véritable caractère du Bur-  
lesque. Car, dit-il, placer Marot  
parmi les Poètes Burlesques, & don-  
ner aux trois Pièces réservées par Bal-  
zac le nom de Poésies Burlesques; c'est  
confondre le naïf avec le boufon &  
l'agréable avec le ridicule, entre les-  
quels il y a une distance que l'on ne  
sauroit mesurer.

Il seroit aisé de justifier Balzac, en  
expliquant ce qu'il entendoit par Bur-  
lesque. Il appelloit ainsi un Style gai,  
& naïf, une agréable & ingénieuse

bouffonnerie, propre à faire rire les honnêtes gens. Telles sont les trois Pièces qu'il vouloit sauver de la proscription. La Requête de Scarron au Cardinal de Richelieu n'a pas seulement du naïf, mais aussi du boufon: c'en est un mélange qui fait plaisir. Les deux Légendes de Bourbon sont remplies de traits naïfs & boufons en même tems, & Balzac en auroit parlé, s'il les eût connues; mais il écrivoit en 1644, & le Recueil de Scarron où elles se trouvent ne parut que l'année suivante. Le Typhon qui fut imprimé à part en 1644, a quantité de ces traits naïfs; & Despréaux qui reléguoit ce Poëme dans les Provinces, convenoit que les premiers vers en font d'une plaisanterie assez fine. Je dirai ensuite les raisons qui l'empêcherent d'en parler plus avantageusement, il n'est pas encore tems d'examiner ses motifs.

Ce caractère naïf & agréable, referré dans des bornes trop étroites, ne convenoit point à l'Esprit libertin de Scarron. Il auroit pu se contraindre jusqu'à ne s'en point écarter, dans un Ouvrage un peu court. Mais l'esprit boufon l'emportoit dans un Ouvrage  
de

de longue haleine, & il falloit qu'il mêlât ces deux fortes de génies, qui paroissent à Mr. Brossette si opposés l'un à l'autre. Si ceux qui l'imiterent avoient eu l'esprit de les associer comme lui, l'inconvénient n'eût pas été si grand. Mais malheureusement le naïf leur manqua, ils ne prirent de lui que le boufon & le ridicule, qui n'étant plus assaisonnés du naïf, comme ils le sont dans ses Ouvrages, ne purent se soutenir dans ceux qu'ils employoient. Le vrai Burlesque, j'entends celui de Scarron, parut si aimable, qu'au-lieu de s'élever contre cette forte de style, chacun s'empressa de l'imiter. Écoutons ce que dit Pellisson, en parlant du Burlesque :

„ Alors on peut dire non seulement  
 „ qu'il passa en France ; mais encore  
 „ qu'il s'y déborda, & qu'il y fit d'é-  
 „ tranges ravages. Ne sembloit-il pas,  
 „ ces années dernières, que nous  
 „ jouassions à ce jeu, où qui gagne  
 „ perd ; & la plupart ne perfoient-ils  
 „ pas que, pour écrire raisonnable-  
 „ ment en ce genre, il suffisoit de dire  
 „ des choses contre le bon-sens & la rai-  
 „ son ? Chacun s'en croyoit capable en  
 „ l'un & en l'autre Sexe, depuis les

„ Dames & les Seigneurs de la Cour,  
 „ jusqu'aux Femmes de chambre &  
 „ aux Valets. Cette fureur de Bur-  
 „ lesque dont à la fin nous commen-  
 „ çons à guérir, étoit venue si avant,  
 „ que les Libraires ne vouloient rien,  
 „ qui ne portât ce nom : que par  
 „ ignorance, ou pour mieux débiter  
 „ leur Marchandise, ils le donnoient  
 „ aux choses les plus sérieuses du  
 „ monde, pourvu seulement qu'elles  
 „ fussent en petits Vers : d'où vient  
 „ que durant la guerre de Paris en  
 „ 1649, on imprima une Piece assez  
 „ mauvaise, mais sérieuse pourtant,  
 „ avec ce titre qui fit justement hor-  
 „ reur à tous ceux qui n'en lurent  
 „ pas davantage, *la Passion de Notre*  
 „ *Seigneur en Vers Burlesques*”. Pel-  
 „ lisson a raison de remarquer que l'on  
 „ donnoit alors le nom de Vers Burles-  
 „ que aux Vers pareils pour la mesure  
 „ à ceux des deux Légendes de Bour-  
 „ bon, du Typhon, du Virgile Travesti,  
 „ & de quantité d'autres.

L'usage d'appeller ainsi les petits  
 vers ne laissoit pas d'être fondé en  
 raison. Car si *Burla* veut dire *Farce*,  
 & *Burlesco* ce qui appartient à la Far-  
 ce, quantité de Farces anciennes, com-



### STYLE BURLESQUE. III

me le *Cartel de Guillot*, le *Mariage de Rien*, le *Cocu battu & content*, & quantité d'autres petites Comédies de ce tems-là, sont écrites en vers de cette mesure; & de même qu'on a appelé Vers Héroïques, les Vers Alexandrins ou de 12 à 13 syllabes, rien n'empêchoit qu'on n'appellât Vers Comiques ou Burlesques les Vers de 8 à 9, qui avoient été choisis par préférence pour les petites Pièces Comiques.

Le Burlesque de Scarron n'étoit point borné à un certain nombre de syllabes dans les Vers, puisqu'on en trouve dans son Recueil de toute espece. Il ne consistoit pas même, comme quelques-uns ont cru, dans un choix bizarre de mots grotesques. Son Burlesque dépendoit beaucoup plus de la singularité des idées & des images, & de leur joyeux assortiment. Ce Burlesque étoit encore plus dans la qualité de la pensée, que dans le tour de l'expression; comme quand il définit un Pédant:

*Animal irraffiable,*

*En Été même indécorable.*

Voici



Voici encore une des pensées burlesques de Scarron, qui ne laisse pas d'être telle, quoiqu'exprimée en des termes qui n'ont rien de boufon ni de comique par eux-mêmes. Un homme qui travailloit à un Roman, lui fit connoître qu'il étoit en peine de trouver à son Héros un dénouement neuf & surprenant. Cela est aisé, lui dit Scarron. Il n'y a qu'à le faire pendre en place publique ; ce dénouement étonnera tout le monde : vous pouvez compter qu'il est neuf, & que personne ne s'en est encore servi, que je sache. Cette idée, que Sarrazin nous a conservée dans son Dialogue, est véritablement burlesque.

Pellisson au reste a très grande raison de se plaindre du débordement du Burlesque, & des étranges ravages qu'il fit. On vit en effet une multitude innombrable de Poésies Burlesques. Sous prétexte que Scarron avoit réussi, Paris fut rempli d'Auteurs qui le vouloient imiter. Je ne parle point seulement de toutes les pièces qui rouloient sur la guerre de Paris ; encore moins de celles qui ne méritoient le nom de Burlesque qu'à cause qu'elles étoient en petits vers. Je parle des  
froids

froids Rimeurs, qui, sur le modèle du *Virgile Travesti*, entreprirent de tourner en Burlesque les Poèmes des Anciens. Daffouci défigura de cette maniere le *Ravissement de Proserpine*, Poème grave & pompeux de Claudien. Il rendit aussi ce mauvais office à une partie des *Métamorphoses* d'Ovide, & en composa *l'Ovide en belle humeur*. Un nommé Picou travestit les deux premiers livres de *l'Odyssée d'Homere*, & y ajouta *l'Épître Burlesque de Pénélope à Ulysse*, tirée d'Ovide. Il me paroît que c'est le même qui avoit mis en vers Burlesques trente-huit *Odes d'Horace*, c'est-à-dire, tout le premier Livre. Brébeuf lui-même voulut essayer du Style Burlesque; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il publia cette *Pharsale Burlesque* en 1655, c'est-à-dire quatre ans après que Pellisson eut fait tous ses efforts pour décrier cette maniere de défigurer les Anciens, & de badiner en dépit de la raison. L'année précédente avoit paru *l'Hippocrate déparfé*, ou la *Version paraphrasée de ses Aphorismes, en vers François*. Cet Ouvrage, quoique le titre n'en dise rien, n'est gueres moins burlesque que la traduction Françoise de

de l'Ecole de Salerne, à laquelle on a prétendu que le fameux Gui Patin avoit perdu quelques heures. Je passe, pour être plus court, quantité d'autres Ouvrages qui contribuèrent beaucoup à décrier le Burlesque; &, à dire vrai, les meilleurs étoient si mauvais, qu'il falloit avoir bien envie de rire pour y trouver quelque chose qui déridât le front du Lecteur.

Pellisson a très bien marqué l'origine de ce débordement: ce fut la facilité apparente des vers de Scarron, de laquelle ces Auteurs furent les dupes. La plupart, dit-il, ne pensoient-ils pas que pour écrire raisonnablement en ce genre, il suffisoit de dire des choses contre le bon-sens & la raison? Après cela il n'y a rien de surprenant à ce qu'il ajoute: que tout le monde s'en croyoit capable. Il n'est pas le seul qui ait attribué aux imitateurs de Scarron, cette erreur sur la prétendue facilité de faire des vers comme les siens: dans le Sorberiana Sorbier en parle ainsi, à l'article de Scarron:

„ Je mets, dit-il, Mr. Scarron au  
 „ rang de ceux que feu Mr. Petit,  
 „ mon

„ mon Oncle, nommoit autrefois des  
 „ Originaux, & qui sont en effet les  
 „ premiers de leur espece. Il est sans  
 „ exemple parmi ceux de notre Na-  
 „ tion, & il y en aura peu de ceux  
 „ qui le voudront suivre, qui l'attei-  
 „ gnent. IL SEMBLE POURTANT  
 „ A QUELQUES-UNS QU'IL N'Y A  
 „ RIEN DE SI AISE' que de faire  
 „ des vers à sa mode, & un Gentil-  
 „ homme a bien osé me dire que c'é-  
 „ toit-là le genre dans lequel le Vul-  
 „ gaire excelloit naturellement; &  
 „ qu'ayant commandé à ses Valets de  
 „ faire des vers, ils firent d'excellens  
 „ Burlesques: mais il se contentoit  
 „ sans doute de quelques fausses poin-  
 „ tes, & ne concevoit rien au-delà  
 „ des sots brocards & des mauvaises  
 „ railleries. Un certain autre dont  
 „ les Oeuvres ont fait bruit au Parnas-  
 „ se, me scandalisa de la même sorte:  
 „ il me soutint que les Poësies de  
 „ Mr. Scarron n'étoient propres qu'à  
 „ faire rire les crocheteurs. JE SUIS  
 „ BIEN E'LOIGNE' DE LEUR  
 „ SENTIMENT, & ne crois pas que  
 „ des personnes sans Litterature puis-  
 „ sent gouter la fine raillerie, ni com-  
 „ prendre les belles allusions de cet



„ incomparable Burlesque. LA FA-  
 „ CILITE' avec laquelle il paroît  
 „ que cette Poësie coule de sa plume,  
 „ est ce qui la rend plus excellente,  
 „ & ce qui TRÔMPE ceux qui s'en  
 „ proposent l'imitation comme fort  
 „ aisée.

*Sibi quis*

*Spetet idem: fudet multum, frustra que labore*

*Ausus idem.*

„ Il ne suffit pas à ceux qui voudront  
 „ suivre ses traces, d'avoir la rime à  
 „ leur commandement, d'être riches  
 „ en inventions; il faudra qu'ils ayent  
 „ l'adresse de bien ranger leurs paro-  
 „ les, qu'ils possèdent une connois-  
 „ sance parfaite des bons Auteurs &  
 „ des Belles-Lettres, & qu'ils dispen-  
 „ sent avec jugement les traits de  
 „ leur savoir, & de leur éloquence.  
 „ La figure que nos Ecoles nomment  
 „ *Oxymoron*, & qui est propre au  
 „ Style Burlesque, est un chef-d'œu-  
 „ vre de l'Art Oratoire, & ne peut  
 „ être apperçue que par ceux qui s'y  
 „ entendent. En effet, de même que  
 „ dans la Peinture le grifonnage &  
 „ les grotésques de Calot & de Rain-  
 „ brandt,



„ brandt, & de ces autres touches  
 „ hardies, ne sont admirées que des  
 „ Maitres de l'Art, qui voyent la  
 „ symmétrie des poltures parmi le  
 „ ridicule & l'irrégularité, qui seule  
 „ est remarquée du vulgaire: aussi  
 „ dans cette adroite ironie, dans ce  
 „ jeu d'esprit, & dans cette folie plei-  
 „ ne de sagesse, ce qu'il y a de bas &  
 „ d'absurde est le plus en vue, ce qui  
 „ frappe les yeux du commun, &  
 „ ce à quoi il n'est pas mal-aisé de  
 „ prendre garde: mais les personnes  
 „ judicieuses & intelligentes décou-  
 „ vrent sous cette écorce des pensées  
 „ exquises, des connoissances pro-  
 „ fondes, & des raisonnemens d'une  
 „ haute Philosophie.

*Prætulere scriptor delirus, inersque videri,  
 Quam sapere & riri.*

„ Mr. Scarron *sapit & ridet*, d'une  
 „ méthode bien contraire à celle de  
 „ quelques Modernes, dont la tétrique  
 „ sagesse affecte le tourment & la gê-  
 „ ne de l'Esprit. De moi, je leur  
 „ laisserois volontiers l'usage de cette  
 „ pénible façon de philosopher, &  
 „ me tiendrois à cette autre douce  
 „ &

„ & enjouée, quelque ridicule qu'elle  
 „ paroisse aux yeux de ceux qui ne  
 „ découvrent pas son intention.“

Il est remarquable que ce soit un Philosophe de profession, qui nous ait donné cet éloge des Poësies Burlesques de Scarron. Mille gens avoient besoin qu'un homme de ce caractère les avertît d'y chercher ces connoissances profondes, & ces raisonnemens d'une haute Philosophie. Sans cela ils ne se feroient peut-être jamais avisés de soupçonner qu'elles s'y trouvent. Raillerie à part, il y a pourtant un fond de vérité dans cet éloge. Il touche assez bien la trompeuse facilité, qu'on croit voir dans les Oeuvres de Scarron. Ce qu'il dit des grotesques de Calot & de Rainbrandt, est fort ingénieux: le peuple n'y voit que des marmousets qui le font rire, que des irrégularités qui le frappent: les connoisseurs y découvrent des beautés auxquelles eux seuls savent donner le vrai prix. Dans le Burlesque de Scarron les Lecteurs vulgaires n'y ont vu que le boufon & le ridicule; les bons esprits ont été charmés d'y rencontrer l'agréable & le naïf.

D'où

D'où vient donc, me répondra-t-on peut-être, d'où vient la conjuration que les meilleurs esprits qu'ait eu la France, ont faite entre eux pour décrier le Burlesque? On vient de voir avec quel mépris Pellisson en parle; jusqu'à le regarder comme une maladie épidémique, dont il s'applaudit de voir déjà le déclin. Pellisson étoit ami de Scarron, & le voyoit fréquemment, dans le temps même qu'il écrivoit ainsi contre le Burlesque. C'est, dira-t-on, une preuve qu'il étoit bien persuadé que le Burlesque est mauvais; puisque l'amitié qu'il portoit à un Auteur dont toute la réputation étoit établie sur le Burlesque, ne l'a pas empêché de le blâmer. On ajoutera bien d'autres exemples, qu'il seroit inutile de rapporter ici.

Il est aisé de répondre à cette objection, que Pellisson ne condamne pas le Burlesque entierement, ni celui de Scarron en particulier. Il condamne avec justice l'abus qu'ont fait de cet agréable modèle ses impertinens imitateurs, & les ravages que leur style qui n'étoit que boufon, a fait dans le goût de la Nation, où tout le monde, jusqu'aux *Femmes de chambre*,  
&

& aux *Valets*, se croyoit capable d'exceller dans ce genre, pourvu qu'on dît des choses contre le bon-sens & la raison. En vérité il avoit si peu tort, que Scarron lui-même n'a pu s'empêcher de penser comme Pellifson. Voici le portrait qu'il fait des Poètes Burlesques de son temps; & ce qui est à remarquer, c'est dans un Ouvrage d'un an plus-vieux que l'Histoire de l'Académie Française, par Pellifson.

Ils ont pour discours ordinaires,  
 Des termes bas & populaires,  
 Des proverbes mal appliqués,  
 Des quolibets mal expliqués,  
 Des mots tournés en ridicule,  
 Que leur sot esprit accumule  
 Sans jugement & sans raison,  
 Des mots de gueule hors de saison;  
 Allusions impertinentes,  
 Vrai style d'amour des servantes,  
 Et le patois des païsans,  
 Refuge des mauvais plaisans;  
 Equivoques à choses sales :  
 En un mot le jargon des halles,

Des crocheteurs & porteurs d'eau,  
 Nommé langage du ponceau.  
 Il n'est chose dont moins l'on rié  
 Que de cette plaisanterie,  
 Chez le beau monde de la Cour,  
 Où la politesse en son jour  
 Très difficilement tolere  
 Le jargon de la harangere.  
 Ils font des vers en vieux Gaulois,  
 N'en pouvant faire en bon François,  
 Et disent que c'en est la mode.  
 Quand l'article les incommode,  
 Ils le coupent sans hésiter.  
 L'autre jour on me vint conter  
 Qu'un de ces beaux rimeurs de neige,  
 Qui sentoit encor le college,  
 Enquis si des vers il faisoit,  
 Parce qu'alors il en lisoit,  
 Fit une réponse grotesque :  
*Je n'écris , dit-il , qu'en Burlesque ;*  
*Mais pour des vers , je n'en fais point.*  
 Nous sommes d'accord en ce point,  
 Ils en font comme je chemine,  
 Ou leurs vers ne sont que vermine :  
 Et moi-même tout le premier,  
 Je barbouille bien du papier :



De quoi franchement je m'accuse,  
 Et suis, d'avis, que sans excuse,  
 (Pourvu que l'on en fasse autant  
 De tout homme papier gâtant ,)  
 Dans la riviere l'on me jette ,  
 Comme un hérétique Poëte;  
 Ainsi l'on purgera l'Etat,  
 De maint Ouvrage sot & plat.

Cen'est pas seulement dans cette E-  
 pitre que Scarron met ainsi tout son  
 Burlesque au rabais. Il en parle avec  
 une ingénuité admirable, dans sa Dé-  
 dicace à l'Abbé des Landes-Payen, à  
 qui il adresse le V. Livre du Virgile  
 Travesti. „ Je suis prêt, dit-il, de  
 „ signer devant qui l'on voudra, que  
 „ tout le papier que j'employe à écri-  
 „ re, est autant de papier gâté; &  
 „ qu'on auroit droit de me deman-  
 „ der aussi bien qu'à l'Arioste, où je  
 „ prends tant de coyonneries. Tous  
 „ ces Travestissemens de Livres, &  
 „ de mon Virgile tout le premier, ne  
 „ sont autre chose que des coyonne-  
 „ ries; & c'est un mauvais augure  
 „ pour ces compilateurs de mots de  
 „ gueule, tant ceux qui se sont jettés  
 „ sur le Virgile & sur moi, comme  
 „ sur

„ sur un pauvre chien qui ronge un  
 „ os, que les autres qui s'adonnent  
 „ à ce genre d'écrire comme au plus  
 „ aisé; c'est, dis-je, un très mauvais  
 „ augure pour ces très brulables Bur-  
 „ lesques, que cette année qui en a  
 „ été fertile, & peut-être autant in-  
 „ commodée que de hannetons, ne  
 „ l'ait pas été en bled. Peut-être que  
 „ les plus beaux Esprits qui sont ga-  
 „ gés pour tenir notre Langue saine  
 „ & nette, y donneront ordre; &  
 „ que la punition du premier Mau-  
 „ vais-Plaisant, qui sera atteint &  
 „ convaincu d'être Burlesque relaps,  
 „ & comme tel condamné à travail-  
 „ ler le reste de sa vie pour le Pont-  
 „ neuf, dissipera le fâcheux orage de  
 „ Burlesque, qui menace l'Empire  
 „ d'Apollon. Pour moi, je suis tou-  
 „ jours prêt d'abjurer un style, qui  
 „ a gâté tout le monde. Et sans le  
 „ commandement exprès d'une per-  
 „ sonne de condition qui a toute for-  
 „ te de pouvoir sur moi, je laisserois  
 „ le Virgile à tous ceux qui en ont  
 „ tant d'envie, & me tiendrois à  
 „ mon infructueuse Charge de Malade,  
 „ qui n'est que trop capable d'exercer  
 „ un homme entier.“

Cet aveu de Scarron est d'un grand prix, il reconnoit que son exemple excite dans l'Empire d'Apollon un fâcheux orage; mais je trouve en lui bien de la générosité à avoir conservé à la postérité la mémoire de ces efforts, que firent quelques Poëtes de son temps pour lui enlever la gloire d'avoir seul travesti Virgile. Car enfin sans cela on ne sauroit point que ces écrivains obscurs travailloient sur le Virgile en même temps que lui: leurs travaux sont présentement oubliés; & on lui doit la mention, peut-être unique, qui en ait été faite dans des Livres venus jusqu'à nous.

Un homme qui pense si modestement sur un talent que toute la France avoit tâché de saisir par une émulation générale, méritoit bien qu'on le distinguât de ces *très brulables Burlesques*, dont il parle. Quand son Burlesque seroit moins agréable qu'il n'est effectivement; quand même il ne seroit pas de meilleur aloi que celui des singes qui l'ont copié, il seroit pourtant très excusable, & il y auroit autant de raisons pour le justifier qu'il y en a pour le blâmer. Car enfin si on examine son état, c'est un malade  
qu'il

qu'il faut prendre sur son lit pour le mettre sur une chaise, comme un enfant. Plus Stoïcien que ces Philosophes orgueilleux qui prétendoient au triste honneur de se faire une insensibilité de théâtre au milieu des maux les plus affligeans, il triomphe des siens, non pas en détournant son esprit, & en l'éloignant pour ainsi dire de son corps pour l'appliquer à la contemplation de la plus sublime Philosophie; Scarron plus naturel sent ses maux, il les décrit; mais c'est avec une gaieté si plaisante, que l'on est réduit à rire de la manière dont il exprime ses plaintes, quoiqu'on ne puisse se refuser à la pitié en apprenant ce qu'il souffre. Tout est plaisant en lui, jusqu'aux maladies, aux chagrins, à la pauvreté: ces trois choses qui abbattent les esprits ordinaires, sont pour lui une source de raillerie, & d'enjouement. Nous raillons aisément sur les maux d'autrui; mais plaisanter agréablement sur ses propres maux dans le temps même que l'on en est accablé, c'est ce qui paroîtroit impossible, si Scarron n'en avoit pas fourni la preuve pendant vingt-deux



ans. Cet exemple fera vraisemblablement unique.

Qu'un homme dans la situation où étoit Scarron fasse des vers, qu'il y mette tout l'enjouement dont l'esprit humain est capable, qu'il donne à tout ce qu'il manie cet air de joie dont il semble pénétré en dépit de tous ses maux, il n'y a rien-là qui mérite d'être censuré: on doit même lui savoir gré, si mêlant à ce qu'il écrit un riche fond de naïveté & d'agrément, il inspire à ses Lecteurs la belle humeur qui le domine. C'est le vrai caractère de Scarron, c'est réellement l'effet que produit la lecture de ses Ouvrages. J'avoue qu'il ne m'est jamais arrivé de les ouvrir, sans y trouver un prompt délassement qui en peu d'instans me remettoit l'esprit, fatigué par des études sérieuses & pénibles. J'ai vu des gens qui après m'avoir reproché comme une petiteffe les momens que je donnois de temps en temps à la lecture de Scarron, ne pouvoient garder leur sérieux, quand, pour me justifier, je prenois un de ses Livres au hazard, & que je leur en lisois quelques lignes, ou quelques vers: ils étoient forcés de convenir qu'il faut  
avoir



avoir bien du Saturne dans la tête, pour être à l'épreuve des faillies de cet Ecrivain.

On ne manque point de Beaux-Esprits, qui, par l'heureux choix d'une matière agréable par elle-même, se soutiennent sur cet appui, & présentent au Lecteur des objets naturellement ornés par leur propre fonds; mais Scarron n'a pas besoin de ce choix. Tout lui est bon, & la matière la moins propre à être embellie ou égayée, est celle qui l'embarasse le moins. Donnons-en un exemple La goutte lui avoit estropié la main dont il écrivoit; & son domestique à qui il auroit pu dicter, avoit pris congé. Voyons quelle tournure il donne à ces deux circonstances, qui n'ont rien de fort propre à être traitées en badinant. La voici:

De mes cinq doigts l'extrême région  
 De noirs Démons loge un légion;  
 Et le valet que je faisois écrire,  
 Autre Démon qu'on ne vit jamais rire,  
 Et dont l'esprit indifférent & froid,  
 Eût fait jurer un Chartreux tout à droit,  
 Cessant enfin d'être mon domestique,  
 M'a delivré d'un fou mélancolique, &c.

Il faudroit copier une grande partie de son Recueil, si on vouloit rapporter ici tous les endroits, où une matière sèche, ou même desagréable par elle-même, prend un air riant sous la main de notre Auteur. Mais je ne puis me dispenser de dire qu'une des choses qui plaisent en lui, ce sont certaines digressions imprévues auxquelles il se livre ; & j'ai remarqué qu'elles font presque toujours un bon effet. La raison en est bien naturelle. Elles sont une preuve de la liberté d'esprit, qui sans s'assujettir à aucune gêne, se promène avec un agréable loisir, & s'amuse plaisamment à tous les objets qui le retiennent. Ces sortes de digressions sont une source d'agrément, pour quiconque fait les bien placer. La Fontaine & le P. du Cerceau, qui ont excellé dans le naïf & l'enjoué, en ont bien connu le prix, & les ont habilement employées. Scarron n'y manque guere ; & il les met en œuvre fort heureusement. Il avoit été chez la Comtesse de Fiesque ; il aimoit les conversations où l'on s'anime, & où chacun soutient son sentiment ; cela lui donnoit occasion de dire mille choses très enjouées : au lieu

lieu qu'il s'ennuyoit de ces conversations où une froide complaisance ne répond que par une approbation universelle, à tout ce qui se dit. La Comtesse de Fiesque l'avoit servi selon son humeur. Aussi prend-il occasion dans une Epitre de lui dire:

Vous contestates à merveilles ,  
 Au grand plaisir de mes oreilles.  
 On ne sauroit mieux contester ,  
 Je ne le dis point pour flatter ,  
 Et par une fausse louange ;  
 Vous contestates comme un Ange ,  
 Et je vous cede de bon cœur ,  
 Moi qui suis un grand contesteur.  
 La digestion est meilleure ,  
 Lors que l'on conteste un quart-d'heure  
 Un moment après le repas.  
 Je ne vous conseillerois pas  
 De contester une heure entiere ;  
 Toutefois selon la matiere ,  
 On peut par conversation  
 Passer en contestation  
 Le jour entier , mais à reprises ,  
 Sans en venir aux mines grises :  
 Car contester en querellant ,  
 C'est mal user d'un beau talent.

Il a soin au reste de rentrer dans son sujet d'une manière agréable ; il ne s'appesantit point sur l'objet qui se présente : au-lieu que ses fades imitateurs ne sauroient revenir à leur matière, quand ils en font une fois sortis.

Je l'ai déjà dit, & ne puis me dispenser de le répéter. Quand les Ouvrages de Scarron ne seroient pas aussi réjouissans qu'ils le sont, on devroit le pardonner à un malade qui a cherché à tromper les ennuis de sa solitude, & les chagrins de son état, par cet ingénieux amusement. Mais je ne vois rien qui puisse justifier les Poètes qui de gaieté de cœur, se sont jettés à corps perdu dans un genre d'écrire qui lui étoit propre, & qui étoit étranger pour eux. Rien ne vérifie mieux le grand sens de ces deux vers de Despréaux :

Chacun pris dans son air est agréable en  
soi :

Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplai-  
re en moi.

Scarron dans son naturel est aimable ; mais l'air de Scarron ne convient point à ses Copistes. Cet air emprunté

té leur fied mal, & ils auroient moins déplu, s'ils s'en étoient tenus au talent qui leur étoit propre. En voici un exemple, auquel il n'y a rien à opposer.

Brébeuf enchanté de Lucain, dont il avoit assez bien attrapé la versification pompeuse & bruiante, s'avisa de le traduire en notre Langue. La Pharsale lui acquit une grande réputation. Ce n'est point cette variété d'harmonie qui se proportionne à la variété des matieres; tout est à l'unisson, & le ton est toujours également élevé, toutes les images sont touchées avec des couleurs également fortes. C'est un grand défaut; mais il n'est apperçu que des personnes qui ont un goût délicat, & le nombre de ces gens-là est toujours le plus petit. Ainsi il se trouva peu de connoisseurs qui sentirent ce manque de variété. En échange mille Lecteurs furent enchantés d'un Poëte, qui est toujours grand & élevé, & qui se soutient jusqu'au bout.

Qui soupçonneroit un pareil homme d'avoir voulu courir sur les traces de Scarron, & qui pis est, d'avoir choisi Lucain pour le travestir? Il



avoit achevé la Pharsale, & jouissoit des honneurs qu'elle lui avoit attirés, lorsque, par un effet de la contagion qui regnoit alors, il se laissa infecter comme les autres à ce mauvais air. Il entreprit donc de travestir Lucain dans le temps que Scarron, rebuté de la décadence du Burlesque, abandonnoit son Virgile. Quel fut le succès de cette extravagante entreprise ? Réduit à avouer „ que ce qui tient du „ Burlesque a perdu la meilleure partie de son agrément, & qu'il n'est „ plus gueres le divertissement des „ Esprits délicats, „ il croit bien recommander les choses en n'appellant pas son Livre un Ouvrage en vers Burlesques, mais *en vers enjoués*. Eh quel enjouement encore ? c'est un verbiage allongé qui ne finit point ; il employe cent soixante-deux vers pour exprimer les sept premiers vers de Lucain. Ce ne sont point les agréables faillies de Scarron, c'est un enjouement sans grace, & sans vie ; tout y est morne, & laisse le Lecteur aussi froid qu'il étoit en ouvrant le Livre.

Je fais bien que l'on reproche aux Poésies Burlesques de Scarron, un défaut

défaut que je suis obligé de reconnoître. Il ne faut pas trop s'obstiner à les lire continuellement, il est aisé de s'en rassasier. Ce défaut leur est commun avec tous les Ouvrages, où les plaisanteries se suivent de près. La plaisanterie veut être dispensée avec un certain ménagement; & on a remarqué le même défaut dans la Comédie des Plaideurs, par Racine; les bons-mots y viennent trop coup sur coup: il faut une économie qui laisse au Lecteur le temps de se reposer. Mais il y a ici un bon remede. Les Poësies de Scarron ne sont pas faites pour être l'objet d'une lecture continuée: on les prend lorsque l'on veut rire, & se délasser d'une occupation sérieuse; & dès qu'elles ont produit cet effet, & qu'elles cessent d'amuser aussi agréablement, on les laisse jusqu'à quelque autre moment de loisir: il est sûr qu'en y revenant de cette maniere, on y retrouve un sûr antidote contre la mélancolie.

Je ne parle que de ses Poësies; car sa prose a quelque chose qui rassasie moins. Par exemple, quiconque aura entamé son Roman Comique, ou quelqu'une de ses Nouvelles, ne pour-

ra gueres les quitter sans une vive curiosité de suivre l'Auteur jusqu'au bout. Tout y est narré plaisamment. Scarron possédoit le talent de raconter, à un degré éminent. Il peint au naturel, & met devant les yeux de son Lecteur tout ce qu'il décrit: on croit voir le Curé de Domfront dans son brancart, ou Ragotin à cheval sur son arquebuse, passée entre ses jambes, entre lui & la selle de son cheval. Je n'ai jamais vu personne lire cette dernière aventure, sans rire de tout son cœur; & on peut dire que Scarron est unique pour ces sortes de traits.

Il faut assurément que celui, qui sous le nom vrai ou supposé d'*Offray*, a travaillé après Scarron au Roman Comique, n'ait pas senti tout le mérite de notre Auteur, ni toute la difficulté qu'il y a de l'égalier en cela. Il n'est pas possible que cet homme eût eu la témérité de le continuer, s'il eût connu la distance qu'il y avoit d'un si excellent original, à un conteur froid, & de mauvaise grace. Il a cru sans doute, que qui conque auroit lu les deux Parties que Scarron a publiées, seroit impatient de voir la fin

&

& le dénouement de toutes ces grotesques aventures. En cela il a eu raison ; mais il devoit songer que Scarron seul étoit capable de terminer ce Roman d'une manière uniforme. Quelle chute pour un Lecteur, qui a quelque goût, quand après avoir lu ce qui est de Scarron, il tombe malheureusement dans les glaces du Sr. Offray!

La même chose arrive à ceux qui ont lu le commencement du huitième Livre du Virgile Travesti, lors qu'ils voyent que Scarron leur échape tout à coup, & qu'au-lieu de ce Burlesque vif & animé, ils trouvent le style lâche & rampant de l'un de ses continuateurs. Il n'importe lequel des deux, & j'aurois de la peine à décider lequel est le plus ennuyeux des deux Auteurs qui ont osé continuer le Virgile Travesti.

Tout le monde fait que l'un est un Officier goguenard, qui a vécu en Hollande, à Hambourg, en Saxe, & ailleurs. Il se qualifioit en Hollande Messire Jacques Moreau, Chevalier, Seigneur de *Brazey*, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Cuirassiers Espagnols du Comte de  
Lou-



Louvignies. Il s'est fait appeller ailleurs le Marquis, ou le Comte de *Brazey*, & a publié trois Volumes de Mémoires entrelardés de Poësies, parmi lesquelles on trouve des imitations d'Horace, où cet ancien Poëte n'est pas mieux imité que Scarron l'est dans cette Suite du Virgile Travesti. J'ignore de qui est l'autre continuation qui se trouve dans l'Édition de Paris de l'an 1730: mais il est fâcheux que ces deux Auteurs n'ayant pas assez de goût pour apprécier leurs Ouvrages, il ne se soit pas trouvé au moins quelque ami, qui les ait charitablement avertis qu'il y avoit bien de l'imprudence à eux de faire imprimer leur Burlesque, à la suite de celui de Scarron, dans un même Volume. Leur Ouvrage étant seul, ne laisseroit pas d'être trouvé plat & ennuyeux. C'est encore pis, quand la comparaison avec leur modèle, fait encore mieux voir la différence énorme, qui est entre eux & lui. Jamais imitateurs ne méritent mieux dans un sens la qualification que leur donne Horace.

© *Imitatores servum pecus!*

Leur Burlesque a une platitude, qui  
ne



ne convient qu'à des Valets. Mais c'est assez parler de ces desagréables Copistes, revenons à Scarron qu'ils n'ont pu atteindre.

De toute cette foule innombrable de Poètes Burlesques, qui occupoient les presses de France du temps de Scarron, il est à peu près le seul à qui on fait l'honneur de réimprimer les Ouvrages après sa mort ; il n'y a que les siens qui se soutiennent encore à présent. La raison en est palpable. La plaisanterie chez lui coule de source : les autres ne sont plaisans, que parce qu'ils ont envie de l'être, & on sent les efforts qu'ils font pour faire rire. Scarron mêle le naïf avec le boufon : ils se contentent du dernier, & de tout ce qu'une yvresse babillarde leur présente. Il est vif & ferré, & dit en peu de vers, ce qu'ils étendroient en une longue Kirielle de rimes. Prenons pour exemple les premiers vers de son Typhon :

Je chante, quoique d'un gozier  
 Qui ne mâche point de Laurier,  
 Non Hector, non le brave Ænée,  
 Non Amphiare, ou Capanée,

Non

## 138 DISCOURS SUR LE

Non le vaillant fils de Thétys :  
 Tous ces gens-là sont trop petits ,  
 Et ne vont pas à la ceinture  
 De ceux dont j'écris l'avanture.

A voir la maniere dont Brebeuf a multiplié les sept premiers vers de Lucain, il auroit employé plus d'une centaine de vers à paraphrafer ce que Scarron met dans ces huit vers. Que Scarron ait dit un mot très plaifant (comme, par exemple, les deux derniers vers que je viens de rapporter, où il est question d'une comparaifon des Héros qu'il a nommés, avec les Géans dont il va décrire la guerre,) il paffe d'abord à quelque autre chose, & va fon chemin. Les autres Poëtes Burlesques ne se contentent point de cela: outre qu'ils commencent par noyer leur objet dans un déluge de paroles, ils le présentent de nouveau de plusieurs manieres de fuite; ils ne fauroient quitter une idée qui leur a paru plaifante. Cette superfluité de paroles rend le ftyle lâche, & émouffe la vivacité d'une pensée; & alors la plaifanterie devient froide & infipide.

Pres-

Presque tous les Auteurs qui l'ont voulu copier étoient des Auteurs de profession , la plupart Provinciaux , gens de cabinet , & bornés ordinairement à leurs livres, & à quelques compagnies bourgeoises , où ils n'entendoient que de plates boufonneries qu'ils faisoient passer dans leurs vers. Il n'en étoit pas ainsi de Scarron : il vivoit au milieu de la Capitale , & voyoit familièrement tout ce qu'il y avoit d'esprits délicats , à la Cour , & à la Ville. Il se disoit chez lui en un mois plus de bons-mots , qu'il n'en faudroit pour faire un *Ana* d'un professeur raisonnable. Cela contribuoit sans doute à nourrir le talent naturel qu'il avoit pour la fine plaisanterie : aussi en trouve-t-on beaucoup dans la plupart ses Ouvrages. Est-il étonnant après cela que les Oeuvres de ses Copistes soient tombées , & que les siennes se soient conservées avec honneur ?

Il y a donc plusieurs genres de Burlesque , à prendre ce mot dans l'ancienne signification , qu'il avoit avant qu'on l'eût en quelque façon deshonoré , en le donnant à un style de valets , de servantes & de crocheteurs.

Exa-

Examinons un peu ces divers genres, afin de mieux connoître dans quelle classe on doit mettre celui de Scarron.

Dans l'idée qu'en avoit Balzac, le Burlesque ne diffère presque point du Naïf. Outre les trois pièces nommées dans le passage que j'ai rapporté de cet Auteur, on peut mettre dans cette classe quelques Poësies de Sarrasin, de Voiture, de Patris, les Epitres de Bois-Robert, &c. Je définirois ce Naïf une *aimable ingénuité, plus du cœur que de l'esprit; laquelle, par une fidèle expression de la Nature, représente un objet d'une manière vraie; de sorte qu'il ne paroisse ni affectation, ni effort dans la pensée; ni travail, ni contrainte dans l'élocution.*

Je l'appelle une *aimable ingénuité*, parce que rien ne prévient tant qu'un caractère naturel, que l'on ne soupçonne d'aucun déguisement.

La simplicité plait, sans étude & sans art.

Tout charme en un enfant, dont la langue  
sans fard,

A peine du filet encor débarassée,

Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Voilà le mérite, & l'éloge de l'ingénuité.

nuité. Je veux qu'elle soit encore *plus dans le cœur que dans l'esprit.* Toutes les beautés que l'esprit peut mettre dans un Ouvrage, n'approchent pas de celles qui viennent du cœur. L'esprit pense, le cœur sent ; & tous les Ouvrages de sentiment l'emportent aisément sur ceux où l'on voit que l'esprit s'est étudié à dire de jolies choses. Il y a bien de l'esprit dans Benfferade ; cependant il perdra toujours beaucoup, si on le compare avec La Fontaine. Benfferade pensoit : La Fontaine sentoit.

Je demande *une expression fidèle de la Nature.* On ne s'en écarte jamais impunément : quiconque l'abandonne me fait soupçonner qu'il n'a pas eu assez de goût pour la connoître, ou assez d'habileté pour l'exprimer. Un Ecrivain plat & grossier n'arrive point jusqu'à elle ; un Ecrivain qui se pique de Bel-Esprit la passe sans la reconnoître, va embrasser un fantôme au lieu d'elle, & ne nous donne que les illusions de son imagination échauffée. La représentation d'un objet ne mérite d'être appelée représentation, qu'autant qu'elle est conforme à la vérité.

Rien



Rien n'est plus opposé au naturel, & au naïf, que les pensées affectées, où l'on apperçoit l'effort qu'un Bel-Esprit a fait pour penser de cette façon. On se donne souvent la torture pour inventer quelque chose de neuf; on veut briller à quelque prix que ce soit; on parvient à coudre ensemble un bon nombre de traits petillans. Ces sortes d'Ouvrages n'ont qu'un temps: ce qui n'est point naturel lasse bientôt, on revient au simple, & au naïf, dès que quelque Ecrivain de bon goût se présente. Rien ne plait comme ces Livres où tout coule de source.

Ce n'est pas assez que la pensée soit naïve, il faut que l'expression le soit aussi: un style empesé fatigue. Je consens qu'un Auteur travaille ses Ouvrages avec soin; mais je ne veux pas qu'il me fasse appercevoir du travail qu'ils lui ont coûté. Dès que les vers n'ont pas un tour aisé, le Poëte doit renoncer à la qualité de naïf.

Après avoir établi ainsi l'idée du naïf, ajoutons-y une dose d'enjouement, & de gayeté; & nous aurons le naïf de Sarrazin, de Chapelle, de Voiture, de La Fontaine, & de quelques

ques autres. Ce sera même, si l'on veut, le Burlesque de Balzac. Mais ce n'est point encore le Burlesque de Scarron; cet enjouement étoit encore trop sérieux pour lui. Ses maux demandoient une médecine plus forte. Pour les combattre, il falloit non seulement cette joye douce, qui se contente de dérider le front; mais des éclats de rire dans toutes les formes. Scarron, sans renoncer au naïf, l'employoit aussi-tôt qu'il se présentoit, & il se présentoit souvent; mais il ne laissoit pas de s'accommoder d'une plaisanterie moins délicate, lorsque le naïf ne venoit pas assez tôt. Son Virgile Travesti est un mélange du naïf, & de cette sorte de plaisanterie moins délicate que nous appellons bouffonnerie. Ses Requêtes, ses Epitres sont pleines de traits admirables d'une délicate naïveté. La plupart de ses Epigrammes sont d'un autre genre. Au-lieu du naïf qui y feroit un très bon effet, on n'y trouve la plupart du temps qu'une bouffonnerie, souvent même assez grossiere.

Il y a donc dans les Oeuvres de Scarron un double Burlesque. L'un est un badinage aisé en apparence; mais  
en

en effet si difficile à attrapper, qu'il est quelquefois arrivé à Scarron lui-même de le manquer. L'autre genre de Burlesque n'est pas si mal-aisé à saisir: il n'est question pour cela que de substituer des mots ridicules, à la place des termes qui conviennent proprement au sujet. C'est cette seconde espece, que les imitateurs de Scarron ont copiée; encore l'ont ils fait avec un déchet considérable. Car si on excepte quelques endroits où Scarron s'oublie jusques à la grossiereté, ce qui chez lui n'est que boufon ne laisse pas d'être en place; on le lui passe en faveur du naïf, qui vient bientôt au secours. Mais les autres Auteurs ne sortent du boufon, que pour tomber dans le plat & l'ennuyeux.

Je prévois que quelqu'un me fera cette objection: Si Scarron étoit tel que vous dites, Despréaux, le plus judicieux Critique qu'ait eu la France en fait de Poësie & de Belles-Lettres, auroit-il pros crit si généralement le Burlesque, & même celui de Scarron? car enfin, il ne ménage pas plus le Typhon de cet Auteur, que tous les autres Ouvrages de ce genre, & il renvoye bien expressément le Burlesque

lesque aux plaisans du Pont-neuf.  
 Commençons par rapporter les vers  
 où cette décision se trouve : quelques  
 réflexions que j'y ajouterai, éclairci-  
 ront cette matiere.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse.

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Au mépris du Bon-sens, le Burlesque effronté

Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

On ne vit plus en vers que pointes triviales.

Le Parnasse parla le langage des Halles.

La licence à rimer, alors n'eut plus de frein.

Apollon travesti devint un Tabarin.

Cette contagion infecta les Provinces ;

Du Clerc, & du Bourgeois, passa jusques aux

Princes.

Le plus mauvais Plaisant eut ses approbateurs ;

Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des Lecteurs.

Mais de ce Style enfin la Cour desabusée,

Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée ;

Distingua le naïf, du plat, & du boufon ;

Et laissa la Province admirer le Typhon.

Que ce Style jamais ne souille votre Ouvrage.

Imitons de Marot l'élégant badinage ;

Et laissons le Burlesque aux plaisans du Pont-

neuf.

G

Cette

Cette censure n'est pas si injurieuse à Scarron, que l'on pourroit d'abord se l'imaginer. 1. Elle se trouve dans un Livre commencé neuf ans après sa mort, & publié cinq ans plus tard, c'est-à-dire, quatorze ans après la mort de Scarron; dans un tems que d'Assouci qui se qualifioit *Empereur du Burlesque, premier du nom*, s'obstinoit à relever le Burlesque décré-dité, en accablant le Public de ses Poësies. 2. Despréaux détermine par l'épithete d'*effronté* le Burlesque qu'il attaque; il en fait l'histoire, la description, & en montre les abus. Il le désigne encore mieux par l'*extravagance aisée* qu'il lui attribue. En effet rien de plus aisé que le Burlesque de d'Assouci & de ses semblables; mais le Burlesque naïf de Scarron étoit si peu aisé, que de quelques milliers de Poëtes qui l'ont cherché, pas un n'a pu l'attraper. 3. Boileau fait parfaitement bien sentir que la Cour *distingua le naïf, du plat & du boufon*.

Il se garde bien de flétrir Scarron, comme si toutes ses Oeuvres devoient être mises au rebut; il y distingue le naïf: & voilà ce dont ni la Ville, ni la



la Cour, ne se laisseront jamais, & ce qui soutient les principaux Ouvrages de Scarron. Despréaux y distingue le boufon, qui est proprement ce qu'il attaque; & comme le Typhon avoit fait beaucoup de bruit, & servi de modèle à un essain de Poètes Burlesques, il réduit les admirateurs de ce Poème à des Provinciaux. Ce n'est pas qu'il n'y ait des traits bien naïfs dans le Typhon; mais malheureusement le boufon y domine. Car pour le plat, il est différent du boufon; c'est un degré encore plus bas, quoique la distance en soit petite.

4. Despréaux ayant dessein de former le goût par des règles, qui conduisissent vers la perfection ceux qui voudroient s'appliquer à la Poësie, devoit s'élever contre un mauvais goût, qui, tout décrédité qu'il étoit, ne laissoit pas d'avoir encore ses partisans. Il ne devoit pas laisser croire par son silence, qu'il approuvât le style plat & boufon. Et en pareil cas, le plus sûr étoit de faire une proscription générale. Un Art Poétique en vers, ne permettoit pas d'entrer dans le détail des Ouvrages de Scarron qui méritent d'en être exceptés.

Des Epitres, des Requêtes, & autres Ouvrages, ne sont pas aisés à désigner dans un Poëme. D'ailleurs, à parler sincèrement, il ne pouvoit gueres louer aucun Ouvrage de Scarron, sans détruire la leçon qu'il vouloit donner. Je m'explique.

Scarron a fait d'excellentes choses; le plaisir toujours nouveau qu'on prend à les lire, en fait le plus grand éloge: mais elles sont mêlées avec du médiocre, & même avec du mauvais, à apprécier le boufon selon l'estimation rigoureuse d'une Critique sévère. Eh le moyen de dire à de jeunes gens:

„ Prenez garde: Scarron a des en-  
 „ droits impayables, le naïf y domine  
 „ en quelques Ouvrages; ce sont ces  
 „ Ouvrages, qui lui ont mérité la ré-  
 „ putation, qu'il conserve encore au-  
 „ jourd'hui: mais il y en a d'autres,  
 „ d'un ordre inférieur, qui peuvent  
 „ vous amuser quelquefois, & que  
 „ vous ne devez pas mettre au nom-  
 „ bre de ceux qui sont dignes de vo-  
 „ tre estime? “ Ne voit-on pas qu'il  
 y avoit alors trop de risque à faire  
 un pareil aveu, surtout dans un tems,  
 où la tentation d'imiter Scarron n'é-  
 toit pas encore passée? On dira que  
 cet

cet avis suffisoit pour faire que les gens se tinssent sur leurs gardes, & que pour peu qu'on eût eu de goût, on n'eût pas manqué de faire ce discernement.

Cela seroit bon, si ceux à qui on eût parlé de la sorte, eussent eu le goût déjà formé; mais on voit au contraire, que ceux pour qui Despréaux a composé son Art Poétique, n'étoient point dans ce cas-là, puisqu'il travaille à le leur former par d'excellens préceptes. Ainsi dans la crainte d'une méprise dangereuse, il a bien fait de leur interdire à pur & à plein l'imitation d'un Auteur, dont tant de gens n'avoient copié que ce qu'il a de moins louable.

Despréaux n'a jamais prétendu mettre les Oeuvres de Scarron, au nombre des Livres qui ne méritent pas d'amuser agréablement un galant homme; lui qui a dit:

J'aime mieux Bergerac, & sa burlesque audace,  
Que ces vers où Motin se morfond & me glace.

Il n'a voulu faire comprendre autre chose, sinon qu'on ne devoit pas imiter Scarron. En effet, Scarron a beau

être aimable dans les endroits où il excelle ; il n'est point fait pour être imité. C'est un original à part. C'est un modèle dangereux, comme l'ont éprouvé ceux qui ont voulu le contrefaire. C'est un génie unique : c'est un Malade qui n'est ni chagrin, ni bourru, comme les autres. Sa gaieté lui fait honneur, on est charmé de le voir badiner sur un sujet aussi triste que le sont les douleurs de sa maladie. S'il pousse l'enjoûment jusqu'à l'excès, c'est un cas si rare dans un homme aussi affligé que lui, qu'on est disposé à lui passer ce défaut avec moins de répugnance, qu'on n'en auroit à lui passer des lamentations mélancoliques conformes à son état.

Je sai qu'il y auroit eu un moyen de prévenir la censure que l'on pourra faire de quelques-unes de ses Oeuvres, auxquelles on reproche la grossiereté : ç'auroit été de les retrancher de son Recueil. Mais il y auroit eu bien de l'inconvénient à faire ce retranchement soixante-seize ans après sa mort. Cela seroit bon, si, lorsqu'on l'a imprimé pour la première fois, des Amis chargés de l'Édition de ses Ouvrages, lui avoient rendu ce bon  
office.



office. Aujourd'hui il n'est plus tems ; & de l'humeur dont est le Public, c'est le servir selon son goût, que de lui donner sans distinction, tout ce que l'on peut trouver d'un Auteur pour qui il a temoigné de l'empressement. C'est aussi sur ce principe, qu'au-lieu de diminuer cette Edition, on l'a faite beaucoup plus ample & plus complete que toutes celles qui l'ont précédée.

Ce défaut, si c'en est un dans une Edition, de donner le bon & le mauvais d'un Auteur, se trouve dans le Recueil des Oeuvres de Clément Marot, autant que dans aucun autre. Quand Despréaux nous renvoye à l'imitation de Marot, il n'a pas prétendu que ce Poëte fût modèle partout. Il avoit trop de goût & de jugement, pour faire une faute si contraire aux sages leçons qu'il donne dans l'Art Poëtique. Marot est excellent par la naïveté qui regne en quelques-unes de ses Epitres, & dans quelques Epigrammes ; mais il lui arrive, comme aux autres, de tomber dans le style plat. Il y a des morceaux de sa façon, où l'on ne trouve qu'un badinage grossier, & un jeu de mots



de fort mauvais goût. En voici quelques exemples. Il veut louer la ville de Lion, il y a reçu des carettes; comment s'y prend-il? écoutons:

On dira ce que l'on voudra,  
 Du Lion, & sa cruauté;  
 Toujours, où le sens me faudra,  
 J'estimeray sa privauté:  
 J'ay trouvé plus d'honnesteté  
 Et de noblesse en ce Lion,  
 Que n'ay pour avoir fréquenté  
 D'autres Bestes un million.

N'avoit-il que cela à dire de la ville de Lion, & des honnêtes-gens qui s'y avoient bien reçu? Quelle froideur pour faire sentir à un nommé Grenouille, mauvais Poète, qu'il n'en estime pas les Ouvrages! Il lui dit:

Bien ressembles à la Grenouille,  
 Non pas que tu sois aquatique;  
 Mais comme en l'eau elle barbouille,  
 Si fais-tu en l'Art Poétique.

Il y auroit de l'inhumanité, à chercher un plus grand nombre d'exemples du mauvais plaisant, où Marot s'est

s'est quelquefois égaré. Ces fades endroits sont compensés par des beautés vraies & naturelles, dont les meilleurs Ouvrages sont assaisonnés. Aussi Despréaux a-t-il judicieusement borné à l'élégant badinage de Marot, l'imitation qu'il en conseille. C'est effectivement en quoi Marot excelle. Mais de même qu'on a été assez juste pour oublier ses mauvaises plaisanteries, en faveur de son élégant badinage ; la même équité veut que l'on passe à Scarron ce qui n'est que pure bouffonnerie, en faveur de ce qui est vraiment naïf ; & en considération de ce qu'il a d'agréable en une infinité d'endroits, on peut bien lui pardonner s'il se contente quelquefois du ridicule.

J'avoue mon foible : je m'accommode encore mieux du ridicule plaisant de Scarron, que du ridicule sérieux de nos Néologues modernes. Que Scarron employe un terme bouffon, je ne puis l'attribuer qu'à l'envie qu'il a eue de me divertir. Je me prête même à son dessein, je ne l'ouvre que pour y trouver de la gaieté ; & en fait de joye, il est bon de n'être pas toujours trop difficile à contenter. Mais quand je lis un Livre

aussi sérieux que les Révolutions de la République Romaine, par l'Abbé de Vertot, & que j'y trouve cette étrange façon de parler, *que les Romains tiroient leurs vivres de leurs derrières*; ce Burlesque auquel je ne m'attends point, me fait rire, à la vérité; mais ce rire est bien différent de celui qu'excite la lecture de Scarron. Ce dernier est accompagné d'approbation: l'Auteur a voulu me réjouir, il a réussi; je lui en fais gré. L'autre fait un effet contraire: il me raconte sérieusement, & dans un style orné, des guerres, des batailles, des révolutions; je suis content du ton dont il m'en parle: tout-à-coup il change de style, sans m'avertir, & me donne un Burlesque digne du Roman Comique. Je ne puis le soupçonner d'avoir eu dessein de m'égayer: il faut donc qu'il n'ait pas senti lui-même tout le boufon qui étoit dans les termes dont il s'est servi; il me divertit, sans le vouloir; je suis dispensé de lui en savoir gré. Je me contente au reste de ce seul exemple: quiconque aura lu avec attention les Ecrits de nos Illustres du tems, trouvera chez eux une ample moisson de ce Burlesque déplacé.

Après

Après tout, Scarron s'est glorieusement soutenu jusqu'à présent, & il se soutiendra toujours, malgré le décri du Burlesque. Ni les censures de Despréaux, ni les dégoûts du P. Vavasseur Jésuite, qui a pris à tâche d'écrire contre ce Style un Traité entier, n'ont pu arracher notre Auteur des mains du Public. Son sort vérifie ces quatre vers de Despréaux :

Quand un Livre au Palais se vend & se débite,  
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,  
Que Billaine l'étale au deuxième pilier,  
Le dégoût d'un Censeur peut-il le décrier ?

Il en a été de Scarron comme d'un des Horaces, qui après avoir vaincu les Curiaces, fit une action sur laquelle on le jugea : il fut condamné par les Duumvirs, & absous par le peuple. De même, les défauts de Scarron apperçus par ces deux illustres Censeurs, n'ont point empêché que toute la France, disons mieux, que toute l'Europe ne lui fît grace, en faveur de ce qu'il a d'excellent.

Tout bien considéré, quelque critique que l'on fasse du Burlesque en général, & de celui de Scarron en particu-

ticulier, je ne crains point d'affurer, que s'il se trouvoit jamais un Malade comme lui, qui durant vingt-deux ans d'infirmités eût le courage d'amuser agréablement le Public par des Ouvrages où l'on verroit tout ce que la belle humeur est capable de produire de gai & d'enjoué, le Public seroit toujours assez indulgent pour ne le pas chicaner sur les négligences, lorsqu'elles seroient rachetées par un grand nombre de plaisanteries fines & délicates. Je suis persuadé que le Public ne me dédira point, si le cas arrive; mais il y a bien de l'apparence, que Scarron sera toujours un homme unique en son espece.







A

MONSEIGNEUR

DE

B E L L I E V R E, \*

PREMIER PRESIDENT  
AU PARLEMENT.

 ONSEIGNEUR,

J'ai commencé de bonne heure  
d'avoir pour vous beaucoup d'es-  
time

\* L'Auteur lui dédie le recueil de ses Oeu-  
vres, qui parurent en corps d'Ouvrage en  
1645. in quarto.

H

time & de respect, encore que je vous le dise bien tard. Quand le feu Roi vous envoya vers les Princes d'Italie, le Poëte Menard, dont le bel esprit a reçu plus de louanges qu'il n'en a donné, vint publier les vôtres dans la Ville de Rome où j'étois alors : Il eut si peu de peine à me persuader ce qu'il me dit à votre avantage, que j'en crus plus qu'il ne m'en disoit. Je commençai à vous considérer plus attentivement que je n'avois encore fait, & quelque distance qu'il y ait de vous à moi, je vous ai toujours assez discerné entre ceux de votre volée, pour avoir remarqué qu'il y en a peu dont le mérite ait approché du vôtre. Je ne fis pas dès-lors de petits desseins d'être un jour connu de vous; ils se sont augmentez avec votre ré-  
puta-



près du grand Chancelier de Bellièvre; il en fut aimé durant sa vie, & regretté après sa mort; & j'en sai par tradition des particularitez qui ne feroient pas ici en leur place: il me suffit de vous dire, que si nom Pere a hérité du sien la qualité de très-humble serviteur du vôtre, que c'est en cela seulement que je me puis vanter d'être bien partagé, & d'avoir conservé mon droit d'aînesse. Mais quand tout ce que je viens de dire, ne m'auroit pas appris tout ce que vous valez; quand la voix publique feroit douter qu'elle fût celle de Dieu, en ne publiant pas que la France possède en vous ce que le tems présent a de bon, & ce que le passé avoit de meilleur; je l'apprendrois de Monsieur l'Abbé Ménage, le plus savant homme  
de

de son âge , & assez généreux ami pour être le mien , encore que je sois le plus inutile de tous les hommes ; je l'apprendrois aussi de Monsieur Nublé, Avocat en Parlement : *Quo non Catonior alter.* Ces deux hommes-là ne sont point dupes en matière de Grands Personnages ; ils en savent juger par eux-mêmes , & en pourront démêler un véritable , entre cent autres qui feroient semblant de l'être. Quand ils me visitent par amitié , au lieu que plusieurs autres me viennent voir par curiosité , comme un Ours ou quelque bête semblable , nos conversations ne sont que de vous , tant ils ont de choses à dire sur un si beau sujet , & tant je prens de plaisir à les entendre. Enfin, MONSIEUR, je vous repete encore qu'il y



a long-tems que je suis à vous, & que mes services m'auroient épargné la peine de vous le dire, si j'avois été capable de vous en rendre. C'est ce qui m'a fait ramasser tout ce que je pense avoir fait de moins mauvais, pour vous le mettre devant les yeux, afin que vous jugiez vous-même, si en l'état où je suis, j'ai encore de quoi mériter votre bienveillance. Je revoquerois à grand' joye toutes les Dédicaces que j'ai jamais faites, si je savois que celle que je vous fais présentement, vous en fût plus recommandable. L'honneur que vous me faites de la recevoir, rendra la grace & la nouveauté à ceux de mes Vers qui l'ont déjà perdue, & donnera de la réputation à ceux qui n'ont point encore été imprimez. Faire passer pour  
nou-

nouveaux des Vers déjà passez ,  
ou pour bons , ceux qui ne le  
font guere , ce n'est pas un pe-  
tit miracle : mais il ne surpren-  
dra personne , puis que vous en  
faites tous les jours qui sont  
bien d'une autre importance.  
Le Parlement , qui change si  
souvent de Chef , & qui n'est  
pas toujours content de celui  
qu'on lui donne , reconnoit de-  
puis que vous êtes le sien , qu'il  
n'en eût jamais un tel , & qu'il  
n'eût pu s'en donner un meil-  
leur , quand il lui eût été per-  
mis de choisir. En vérité ,  
MONSEIGNEUR , une Tête auf-  
si saine & aussi bien faite que la  
vôtre , posée sur un corps si  
grand , & composé de tant &  
de si différentes parties , est ca-  
pable de leur communiquer  
quelque chose de son parfait  
temperament. Je ne veux pas

H 4.                    dire

dire qu'elles en ayent besoin, mais l'excès de santé ne fut jamais vicieux, & on ne peut se trop bien porter. La Cour n'a jamais fait d'action si généralement approuvée de tout le monde, que celle de votre Promotion à la charge de premier President. Pour moi, encore que ma mauvaise fortune me dispense assez de prendre part aux félicités publiques, je m'en suis réjoui autant qu'un malheureux, comme moi, l'a pu faire; & j'ai de plus, la satisfaction de vous l'avoir prédit dans mes petits Vers, il y a long-temps. Un autre se tiendroit à une prédiction si heureuse, mais je ne crains point d'en faire une seconde, & de vous dire, que vous ne demeurerez pas en ce beau chemin.

*Sur*

*Sur le pas de votre Grand-Pere  
Vous irez loin, si vous allez  
toujours.*

Oui, MONSEIGNEUR, pouf-  
sez votre Barque, elle porte le  
grand de Bellièvre & sa vertu:  
& j'ose dire qu'encore qu'au sie-  
cle où nous sommes la Fortu-  
ne fasse bien des siennes, elle  
ne sera pas si folle que de se  
commettre avec un mérite com-  
me le vôtre. Je pousserois la pré-  
diction plus loin, si je ne crai-  
gnois que mon Épitre ne vous  
fatiguât à la longue: je n'eus ja-  
mais si grande envie d'en faire  
une bonne:

*Mais l'on ne fait guere bien,  
Lors que l'on veut trop bien  
faire.*

Telle qu'elle est, elle aura fait  
son effet, si elle vous persuade  
que je suis passionnément,

**MONSEIGNEUR,**

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,

**SCARRON.**

**LET.**



**L E T T R E**  
 DE MONSIEUR  
**D E B A L S A C**  
 A MONSIEUR  
**C O S T A R,**  
 sur les Oeuvres de  
 Mr. S C A R R O N.

**M**ONSIEUR,

Le Livre que vous m'avez fait tenir de la part de Monsieur Scarron, est un présent qui m'est bien cher, & que j'ai sujet d'estimer bien fort. D'abord, il m'a servi de remede, & m'a soulagé d'une oppression de rate qui m'alloit étouffer, sans ce secours venu à propos. J'espere qu'il fera davantage, si j'en use plus souvent. Il se peut qu'il me guérira de mon chagrin sérieux, & de ma triste Philosophie: Peut-être que j'y apprendrai à rimer des Requêtes & des Légendes, & que

je deviendrai gai par contagion. Voilà sans mentir un admirable malade ! Il a je ne sai quoi de meilleur que la santé, je parle de la santé stupide & matérielle, car vous savez ce que les Arabes disent de la joye, que c'est la fleur & l'esprit de la santé vive & remuante. Puis que vous voulez savoir les différentes pensées que j'ai eues de ce Malade, & que vous m'en demandez un chapitre ; je dis, Monsieur, que c'est l'homme du monde le plus dissimulé, ou le plus constant. Je dis qu'il porte témoignage contre la mollesse du genre-humain, ou que la douleur le traite plus doucement qu'elle ne traite les autres hommes. Je dis qu'il y a de l'apparence que le Bourreau flate le Patient. Je dis qu'à le voir rire comme il fait, au milieu du mal, j'ai quelque opinion que le mal ne le pique pas, mais que seulement il le chatouille. Je dis enfin, que le Prométhée, l'Hercule, & le Philoctète des Fables, sans parler du Job de la Vérité, disent bien de grandes choses dans la violence de leurs tourmens, mais qu'ils n'en disent point de plaisantes ; que j'ai bien vû en plusieurs lieux de l'antiquité, des dou-

douleurs constantes, des douleurs modestes, voire des douleurs sages, & des douleurs éloquentes ; mais que je n'en ai point vu de joyeuses que cette-ci ; mais qu'il ne s'étoit point encore trouvé d'esprit qui scût danser la Sarabande & les Mataffins dans un corps paralytique. Un si beau prodige mérite d'être considéré par les Philosophes curieux : l'Histoire ne le doit pas oublier ; & s'il me prenoit fantaisie d'être Historien, comme je suis Historiographe, je ne le compterois pas pour le plus petit miracle de notre tems, qui a produit de si grands miracles. Ce n'est point mon dessein de diminuer la gloire des morts, avec lesquels même j'ai eu amitié : mais il y a differens degrez de gloire, & quoi que la qualité d'Apôtre ne soit pas un titre peu considerable dans une famille Chrétienne, il faut avouer que le martyre du fils est quelque chose de plus rare que l'Apostolat du pere. Quels seroient là-dessus les sentimens de votre Seneque, qui a pris autrefois tant de plaisir à traiter semblables matieres, & qui en a cherché si souvent les occasions ? N'est-il pas vrai que la fiere & orgueilleuse

vertu, qu'il a tant louée, & qui se vantoit d'être à son aise dans le Tauréau de Phalaris, & de pouvoir dire qu'il y fait bon, n'a été que la simple figure de cette vertu si douce & si humble, qui fait mettre en œuvre les Paradoxes de l'autre, & ne se vante de rien? Concluons donc à l'honneur du MALADE DE LA REINE, ou qu'il y a de l'extase & de la possession en sa maladie, & que l'ame fait ses affaires à part, sans être mêlée dans la matiere; ou qu'il y a de la fermeté & de la vigueur extraordinaire, & que l'ame lutte contre le corps, avec tout l'avantage que le plus fort a sur le plus foible.

*Aut cœleste aliquid, Costarde, astrisque  
propinquum,*

*Morbus hic est, superoque trahit de lumi-  
ne lucem;*

*Aut servant immota suum bona vera se-  
renum,*

*Statque super proprias virtus illaesa ruinas.*

*Post tot facta igitur tandem, gens Stoica,  
Regem*

*Cerne tuum: fasces tenevo submitte vati,  
Sublimes tragicique Sophi, Zenonia pro-  
les;*

*Nec pudeat decreta humili postponere sacco  
Gran-*

DE BALZAC. 171

*Grandia, & ampullas verborum. & nomen honesti*

*Magnificum, ac veras audire in carmine voces.*

*Scarro ager, Scarro infando data praeda dolori,*

*Non fatum crudele, Fovem non clamat iniquum;*

*Iratis parcit Superis, Sortique maligna,*

*Et patitur saxos invicta mente labores,*

*Fucundumque effert dira inter spicula vultum;*

*Nec simulata gerit personam indutus honestam.*

*Vel mista ridet, veluti Mezentius, ira:*

*Sed purum, sine fraude & laxis ridet habenis.*

*Dicam iterum, neque sat semel est dixisse triumphos,*

*Qui lata, ingeniosa, agro de pectore promit,*

*Qui ludit Cocum, Enceladum, vastumque Typhœa,*

*Terrigenasque alios, festivo carmine, fratres;*

*Qui sedeat licet æternum, mirabile dictu! Perpetuos agitât Pindi per amœna Chœreas,*

*Proximus ille polo, Fortunaque altior omni.*

*Scarro meus, mihi namque tuum, Co-  
starde, dedisti,*

*Magnus*



172 LETTRE DE BALZAC.

*Magnus erit Rex ille sui, quem prisca co-*  
*ronet*

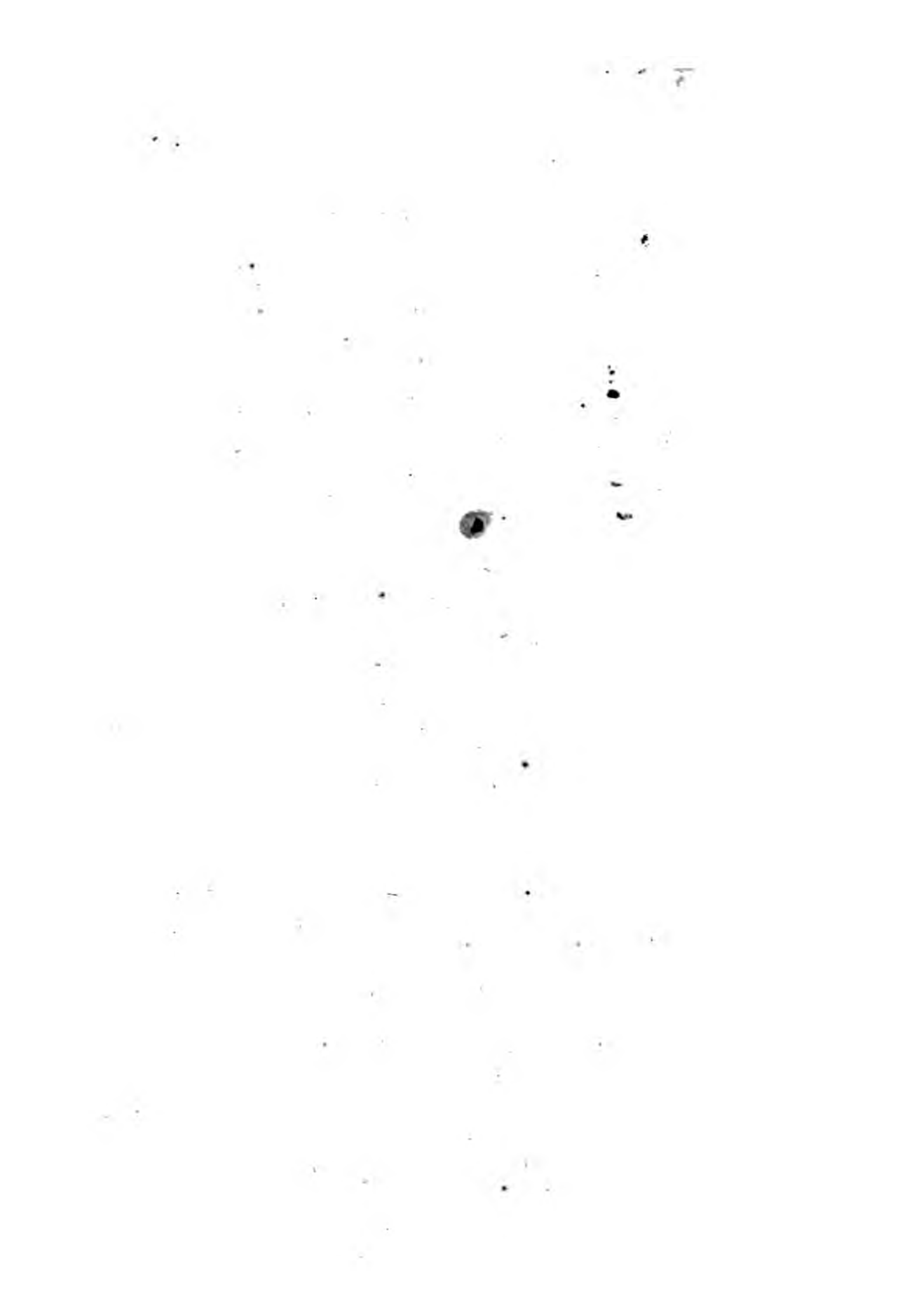
*Porticus, & rigidi vox imperiosa Clean-*  
*tha;*

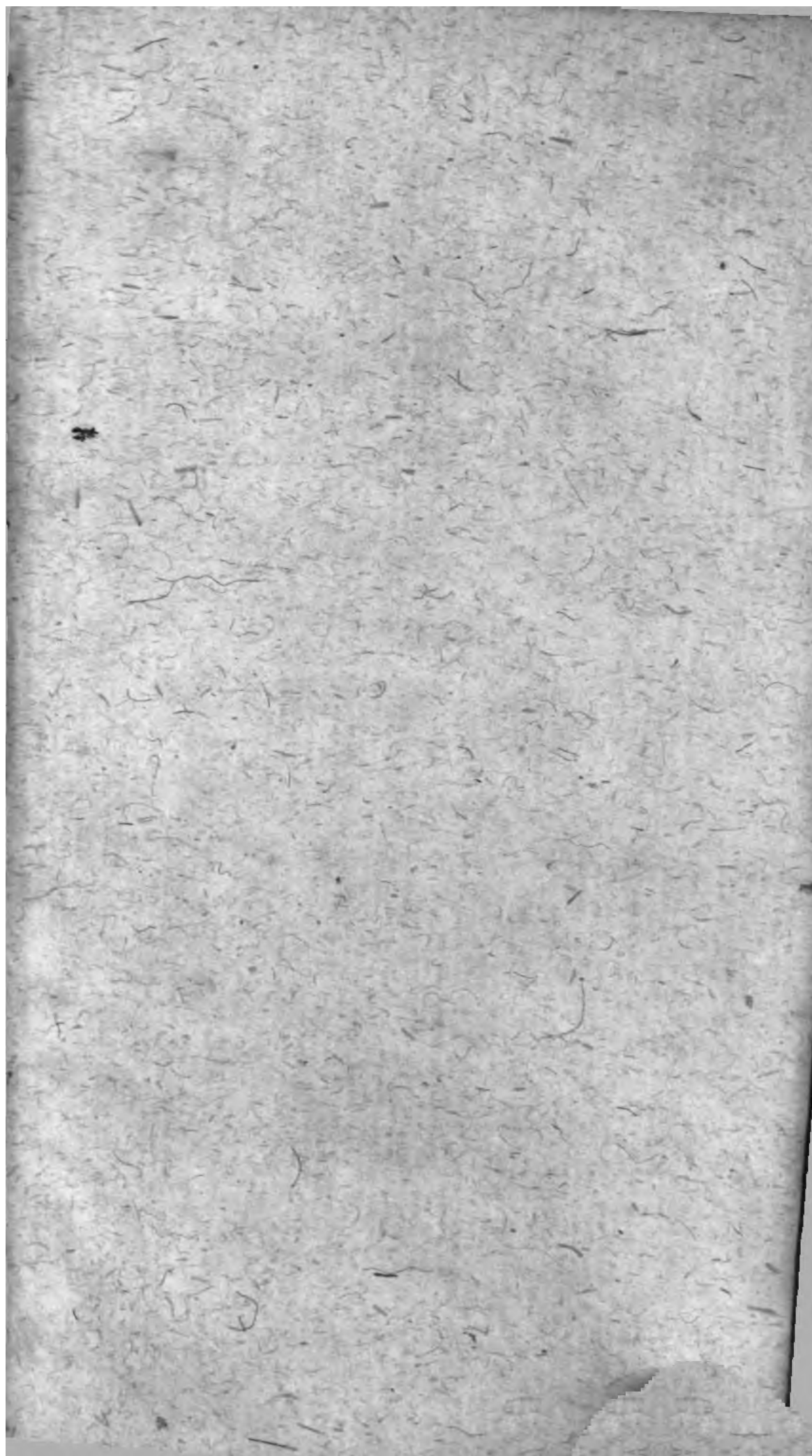
*Ni saclo invidet nostro rigidusque Clean-*  
*thes,*

*Priscaque Dīs Divūmque Patri, se Porti-*  
*cus equans.*

Je ne fai si la bigarrure de ce chapitre vous plaira: pour le moins je ne veux pas que sa longueur vous déplaise. Je vous donne le bon soir, & suis, &c.













UNS 158 c. 23



